

DÉFENSE ET ILLUSTRATION DE LA MACHINE

—

Le « retour à l'esprit » avec la variante élégiaque du « retour à la nature », reconnaît tantôt pour cause et tantôt pour conséquence la levée de boucliers à peu près unanime dont la machine est l'objet. Tous s'en mêlent, sociologues et philosophes, poètes et romanciers, dramaturges, et même cinéastes, Dieu me pardonne. Douglas Fairbanks vit tout nu sur un atoll du Pacifique, dans les bois de cocotiers. Mais c'est par l'entremise de la machine à enregistrer les images qu'il nous conte son aventure. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'aussitôt qu'il doit pourvoir à ses besoins, il construit des machines élémentaires avec des lianes, des épines, des calebasses, des pinces de crabe et des fibres de palmiers. Jusqu'à un appareil de T. S. F. , je vous le dis en vérité. Douglas Fairbanks, qui est un sympathique naïf, n'a certainement pas songé à réhabiliter la machine par ces arguments ironiques. Mais voilà. Douglas Fairbanks baigne, comme nous baignons tous, dans un monde où la machine nous presse et nous imprègne de partout à notre insu, et rythme nos gestes, même réflexes, de plus en plus profondément.

On acclame chaque soir, dit-on, une comédie qui condamne la machine avec autant de virulence que d'esprit. Je suis tout à fait convaincu que la plupart des spectateurs ont retenu leurs places par téléphone, qu'ils se ser-

vent de leurs jumelles pour voir de plus près les belles épaules des actrices que font briller les projecteurs, et que leur automobile les attend au coin de la rue. Et je ne doute point qu'ils consentent à ce que leur fils, qui souffre d'un abcès du cerveau, soit trépané le lendemain matin avec la fraise électrique. N'est-il pas arrivé, huit jours plus tôt, quelque chose d'affreux chez leurs voisins de palier? Un enfant pris dans la nuit d'une crise d'appendicite. Le père, naturiste convaincu, ne tolérant pas chez lui le téléphone, et allant chercher son médecin à pied, car l'auto, qui se propose, est repoussée avec dégoût. Le médecin déjà appelé pour un accouchement. La longue attente jusqu'à l'aube. Le médecin, autre naturiste, ne disposant ni du téléphone ni de l'auto, refusant l'autobus, refusant le Métro, courant avec le père à l'autre bout de Paris chez le chirurgien, lui-même adepte de la mystique nouvelle et qui vient juste de sortir. L'opération pratiquée, après dix courses haletantes, avec vingt-quatres heures de retard. Est-il nécessaire de conter la suite? Les principes saufs, mais l'enfant agonisant, alors qu'il était encore possible de le sauver, le chirurgien spiritualiste se chargeant de mettre bon ordre à cette éventualité par trop matérialiste, car, d'accord en cela avec ses coreligionnaires, le père et le médecin, il ne veut pas entendre parler de cette machine indigne de l'esprit qui s'appelle une autoclave, s'il consent, à l'extrême rigueur, à utiliser ces autres petites machines qu'on nomme la pince hémostatique et le bistouri. Que cette histoire ne soit que symbolique, n'est-ce pas souligner l'absurdité d'une campagne incapable de renoncer, pour soutenir sa propagande, aux armes qu'elle réprouve?

Les excès qu'on reproche à la machine avec une sévérité croissante ne sont pas choses nouvelles dans le monde, sinon par l'apparence que sa puissance leur impose. L'histoire entière des hommes et de

l'esprit est une marche redoutable d'excès en excès. Le goinfre suffit-il à faire condamner la nourriture? Et parce que nos ministres parlent trop, devons-nous nous couper la langue ? Souvenez-vous des drames qui ont accompagné la découverte de l'imprimerie, qui privait l'enlumineur et le scribe de leur art et de leur pain: le bûcher, la roue, la potence, le pilori dressé aux carrefours comme une moisson spontanée. En remontant plus haut, l'instrument de domination et d'oppression donné par l'écriture à la tribu qui l'avait inventée. Plus haut encore, la tragédie vécue par celles qui ignoraient la hache de silex ou la domestication du cheval, et sur qui se ruait la horde traversant, comme un couteau tranche la viande, la multitude tremblante des hommes armés de bâtons ou de pieux, des femmes en pleurs, des enfants épouvantés? Plus haut encore, les terribles excès du feu, promenés par quelques poètes guerriers parmi les populations primitives comme un glaive jailli du ciel. Plus haut enfin, à l'origine des temps même, les avantages assurés aux premiers anthropoïdes qui avaient substitué aux onomatopées et aux gestes le langage articulé et se concertaient pour l'ordre et la poursuite du combat, pour l'asservissement du vaincu et son maintien dans l'esclavage. Le premier langage, la première technique, la première science, le premier culte sont un excès d'intelligence qui s'élève au-dessus de l'état de nature et dompte les forces anarchiques pour établir, dans le drame et la lutte, le règne d'une volonté organisée, et d'un peu plus de compréhension et même d'un peu plus d'amour. L'excès de la contemplation a produit et produit encore — aux Indes, par exemple — l'excès complémentaire des épidémies et des famines où des centaines de milliers d'enfants et d'adultes sont emportés par le typhus, la variole et la diarrhée. Et si l'excès du machinisme a tué ou mutilé dans la guerre, par ses moyens perfectionnés, des millions de jeunes gens,

ce sont ses autres excès, ceux de la stérilisation du lait, par exemple, ou du drainage des marais, qui ont élevé, en moins d'un demi-siècle, le niveau de la vie humaine de 25 à 45 ans.

Toute conquête entraîne des excès, c'est-à-dire des souffrances et des meurtres même, mais elle indique, aux profondeurs du drame humain, la persistance du mouvement qui sauve de la stagnation et crée de nouveaux moyens, de nouveaux désirs, de nouvelles raisons de vivre. Toutes les époques, sans exception, ont fait tour à tour ou simultanément bon et mauvais usage des instruments qu'elles ont inventés ou dont elles se sont servi. La puissance dans le mal d'un outil quelconque se mesure précisément à sa puissance dans le bien. On peut tuer un homme avec le couteau du chirurgien. Le feu, source de la machine, détruit et crée, souvent dans la même action. Ce qui détruit et crée, et toujours dans la même action, c'est la vie même. Demandez au dieu Shiva. La machine est quelque chose dans le genre du dieu Shiva. Mais un dieu Shiva réincarné, et méconnu, parce qu'il ne porte plus le même nom. Et il faut plus de courage pour abattre les vieux dieux que pour adopter les nouveaux. Il s'agit ici d'un mouvement d'instinct le plus souvent irrésistible, et là d'une renonciation aux habitudes dont la plupart survivent si longtemps, dans nos réflexes spirituels, à l'abandon des idées qui déterminaient ces réflexes. Ainsi tant de « matérialistes » se rallient-ils au christianisme par peur de la fée électrique et de l'ogre d'acier. Ainsi, sans doute, toute mystique nouvelle est-elle condamnée à accomplir des excès souvent atroces, afin de nous toucher en profondeur et de transformer à notre insu même nos sensations, nos réactions et nos idées. Ce n'est que quand une mystique nouvelle nous obsède par ses excès que nous nous apercevons vraiment des besoins qu'elle a fait naître. Les excès de la Terreur ont intronisé en Europe l'égalité ci-

vile et le développement fécond de l'industrialisme.

Les excès du christianisme — l'ascétisme et la soif du martyre, par exemple — en ont imposé peu à peu la nécessité à tous les esprits. Tout mode naissant de conquête doit frapper l'imagination et forcer la main aux multitudes trop résignées aux habitudes machinales du geste et du mot.

Parlons sérieusement. Cette révolte de toute une classe contre la machine — car c'est la classe dirigeante qui, après avoir créé la machine, renie le monstre naissant prêt à la dévorer — témoigne en même temps d'une mauvaise foi majestueuse, d'une singulière absence d'esprit critique et d'une ingénuité qui serait touchante si elle n'était aussi férocement intéressée. Elle oppose la mécanique à l'intelligence, d'abord comme si elle détenait le monopole de l'intelligence, ensuite comme si, pour construire une machine, le cerveau était superflu, et enfin comme si, quand une machine marche seule — ô miracle de l'esprit! — son automatisme interdisait à l'homme qui est chargé d'en huiler les ressorts une fois par heure, le vagabondage de l'imagination. Elle oppose l'impersonnalité du technicien à la personnalité de l'artisan comme si, au travail délicieux de l'émotion sensuelle, ne se substituaient pas peu à peu, par les rapports nouveaux que révèlent l'ajustage, la mise au point, la surprise et la captation de la fée électrique tapie dans les organes subtils des accumulateurs, des moteurs, des dynamos, des turbines, la manœuvre glissante ou berçante des ailes dans les courants aériens, le drame de l'engloutissement volontaire dans les flots et du surgissement à leur surface, illustration du mythe érotique et solaire que les Anciens n'avaient pas prévu, un nouveau tact spirituel de la maîtrise des nerfs, du calme peu à peu conquis dans le jugement et le choix, une éducation musicale des vérités mathématiques en action. Elle oppose la cruauté des membres d'acier qui broient et

tranchent et des étincelles qui foudroient, à l'appel chrétien vers la communion des âmes, comme si ces étincelles et ces membres d'acier n'avaient pas apporté déjà un secours bienfaisant à l'effort exténuant du manœuvre, à la souffrance du malade, et comme si l'appel chrétien n'avait pas fait couler, au cours des siècles, des fleuves de sang. Elle oppose l'anonymat de la machine à l'individualisme du talent, comme si le talent ne s'était pas justement répandu avec le plus d'abondance dans les œuvres anonymes des chrétiens, des bouddhistes, des brahmanistes, des musulmans. Elle oppose l'espérance en l'au-delà à l'espérance immédiate, comme s'il n'y avait pas une consolation aussi bienfaisante et peut-être plus noble à croire qu'on peut épargner à ses enfants la misère et la maladie par le moyen de la machine, qu'à les abandonner pour garder les yeux plus jalousement attachés sur le mirage de sa propre immortalité. Elle oppose l'esclavage du manœuvre à l'indépendance de l'homme libre. Elle oppose la tourbe des métèques qu'attire à elle l'industrie, aux clans racistes qui mirent l'ordre dans le monde. Elle oppose, pour tout dire, comme à chaque pas décisif de l'humanité, la matière à l'esprit. Ainsi, quand chrétiens et chrétiennes se cachaient dans les catacombes pour y approfondir le mystère d'une régénérescence unanime, les pères de famille romains opposaient-ils à cette promiscuité répugnante l'ancienne vertu des épouses. Ainsi les aristocraties militaires opposaient-elles la simplicité et la clarté de leurs décisions sans appel aux personnages équivoques de Suburre venus de Grèce et du Levant pour jeter dans l'âme des hommes le ferment des résurrections. Ainsi les philosophes au service de l'Empire opposaient-ils les grandes disciplines de la culture classique aux instincts barbares des foules faméliques dont la ruée menaçait la civilisation. De quel côté était l'esprit?

Il semble que s'ébauchent deux écoles, parmi les dé-

tracteurs de la machine, l'une qui mène son attaque du dehors, l'autre du dedans. L'une, qui oppose au développement du machinisme et du soi-disant « matérialisme » qu'il entraîne la mystique orientale jusqu'ici rebelle — le Japon excepté — à la mécanisation universelle, et qui concentre son attention exclusive, quand elle existe, sur la connaissance et la croissance de l'esprit. La seconde, qui cherche dans la tradition culturelle gréco-latine, comme l'ont fait avant elle, contre le christianisme, les créateurs même de cette tradition, un argument contre la barbarie apparente du monstre de métal aveugle et sourd qui occupe tous nos chemins. La réponse aux tenants de la première école est dans la machine elle-même, qui est esprit, puisqu'elle est la fille du feu, premier symbole du culte de l'esprit, père de toute religion, et nous reviendrons là-dessus quand le temps s'offrira de présenter l'illustration de la machine après sa défense. La réponse aux tenants de la seconde école est encore bien plus aisée, puisque son objection elle-même vient d'une méconnaissance incroyable du processus intellectuel qui a déterminé la machine, et sans lequel la machine ne serait pas. De la machine et de tous ses développements futurs encore imprévus, et même imprévisibles, à l'apparition de la raison au milieu des drames de la cité grecque, aussi sanglants et peut-être plus atroces que ceux que la machine a suscités, et d'où a jailli l'intelligence comme un enfant ensanglanté des flancs de sa mère, une filiation rigoureuse existe qu'il est impossible de méconnaître sous peine de ruiner l'édifice même de l'esprit gréco-romain : la technique du XXe siècle est la fille de la science du XIXe, la science du XIXe est la fille de la méthode du XVIIe, la méthode, par l'intermédiaire du catholicisme aristotélicien, est la petite-fille de l'organisation administrative et juridique sortie des luttes du Sénat et du peuple romains, et par l'intermédiaire des philosophes et théologiens levantins, alexandrins, juifs

et arabes, l'arrière-petite-fille du rationalisme grec.

C'est ce qu'il faut se garder de perdre de vue quand on a constaté d'autre part que le christianisme a paru anéantir le monde antique qu'il ne faisait en somme que pousser aux conséquences extrêmes de ses directions traditionnelles, comme la macihne paraît anéantir le monde chrétien dont elle est, en réalité, l'instrument d'émancipation sociale inévitable, si l'amour pour les pauvres que le christianisme professe consent à favoriser leur accès aux béatitudes terrestres. Car c'est bien là l'origine, ignorée de la plupart de ses adeptes, du mouvement insurrectionnel dirigé contre la machine par les possédants. En un tiers de siècle, un demi-siècle au plus, le grand corps mondial, je veux dire le corps charnel et spirituel du globe, est passé de l'état de l'insecte, avec son système nerveux réduit à quelques ganglions et son appareil circulatoire lacunaire, au réseau circulatoire et nerveux du mammifère supérieur. J'entends, pour le premier, le chemin de fer, le transatlantique, l'auto, l'avion, pour le second, le télégraphe, le téléphone, la radiophonie, le cinéma. De là, unification des fonctions, unifications des réflexes, solidarité profonde des produits, des échanges, continuité de la substance même qu'ils sont chargés de nourrir et d'animer. Comme les premières communions chrétiennes groupaient les pauvres et quelques inspirés autour du pain et du vin dans la recherche et la possession de leur personne morale, la machine, organe de relation entre les tissus divers de l'humanité totale, entraîne nécessairement pour l'humanité totale la possession de ces organes par la propriété de ces tissus — soit l'air, l'eau, le sol, le sous-sol. Le groupe se substitue sous nos yeux à l'individu, le groupement des groupes au groupement des individus, la production commune à la production particulière, le symphonisme à l'individualisme, la circulation de l'esprit aux monopoles de l'esprit. La machine recrée, sous nos yeux mêmes, le

travail et l'effort d'ensemble, la mentalité collective en multipliant à l'infini les points de contact, les relations, les comparaisons et les analogies entre les sensations et les idées. Elle est le plus grand événement moral et social depuis l'apparition du Christ.

Il n'est donc pas surprenant qu'on la combatte avec violence et que des révolutions et des guerres éclatent à son propos. Car son règne véritable ne viendra que si elle intronise avec elle, à l'intérieur même des prétextes nouveaux de vivre qu'elle prépare au monde, la multitude de ceux qui doivent consommer ses produits parce qu'ils assurent son fonctionnement et prennent peu à peu possession des territoires matériels et moraux dont elle aménage la communauté par un processus automatique. Il est faux et malhonnête de lui imputer le péché de surproduction, quand un milliard d'hommes au bas mot souffre de la misère et de la faim. Ce sont les maîtres de l'heure — ses propres maîtres jusqu'ici — qui l'en accusent, parce qu'ils aperçoivent confusément qu'elle substitue peu à peu à leurs privilèges la propriété commune de ses organes et de ses fonctions. Et que si ces organes et fonctions prenaient tout à fait possession des tissus du grand corps mondial qui en sont privés, la concurrence anarchique qu'ils croient encore lucrative, au moins pour eux, disparaitrait du même coup. Ils élèvent entre les peuples des barrières artificielles que la machine, justement, tend à supprimer, et qu'ils ont rétablies quand ils se sont aperçus de son crime. Plus elle devient apte à faciliter les échanges, plus ils s'acharnent à les suspendre. Ils brûlent le blé, le café, le coton comme ils brûlaient jadis les livres et par-dessus le marché ceux qui les avaient écrits. Ils enterrent les moutons, les porcs, les légumes. Mais la machine introduit peu à peu sur la terre cette équité probable et cette harmonie possible que l'homme poursuit depuis tant de siècles et qu'on lui assurait n'habiter que dans le ciel. Si

les tenants du « spirituel » l'accusent de manquer « d'âme », c'est qu'elle tend à déposséder des monopoles temporels ceux qui exploitaient au moyen de cette « âme », par une escroquerie transcendante, la crédulité des malheureux.

Ce sont les mêmes qui reprochent à la machine l'automatisme qu'elle risque de nous imposer. Mais tout automatisme en formation ne fait que remplacer un automatisme en déchéance, — en l'espèce l'automatisme mental que les religions éthiques ont infligé depuis deux ou trois mille ans à la plupart des hommes, pour leur bien, j'en suis convaincu. La messe, la confession, les sacrements, la prière, autant de moyens esthétiquement admirables, pour la force et la santé des sociétés chrétiennes, de maintenir un équilibre individuel et collectif qu'ont peu à peu détruit les éléments introduits par l'évolution des idées et des mœurs dans l'esprit de l'homme. Car ce que nous appelons « la liberté » — au sens spirituel s'entend — n'est probablement qu'un passage d'un automatisme à un autre. Nous n'avons pas l'air de nous douter qu'un automatisme très caractérisé — verbe, écriture, mathématique, rituel, etc., — précède et suit tous nos actes depuis l'origine des temps. Loin de nous enchaîner, tout automatisme nouveau incorporé à notre subconscient nous délivre de quelque chaîne. Il y a beau temps que Samuel Butler nous a montré que l'écriture et la musique, par exemple, ne faisaient naître en nous des sources d'harmonie nouvelle qu'autant que nous les avions tout à fait assimilées. C'est la distance qui sépare un écrivain ou un virtuose (qui ne songe pas plus à la lettre ou à la note naissant sous ses doigts parmi des rapports sans cesse multipliés et changeants avec les notes ou les lettres précédentes ou suivantes, qu'aux battements de son cœur), de l'enfant qui épèle l'alphabet et le solfège en tirant la langue. La parole n'est-elle pas le type de l'automatisme

libérateur? « Au commencement était le verbe. » En fait, le verbe est une machine à parler, et je suis bien certain qu'il a provoqué, quand il est apparu sur les lèvres des hommes, autant de condamnations que de violences. Et c'est pourquoi il serait aussi absurde, et d'ailleurs aussi impossible, de renoncer à la machine qu'au langage articulé.

La machine réintroduit en nous, à notre insu même, ce rythme individuel et social dont nous avait dépouillé la Renaissance — justement parce qu'elle nous apportait les éléments embryonnaires d'un rythme nouveau — et que, malgré le cartésianisme qui tenta de le recréer dans l'élite, les foules ont tout à fait perdu depuis la Révolution. Elle aspire à jouer vis-à-vis de l'unanimité des hommes ce rôle d'assainissement, de mesure, de netteté et d'ordre intellectuel et moral que la gymnastique rythmique tente aujourd'hui d'introduire dans l'éducation de l'enfance. C'est comme un ballet social, un instrument nouveau de symétrie et d'équilibre dont le rôle est analogue à celui qu'a joué la danse rituelle chez le nègre, le chant psalmodié chez l'Oriental, la gymnastique et le théâtre chez le Grec, la liturgie dans la chrétienté catholique. Un régiment qui passe nous dispense encore de temps à autre l'impératif de cet ensemble de cadences et de vibrations harmoniques qui réunit les hommes, en vue de l'action, dans les ténèbres du subconscient. Mais ce n'est là qu'un moyen trop rudimentaire, trop espacé, et d'autre part trop dangereux pour ne pas dire trop ridicule, parce qu'il entraîne ce subconscient vers des fins par trop grossières et par trop unilatérales. Le machinisme, au contraire, est l'outil rythmique le plus parfait et le plus unanime qui soit venu depuis le verbe. Plus unanime que le verbe même, dont les modalités linguistiques sont loin d'être communes à tous les hommes, et dont presque tous les mots ont été détournés de leur sens primitif par l'abstraction.

Plus unanime que la peinture, la sculpture, la musique, la religion dont les formes diverses sont liées à des fatalités ataviques, ethniques, sociales, climatiques difficiles à éluder. Nous possédons avec le machinisme le premier langage universel, et d'une exactitude telle qu'il tend de plus en plus, non pas peut-être à remplacer, mais à purifier tous les autres.

C'est par cette rythmique nouvelle et unanimement humaine, que nous retrouverons l'esprit. Cette machine si honnie que les soi-disant spiritualistes ont acculée, grâce à un tour de passe-passe transcendant, au matérialisme le plus arbitrairement défini, crée déjà une poétique imprévue — et c'est peut-être bien ainsi que l'homme a toujours passé, au cours de l'histoire, de l'objet le plus concret à son interprétation surhumaine et surnaturelle. Une poétique imprévue, c'est une philosophie en devenir. Ai-je besoin de rappeler que la machine nous a réappris un vieil univers sur lequel nous nous endormions dans le lit des vieilles formules idylliques et sentimentales, et nous en a déjà révélé un nouveau? Qu'elle peut rendre à tous les habitants des villes le goût des sources et des arbres, la passion des glaciers, de l'air, des murmures sous les herbes dans la chaleur du grand jour, la curiosité dangereuse des râles, des chuchotements, des glissements sournois dans la sylve tropicale? Qu'elle arrache déjà le paysan à sa claustration intellectuelle, comme elle le soustrait à la poésie imaginaire — et pour nous dégradante — que nous lui prêtions, pour l'entrainer avec nous dans le lyrisme de l'espace et du mouvement? Qu'elle a peuplé les fonds sous-marins, jusqu'ici mystère pour nous, de ses multitudes innombrables et de ses drames inédits? Qu'elle nous a promenés au-dessus des villes grondantes, au-dessus de la sombre paix des forêts inaccessibles, au-dessus des volcans, au-dessus des nuages qui nous révèlent, entre leurs déchirures brusques, la fuite éperdue

des champs et des bois, l'ourlet de perle sur les falaises argentées, le chatoiement soyeux et géométrique des labours? Qu'elle nous a précipités au-devant du soleil dans l'ivresse inconnue de la sphéricité maintenant visible de la planète que bercent ses écharpes bleues, et de la marée montante et descendante des étoiles? Qu'elle incorpore à notre mémoire visuelle l'uniformité, mais aussi les mille reflets qui font tressaillir le visage de l'océan et du désert ?

Ai-je besoin, après tant d'autres, d'évoquer sa beauté propre, si impérieuse que nul n'échappe, même ceux qui refusent de la reconnaître, à sa prise de possession de nos cadences intuitives? Ses plans calmes et soutenus? Ses profils nets, qui ne savent ni équivoquer ni mentir, son dynamisme architectural aussi logiquement articulé que le stable temple dorique dont les proportions nous dictent la certitude, l'ordre et l'eurythmie ? Viollet-le-Duc, Le Corbusier, entre autres, ne nous ont-ils pas démontré que la technique et la mathématique ont toujours été la source du lyrisme, que le Parthénon repose sur le jeu des nombres, le temple byzantin sur la révolution des sphères, le berceau romain sur la clé de voûte, la cathédrale sur la croisée d'ogives, toutes connaissances exactes assises sur des notions rigoureusement solidaires et comme serrées par elles sur le cœur des multitudes qui y reconnaissent le symbole de leurs besoins? Dois-je insister sur les hymnes murmurantes des usines, sur le ballet silencieux de leurs bielles et de leurs courroies, sur les poèmes crépitants de lumières évanouies, de bruits secs, d'éclairs brefs et multipliés des centraux téléphoniques? Dois-je évoquer les fulgurations des Babels montant dans la nuit? Les transatlantiques géants, illuminés comme une fête, qui se sont enfoncés parfois sous les flots comme la torche d'un dieu jaloux d'éclairer l'abîme? Les gros insectes irrités dont le corset rouge ou noir berce le cœur infati-

gable entre les yeux saillants et les ailes vermeilles, leurs essaims sombres, où de vives lueurs éclatent, et sous qui l'on croit voir tourner la terre dans une pénombre chaleureuse où l'azur et l'émeraude noircissante se mêlent à une poussière d'or? L'horreur inédite des pôles survolés et de l'Himalaya franchi, le clair de lune sur la Cordillère, les nuits glaciales et la plainte du vent sur les sables illimités? Les gouffres creusés par le télescope et le microscope, gouffres où d'immenses espaces s'ouvrent, où la gravitation entraîne l'âme dans le vertige silencieux d'une mystique nouvelle, capable de trouver l'accord de l'humain le plus sensible avec le déroulement mécanique de l'univers le plus indifférent? Jamais l'imagination n'avait eu de si grandes ailes. Le territoire épique et lyrique de l'homme, en moins d'un tiers de siècle, s'est élargi jusqu'aux limites sans cesse déplacées et reculantes que son intuition n'avait pas atteintes et que sa connaissance affirme que nous n'arrêterons pas.

En réalité, un orchestre immense s'est substitué presque brusquement aux quelques instruments primitifs qui étaient encore les nôtres il y a moins d'un siècle, et, dans une invasion soudaine dont nous sommes déchirés et chancelants, nous impose une symphonie inédite que tous, et sur toute la terre, peuvent entendre mais dont nous sommes bien peu encore à évaluer la puissance virtuelle d'exaltation, et cela, remarquez-le, au milieu des valeurs d'un monde éparpillées comme les débris d'un navire disparu dont chacun, pour tenter de sauvegarder des intérêts individuels en déroute, est camouflé de noms et d'oripeaux menteurs. De nos jours, la machine seule est véridique. Tandis que nous la discutons elle agit, avec un calme imperturbable. Voyez, au Palais des Champs-Elysées, les salons de la peinture et de l'auto ou de l'avion. Allez de l'un à l'autre. Comparez le flottement, la dispersion, la nervosité, la complication, l'ennui et, pour tout dire, l'instabilité de l'un

à la netteté, à la constance, à la pureté de l'autre. J'insiste sur ce dernier mot. La machine seule est pure. Elle représente, dans l'incohérence universelle, l'ordre perdu de l'intelligence. Et c'est la raison essentielle pour laquelle elle soulève tant de haines. Et c'est aussi la cause de sa cruauté, qui ne cessera que le jour où elle nous aura imposé le respect, sinon l'amour d'elle pour la délivrance morale qu'elle est venue nous offrir. Rien de plus cruel que la chose ou l'être pur, parce que c'est la chose ou l'être pur qui rencontre le plus de résistances, et brise ces résistances avec d'autant plus de force et de calme qu'il est plus pur. Je l'ai dit cent fois, je le dis encore : si Jésus a fait tuer plus d'hommes que Napoléon, c'est qu'il était plus pur que lui.

En tous lieux, en toute occasion, la machine est vraie. Au sens éthymologique du mot, la machine est catholique. Bien mieux que le catholicisme même ou quelque confession que ce soit, qui ne peuvent reposer que sur une pétition de principe et se heurtent non seulement à des obstacles économiques ou raciaux, mais à des impossibilités de démonstration qui les acculent à opposer, quand ils ont gagné leurs derniers retranchements, l'absurde à l'évidence, elle possède un sens universel. La vérité qu'elle apporte est si incontestable qu'elle se démontre en étant. Sa propre connaissance elle-même, qui crée de jour en jour des organes nouveaux par un enchaînement de plus en plus complexe, ne cesse de lui révéler des réalités imprévues qui restent dans un subconscient dont s'élargit très vite la richesse, et qui fait sans cesse affleurer aux surfaces lumineuses de l'esprit des intuitions chaque jour plus aisément vérifiables. Pour la première fois depuis que le monde est monde, nous sommes en présence de vérités qui se prouvent par leur propre efficacité, indépendamment de tous les moyens connus de démonstration et de persuasion. Ce que les plus intelligents et les plus nobles, entre les en-

nemis de la machine, maudissent dans la machine, se tourne justement contre eux. Ils ont cru, ou feint de croire, qu'elle venait achever de ruiner l'accord de l'intelligence et de la sensibilité, qu'avait commencé à ébranler la Renaissance malgré les efforts désespérés de Michel-Ange et de Vinci. En réalité, en s'adressant pour la première fois à des moyens scientifiques rigoureux pour servir des relations et des passages harmoniques entre les formes et les ombres, les saillies et les sentiments, les mouvements et les lumières, elle refait cet accord. Par l'intermédiaire du cinéma elle recrée, pour l'unanimité des hommes, l'unité spatiale et la continuité dynamique du monde. Elle nous réintègre au cœur même du « spirituel ».

Nous voici en effet parvenus à l'argument suprême, qui voudrait dresser contre un machinisme soi-disant « matérialiste » la « spiritualité », comme si la spiritualité était une révélation tombée du ciel et devenue le monopole des philosophies et des religions en souffrance, comme si elle n'était pas précisément l'étincelle lyrique qui éclate au contact de l'intelligence et de la sensualité. « Je dirai, écrit Whitman, les poèmes de la matière, car je les crois les plus spirituels. » Il est possible, certes, il est même normal, que la mise au point d'une nouvelle technique — machine, science, écriture, ou même verbe — fasse reculer momentanément au second plan ce qu'on veut bien appeler « l'âme », car il s'agit d'abord de perfectionner cette technique, ensuite de la défendre. Mais la technique est une idole, et comme les autres idoles, elle est sursaturée d'esprit. L'homme invente une jeune idole chaque fois que les flancs de l'ancienne idole sont taris et ne sont plus capables de porter le poids d'un enfant. La machine est la plus récente incarnation (1) de

(1) Cet essai était écrit avant la parution dans la *Revue de Paris* u bel article de Duhamel sur la « Querelle du machinisme ». Duhamel m'y prend amicalement à partie à propos de ce même terme (incarnation) dont je m'étais servi naguère pour qualifier le passage de l'esprit dans la

l'esprit — l'esprit que l'on dit mort sans voir que ce qu'on prend pour son cadavre, c'est celui du culte, ou des cultes qui l'incarnaient jusqu'ici. D'autre part, alors même que ces cultes régnaient sans conteste et que les cathédrales élevaient au-dessus de la mort la confiance de l'homme en son destin, que se passait-il donc plus bas? Je demande aux contempteurs du matérialisme de la machine si le plomb fondu et l'huile bouillante versés du haut de la courtine étaient sensiblement plus spiritualistes que la mitrailleuse, et si les cuisses coupées et les bras désarticulés sans anesthésie, avec la perspective de la pourriture d'hôpital, provoquaient à coup sûr des envolées morales plus consolantes que l'espoir, sans doute plus simple, de guérir. Une équivoque constante pèse sur le débat, qui oppose toujours l'élément éternel à l'élément périssable, alors que nous les croyons, nous, inséparables l'un de l'autre et voués sans lassitude à s'engendrer réciproquement. Ne me demandez donc pas encore ce qu'apportera à l'esprit cet inépuisable langage, le plus un, le plus précis et le plus accessible à tous dont l'homme ait encore disposé. Il est parfaitement possible que la spiritualité qui sortira de la machine soit aussi éloignée que pourrait l'être celle des catholiques du XIIe siècle du premier usage et du premier culte du feu. Songerait-on à nier la spiritualité de la musique née, comme la machine même, de la réduction du concret à des rapports mathématiques? Le machinisme est une orchestration, et nous n'en sommes qu'aux premiers essais des instruments de l'orchestre. Malgré le cinéma, j'en sais à peine plus à cet égard que l'apprenti sorcier de la tribu primitive qui venait de découvrir le langage arti-

machine. Qu'il me permette de lui dire qu'il transforme ainsi, au moins partiellement, la « querelle du machinisme » en une querelle de mots. Si la machine n'est pas chair, elle prolonge la chair, et c'est parce qu'elle prolonge la chair, qu'elle prolonge l'esprit même. Les statues de Chartres ne sont pas chair, non plus, mais elles transmettent le verbe. Le pain et le vin ne sont pas chair, mais ils incorporent à notre chair la chair de Jésus-Christ.

culé, et auquel on reprocherait aujourd'hui de n'avoir pas su prévoir qu'il conduirait ses descendants à Descartes et à Hegel.

Mais je puis déjà, et veux dissiper une équivoque malhonnête. Si l'esprit de la machine est enraciné au cœur de ses engrenages, il ne se manifeste pas dans leur matière même, mais dans les relations et les accords multipliés entre tous les éléments plastiques, sociaux, moraux et musicaux que révélera le machinisme en son ensemble. Ils s'étendront peu à peu comme une coupole de lumière au-dessus des articulations d'acier et des nervures de flamme. Douter de la machine, c'est douter de l'esprit de l'homme qui l'a faite, qui la continue héroïquement et qu'elle revivifie et multiplie dans un échange réciproque. Si la machine, provisoirement, et selon un regard par trop superficiel, semble s'opposer aux vieilles révélations de l'âme humaine, ce sont les rapports imprévus que nous apporte la machine qui renouvelleront le sens des synthèses primitives que les sciences et les techniques rudimentaires nous avaient appris à construire et que les premiers cultes exprimaient. Pour quelques indigents, le monde actuel est privé d'âme. Que leur faut-il? Jamais le monde n'eut tant d'âme. L'invention, l'imagination, la controverse, la révolte, le combat quotidien entre la mystique, l'expérience, l'action, les ébauches grandioses d'une cosmogonie, d'une biologie, d'une psychologie nouvelles, font lever du choc des idées, des sentiments et des faits un foisonnement d'étincelles. L'humain frémit de tout son être. Ce qui les aveugle et les relègue dans leur trou, c'est que l'océan de l'esprit, mal contenu entre ses rives, roule avec une fureur et un bruit qu'on n'avait jamais connus. Ils dissimulent leur épouvante derrière l'écran d'un mot. Ce qu'ils appellent « l'esprit », ce sont ses stylisations désuètes dans la religion et l'art. Et comme ils ne sont pas capables d'en créer, ni même d'en entrevoir quelque stylisation nouvelle, ils cher-

chent, contre l'esprit même, le refuge en ruine de ces stylisations désuètes en se bouchant les oreilles et les yeux.

Je l'ai écrit ailleurs, je ne puis que le répéter : « Ce n'est pas l'esprit qui sauvera la technique, — ou qui nous sauvera de la technique. C'est la technique qui sauvera l'esprit. »

ELIE FAURE.

LA PLACE D'ANNA DE NOAILLES

DANS LA POESIE CONTEMPORAINE

—

Après les cérémonies pompeuses et bruyantes qui ont accompagné la disparition d'Anna de Noailles, en face des dithyrambes d'une déconcertante unanimité que cet événement a déchaînés dans la presse et dans le monde littéraire, on ne peut, à la réflexion, lutter contre un sentiment de surprise et de scepticisme. Tant que cette créature extraordinaire exerçait son despotisme puéril, plus d'un poète se contentait du sourire de l'ironie, de l'indulgence ou de la curiosité, voire d'une admiration mitigée, non sans céder parfois au souvenir d'un vieil et sincère enthousiasme. Mais la consécration officielle et, disons-le, nationale de cette grande dame, de son œuvre et de sa vie tumultueuse, mais ce panégyrique sans réserve et dicté subitement à l'incompétence journalistique, ont quelque chose de révoltant et de mélancolique. On n'évoque point sans amertume l'obscurité d'un Apollinaire, la fin discrète d'un Charles Guérin, le naufrage d'un Deubel, les pénibles démarches des amis de Maurice du Plessys pour lui éviter la fosse commune — tant d'autres sinistres ou affligeantes circonstances dont les « pouvoirs publics » n'ont pas songé à s'émouvoir.

On dirait vraiment qu'Anna de Noailles résumait, incarnait à elle seule tout le lyrisme français de son temps. On m'objectera qu'une renommée mondaine, voire mondiale, ne prouve rien, que tout se tasse, que

les générations suivantes se chargent de rétablir l'équilibre; enfin qu'il y a bien vingt ans que cette œuvre, prise dans son ensemble et sa signification totale, a cessé d'intéresser sérieusement les milieux poétiques et a subi l'épreuve du recul et de l'évolution du goût. D'autres m'accuseront de parti pris, de sévérité, de manque d'éclectisme, de pis encore... Cependant, aujourd'hui que s'assombrit l'écho d'un nécrologe de commande, maintenant que s'est éteinte cette voix péremptoire et non sans prestige, j'éprouve le désir loyal de procéder à une mise au point, en un mot de situer Anna de Noailles dans l'évolution du lyrisme moderne.

§

Moderne : mot qui, à le bien examiner, n'offre qu'un sens vague. Moderne, néanmoins, elle voulait l'être, de toute son énergie, passionnément, c'est-à-dire plaire par tous les moyens, régner sur les êtres de son époque comme elle avait fini par s'imaginer, à force de dire, régner sur la Nature. Moderne, sans doute l'était-elle dans sa vie. Mais un rapide examen de sa production en révèle immédiatement, irrévocablement l'inactualité, par le fond aussi bien que dans le domaine formel. A relire d'affilée — si un tel courage èst humainement possible — ses huit recueils de vers, on éprouve un malaise d'où il résulte que nulle poésie ne fut jamais plus éloignée de son temps, moins nécessaire à celui-ci. On ose, alors, à peine croire au succès impertinent foudroyant, si l'on en croit les mémorialistes, que connut cette jeune femme de vingt-cinq ans dans un milieu particulièremnt favorisé par les Muses les plus authentiques, et, ce, avec un livre de la qualité du *Cœur innombrable*. Sans vouloir accorder plus de valeur qu'il ne sied au jugement du grand public, on pouvait espérer la critique plus prudente, les « gens du monde » plus éclairés. Consultez en effet le premier florilège venu

(même celui de feu Walch), voire une simple bibliographie : vous énumérerez avec stupeur, pour cette seule année 1901, des recueils de poèmes dix fois plus importants: *Le Triomphe de la Vie, Le Semeur de Cendres,* les livres III à VI des *Stances, Le Chariot d'Or;* et, pour l'année précédente : *Les Médailles d'Argile, Le Deuil des Primevères, Les Idylles antiques* et *L'Amour marin.* Anna de Brancovan avait-elle vraiment découvert la nature, l'avait-elle réquisitionnée à son usage exclusif en la dérobant à Jammes, à Charles Guérin, à Moréas, à Samain, à Henri de Régnier, à Paul Fort, pour lesquels elle avait eu, pourtant, de réelles complaisances? Il se pourrait bien, et je tâcherai tout à l'heure de le montrer, que le génie de la poétesse ne se soit fait jour qu'après l'abandon de cette tyrannique tentative de communion avec les végétaux, de cette indécente intrusion dans un domaine créé par des mains plus puissantes que les siennes.

Il est consolant, toutefois, de constater le silence quasi absolu de la critique compétente qui reçut alors le service de presse. Silence, d'ailleurs, aisément concevable. La grande lueur du crépuscule symboliste, où flottait le souvenir encore tiède de Verlaine, de Mallarmé, de Rimbaud, était plus vivante que jamais, semblait ne jamais devoir s'éteindre. Le coup de barre donné par Moréas émanait d'un champion des luttes de la première heure. Heredia, qui jouissait d'une royauté sans conteste et un peu usurpée, n'en avait pas moins, lui aussi, donné l'exemple de la pureté, du choix des mots et même d'une certaine délicatesse, de pudeur dans la mélodie. Et nul ne songeait à jeter au visage de ces maîtres leur origine exotique. Et voilà que soudain une jeune aristocrate roumaine, née par hasard sur les rives de la Seine, se targuait de conquérir tous les suffrages et, selon la saisissante phrase de Baudelaire, d' « emporter le paradis d'un seul coup » ! De quelle chair était-il donc formé, ce *Cœur*

innombrable dont il fallait subir le synchronisme? Ses battements, ne les avait-on donc jamais entendus? — Je crains bien que le charme physique, la jeunesse de l'auteur, ses relations mondaines, son espièglerie d'enfant gâtée n'aient fortement contribué au brusque engouement dont ce premier livre fut l'objet.

Je sais bien que l'avènement d'une sensibilité nouvelle, le prélude d'une musique inentendue risquent de trouver peu d'écho dans une ambiance *a priori* revêche à la fécondation. L'expérience prouve, au contraire, que l'originalité véritable ne s'impose pas du premier coup. Elle prouve aussi que l'acquiescement soudain, universel dont bénéficient certains débuts est souvent un prodrome de caducité. La brusque vogue du *Cœur innombrable*, lancé par une critique peu compréhensive, ressemble singulièrement à celle de *Cyrano de Bergerac*. On a sans doute indiqué, mais insuffisamment souligné la parenté d'Anna de Noailles avec Edmond Rostand, ne fût-ce que dans le vocabulaire. Tous deux ont représenté ce que le lyrisme romantique avait de plus artificiel, de plus extérieurement excessif. Je n'insisterai pas sur une comparaison, au reste peu flatteuse, et pour une grande part injuste, envers un poète d'une indiscutable valeur et qui ferait trop d'honneur à un piètre dramaturge. Mais cette comparaison est oiseuse et les lecteurs de 1901 n'y purent songer; il suffit de savoir qu'ils « s'emballèrent », en plus grand nombre, il est vrai, sur le livre en question pour des raisons analogues à celles qui avaient fait, trois ans plus tôt, le délirant triomphe de *Cyrano*, prolongé, en 1900, par celui de *L'Aiglon*. Il est seulement plus étrange de concevoir le succès d'un recueil lyrique que celui d'une pièce de théâtre, même en vers : car l'auteur était une femme, et une femme appartenant à un milieu très « répandu »; et l'atmosphère, déjà préparée par le néo-classicisme, plus accessible que la manière de la génération antérieure, était particulièrement favora-

ble à ce qui pouvait passer pour une innovation, en même temps que pour un retour à la mesure.

§

Refeuilletons donc honnêtement ce premier livre et demandons-nous si l'apport de ces poèmes, de quelque nature qu'il soit, justifiait le délire qu'ils provoquèrent à l'aube du xxe siècle. Oublions un instant les autres recueils qui lui ont succédé. Allons même jusqu'à supposer que l'auteur dût garder le silence par la suite. Bref, essayons de nous mettre dans l'état où *Le Cœur innombrable* trouva son auditoire. Ce volume nous apparaît aujourd'hui comme une suite d'impressions et de confidences juvéniles qui, certes, par endroits, ne laissent pas d'être touchantes, jusqu'en leur candeur et leur inexpérience. Mais ce qui frappe tout d'abord c'est une prétention gigantesque qu'accentuent encore la gaucherie de l'expression, parfois la cacophonie alliée au mauvais goût et à l'impropriété. Pour prendre comme exemple une pièce qui est dans toutes les mémoires depuis que les anthologies l'accueillent, *L'Image,* l'élégance et la grâce de telle strophe :

Tu leur diras que je m'endors
Mes bras nus pliés sous ma tête,
Que ma chair est comme de l'or
Autour des vaines violettes,

n'excusent ni le ridicule d'une métaphore comme

Mes pieds pareils à des miroirs,

ni l'inadmissible ellipse, soulignée par l'absence de ponctuation au troisième vers :

Et dis-leur *que* dans les soirs lourds,
Couchée au bord frais des fontaines
J'eus le désir de leurs amours
Et j'ai pressé leurs ombres vaines.

Des taches de ce genre, qui se rencontrent presque à

chaque page, ne sont pas toujours compensées par les délicates notations, les nuances heureuses que l'on peut cueillir çà et là. Quant à l'inspiration, qui sauve parfois une lyre féminine des fausses notes, je ne puis croire, avec la meilleure volonté, à une réelle mélancolie, moins encore à cette terreur de la mort qui deviendra terriblement, tragiquement sincère dans les derniers livres. Ainsi, je ne suis nullement ému par ce soupir tant de fois poussé avant elle et sous une forme autrement saisissante :

Ah! faut-il que mes yeux s'emplissent d'ombre un jour,
Et que j'aille au pays sans vent et sans verdure
Que ne visitent pas la lumière et l'amour...

Je n'ai garde d'omettre un détail plus important qu'on ne le pense : les trois points suspensifs qui achèvent — ou inachèvent — presque toujours les poèmes, comme les paragraphes de Loti, — tricherie facile envers le lecteur romanesque, désinvolture péniblement irritante. En somme, ces paysages sentimentaux, ces extases de fausse bucolique, ces pâmoisons de commande devant les aurores et les couchants, toute cette flore d'album et d'herbier ne saurait aller au cœur de ceux qui ont pleuré sans effort à la lecture des *Elégies* et des *Tristesses* du maître d'Hasparren : celui-là sut, ingénument et sainement, redécouvrir la nature laissée en friche ou sottement insultée par les romantiques, puis négligée du lyrisme urbain des symbolistes. Parfois cependant, et seulement lorsqu'elle dépose le fardeau de sa vanité, se laisse aller à la douceur de la contemplation, Anna de Noailles fait de jolies trouvailles. Le fameux alexandrin,

Nous n'aurons plus jamais notre âme de ce soir...

n'est pas sans résonance originale. Malheureusement, cette note exquise ne se prolonge pas souvent. La meilleure partie du volume est peut-être la seconde, qui emprunte le cadre antique et se place sous l'égide de Taine:

« L'antiquité est la jeunesse du monde. » Mais dans ce genre, je connais à l'auteur une redoutable rivale en Gérard d'Houville qui, dès 1894, à l'ombre paternelle, a mieux assimilé l'univers hellénique que cette petite-fille d' « une Grecque aux yeux allongés ». En tout cas, ce paganisme décoratif ne messied pas à notre jeune bacchante, si différent qu'il se montre du poignant scepticisme, du nihilisme désespéré de certaines pages des *Forces éternelles,* surtout de *L'Honneur de souffrir.* Mainte strophe de cette jolie suite d'évocations ne s'avère pas indigne des *Chansons de Bilitis,* de la *Chrysilla* des *Médailles d'Argile* ou de la *Rhodante* d'*Aux Flancs du Vase:*

Vois mes agneaux laineux : de leurs belles toisons
Nous ferons une couche à nos baisers offerte,
Nous compterons les mois à l'odeur des saisons,
Au parfum des fruits mûrs et des roses ouvertes!

. . . .

Quand tu verras venir les approches du soir,
Ne défais pas nos bras noués à ton épaule;
Avant que le raisin soit mûr pour le pressoir,
Couche nos jeunes corps dans les feuilles du saule.

. . . .

La paix des jours légers et doux s'en est allée...
— O Vénus Cypria qui naquis de la mer,
Je t'offre, ô toi qui prends plaisir aux eaux salées,
Les larmes de ma joue et de mon cœur amer!

Et encore, ne nous égarons point. N'oublions pas surtout, comme je l'ai fait moi-même tout à l'heure en dénombrant quelques recueils nés en 1901, le premier livre de Renée Vivien, qui resta ignoré de toute la critique, sauf de M. Charles Maurras; il s'en faut, je le sais, qu'*Etudes et Préludes* ait affirmé d'emblée la personnalité de notre Sapho française et même fît prévoir l'exceptionnelle valeur de son œuvre; mais comme l'accent de ces pages exactement contemporaines de celles du *Cœur innombrable* est déjà, par places, profond, humain, déchirant, et combien plus solide, plus savante en est la

technique! — Je n'insiste pas, et n'estime point utile d'accumuler les citations de ce recueil qui a inexplicablement bouleversé tant de cervelles. Au reste, les « beaux vers » du modèle de celui que j'ai tout d'abord isolé y abondent déjà; nous en trouverons cent autres au cours des volumes suivants, mais perdus dans un fatras, dans un torrent d'images et d'épithètes gratuites. Je répète qu'on ne saurait juger un écrivain sur ses premières armes. De plus, il n'est pas sans intérêt de savoir qu'Anna de Noailles avait commencé d'écrire dès la sixième année; nul ne s'inquiéterait de cette précocité si elle n'avait éprouvé le besoin, encouragée par de maladroits thuriféraires, de révéler sur le tard ces *juvenilia,* dont on ne sait pourquoi ils n'ont pas figuré dans *Le Cœur innombrable,* et de les accompagner d'une préface fort divertissante et non suspecte d'humilité (1).

§

Ouvrons *L'Ombre des Jours*, qui est de 1902. Relisons le célèbre liminaire. Je n'en discuterai point la valeur sentimentale, encore que celle-ci recoure à la fâcheuse béquille des souvenirs littéraires, qui la déparent dès la quatrième strophe : *Tristan et Yseult,* Racine, Ronsard, Rousseau, mêlés à l'orgue de barbarie et au sifflement des trains. Mais voyons si le métier accuse quelques progrès. Certes, non. Il est impossible à une oreille un peu fine, à un esprit moyennement délié d'admettre des platitudes, des cacophonies de cet ordre :

...Jusqu'à ce que plus rien de toi ne m'apparaisse...
. . . .
Que pour ne plus m'entendre appeler de la sorte...
. . . .
Pour ceux qui n'ont vraiment désiré que cela...

ou, pour prendre au hasard une autre pièce, des pauvretés dans ce goût :

(1) *Poèmes d'Enfance,* Grasset, 1928.

Des guêpes *de vol et de lucre*
Dans la claire salle à manger
Sont *arrivées* du potager
Pour le melon et pour le *sucre.*

Rostand n'a pas fait mieux. O divine ingénuité de Jammes!

Nous ne sommes pourtant pas insensibles au naïf orgueil des stances si souvent citées, à ce souhait, tellement sincère, celui-là, et qui se perpétuera durant toute la vie d'Anna de Noailles : survivre dans les mémoires humaines :

J'écris pour que le jour où je ne serai plus
On sache comme l'air et le plaisir m'ont plu
Et que mon livre porte à la foule future
Combien j'aimais la vie et l'heureuse nature
. . . .
Et qu'un jeune homme alors, lisant ce que j'écris,
Sentant par moi son cœur ému, troublé, surpris,
Ayant tout oublié des épouses réelles,
M'accueille dans son âme et me préfère à elles...

Il semble bien que cette « prophétie » ne se soit réalisée que de son vivant. Les jeunes gens d'aujourd'hui ont mieux à faire que d'aimer des mortes, et même préfèrent la conquête à l'offrande spontanée. Anna de Noailles le savait bien, qui se grisa pendant dix ans de l'ivresse qu'elle avait réellement, inconcevablement communiquée à l'adolescence de son temps. Il se peut aussi qu'elle ait compté, comme pis-aller, sur cette gloire assez tendancieuse, assez étroite et plutôt sur son prestige de muse et d'amante que sur son talent de poète. Elle revient si souvent sur cette idée, elle s'y raccroche si énergiquement qu'il se pourrait qu'elle y ait puisé, à la fin, sa consolation suprême, sa planche de salut, son remède contre la mort et l'oubli posthume. Combien me touche davantage le triste espoir de Charles Guérin, et comme notre consentement lui est acquis tout de suite après celui de son Dieu!

Plutôt qu'un médiocre honneur, accordez-moi,
Dieu juste, de mourir jeune encore et l'âme ivre
De volupté, d'orgueil puissant, avec la foi
Que j'aurais été grand si vous m'aviez fait vivre.

Somme toute, la seconde manifestation lyrique d'Anna de Noailles n'apparaît que comme une série d'exercices. Je ne parle, naturellement, que d'exercices spirituels, ayant trait à l'utilisation des sujets de poèmes, et non pas de la facture du vers dont elle ne se préoccupera jamais et qui, néanmoins, se fera plus solide avec l'âge et l'expérience.

§

Un intervalle de cinq ans s'écoule cette fois avant la publication d'un nouveau recueil, *Les Eblouissements,* au titre moins vague et plus optimiste. Cet intervalle est empli par trois romans dont l'un, au moins, *La Nouvelle Espérance,* présente un véritable intérêt, plus psychologique, il est vrai, que littéraire. Je n'analyserai point le prosateur, qui ne vaut pas le poète mais l'explique assez bien, la prose et les vers d'Anna de Noailles ayant en commun le défaut d'être conçus dans un style intermédiaire : ici, prose trop lyrique, précieuse jusqu'à la mièvrerie; là, poésie souvent éloquente et heurtée, rythme sans nerf, abus de la description. Ces deux éléments se rapprochent, se complètent d'une façon si inquiétante que, dans le second, le délayage, le torrent des adjectifs, les gaucheries, l'incohérence des images ne dénotent pas le recours à tant de moyens fortuits en vue de l'expression, mais la simple et rédhibitoire impossibilité du choix, l'arbitraire dans toute l'acception du mot.

Avec *Les Eblouissements* commence proprement la manière d'Anna de Noailles, qui est bien l'archétype de ce « romantisme féminin » que M. Charles Maurras intronisait, dès 1905, soit deux ans avant la publication de cette œuvre bien plus caractéristique, dans ce sens, que *Le Cœur innombrable* et que *L'Ombre des Jours.* J'ai

toujours regretté, soit dit en passant, que M. Maurras n'ait pas repris et mis à jour au moins les quatre pénétrantes études qu'il a consacrées à cette époque à quatre poétesses encore à leur prélude (2). Mais, s'il est vrai que le dernier des tempéraments analysés n'avait pas donné sa mesure, M. Maurras n'en mérita pas moins, le jour qu'il écrivit cet essai, le nom de prophète. Car, romantique, Anna de Noailles l'a été plus que jamais à partir des *Eblouissements,* tant par le génie que pour les excès. J'ai prononcé ce nom de génie et, quelles que soient ma sévérité (que j'appellerai *lucidité*) et les réserves qu'elle m'a jusqu'ici dictées, je ne le biffe point. Génie sans talent, à coup sûr, mais incontestable; génie par éclairs, par accès, par crises dont la cessation brusque et trop fréquente entraîne l'écroulement total du poème : mais génie. Les « beaux vers » (et j'use de cette expression sans ironie) ne sont pas rares, mais noyés dans une langue hétérogène, hérissée d'épithètes et d'adverbes inutiles ou banals. Ainsi dans le premier poème des *Eblouissements* on trouve ces trois perles :

> Qui nous consolera de tous nos souvenirs?
> . . . .
> ...Où l'on sentait courir des fleuves sur son cœur...,
> . . . .
> Toute la mer était blanche de nénuphars.

à côté de ces insupportables bouche-trous :

> Les *odorantes* fleurs étaient des puits, des jattes...
> . . . .
> Je me disais : « Là-bas, c'est la *puissante* Afrique...
> . . . .
> C'est l'*inimaginable* et meurtrier *été*......

ou ces grossiers pastiches de Lamartine ou d'Hugo :

> Je demandais à l'infini : « Que me veux-tu? »
> La lune, sur la mer mollement agitée...

(2) *L'Avenir de l'Intelligence*, Fontemoing, 1905. Plusieurs rééditions du *Romantisme féminin*, l'un des chapitres de ce livre, reproduisent le texte sans y changer un mot.

Pièce visiblement écrite au courant de la plume, comme le récit d'un voyage, mais d'un voyage dont le voyageur n'aperçoit pas mieux le but que son interlocuteur. Dans ces soixante-seize vers, qui pouvaient être ramenés à vingt, on ne compte pas moins de soixante-dix adjectifs ou adverbes éparpillés au petit bonheur, éculés, incolores ou volontairement dépaysés. Cette pièce est d'ailleurs loin de donner le ton d'un recueil fugitif, auquel nul ne songera, je pense, à reprocher son absence de composition. Peu de volumes de vers, et ce ne sont pas les meilleurs, sont construits d'après un plan; mais on peut exiger de certains poèmes, si inspirés, si spontanés qu'ils soient, de développer une idée plus ou moins précise, de tourner autour d'un axe.

Les Eblouissements sont une suite de paysages flous, de temps en temps marqués d'une touche vigoureuse; mais cette touche est vite estompée par un barbouillage descriptif qui voudrait tout peindre et qui ne peint rien, qui gâte tout. Je prends à titre d'exemple cette courte pièce : *Silence en Eté,* qui commence si heureusement :

> Silence; le soleil est pris dans le volet,
> Et reste là, comme une abeille qui volait,
> Et qu'un lis blanc retient dans sa forte étamine.
> Silence : on n'entend pas que le temps vif chemine.

Dès le neuvième vers surgit un intempestif besoin d'analyse humaine et de familiarité avec la vision furtive et si délicieusement notée. Le charme est rompu, la toile est gâchée :

> C'est un répit si *clair*, si *sûr*, si *persistant*
> Que l'on *croit être*, enf*in*, *et* pour *toujours content*,
> Et l'on sommeille, et l'air est jaune comme l'ambre.
> O silence, couleur de soleil dans la chambre!
> Silence, horloge *molle*, au son *faible*, *enchanté*,
> Qui marques les instants du bonheur, en été...

Les faiblesses ne sont donc pas fonction de la longueur du poème. On peut, sans erreur, affirmer que toutes les

longues pièces des *Eblouissements* (il en est d'interminables) offrent la juxtaposition, le décuplement d'autant de morceaux comparables à ce dizain, qui ne forme même pas un tout. Il convient toutefois d'ajouter que les pièces en strophes sont le plus souvent supérieures à celles qui utilisent la rime plate : cela tient sans doute aux limites relatives du quatrain qui suffisent à l'expression d'une idée ou d'une esquisse et où l'alternance des rimes rompt la monotonie. En voici deux qui forment un poème complet et réussi, *Enfance dans la Savoie* :

Il a plu cette nuit, une naïve odeur
Parfume le ciel gris; un voile d'eau *charmante*
Sur les vergers emplis de songe et de candeur
Jette sa transparente et vaporeuse mante.

Il fait à peine jour, l'étroite ville dort,
Et j'entends, cependant que des ruisseaux d'air glissent,
Avec un bruit divin de porcelaine et d'or
Une cloche sonner là-bas, chez les Clarisses...

Ici les épithètes ne pèsent guère, car elles sont, à une exception près (que j'ai soulignée) à leur place et non superflues. Une impression de puissance et de fluidité sans remplissage se dégage enfin, dans les dernières pages du volume, de la pièce beaucoup plus longue qui a pour titre *Invocation* et qui est sans doute le chef-d'œuvre des *Eblouissements*. Le titre est d'ailleurs assez mal choisi; *Offrande* eût mieux convenu à ce retour mélancolique du poète sur soi-même, à cette tentative d'abdication de la femme qui pressent déjà le déclin de son orgueil, l'écroulement de sa souveraineté. Le choix est facile parmi ces quinze strophes voisines de la perfection :

Ma ville, écoutez-moi, je chante, c'est la nuit;
Je viens, les bras chargés de tout l'amour du monde,
Et les poètes morts, dans leur tombe profonde
Me suivent de leurs vœux et savent qui je suis.

Je suis la sœur du temps, la voix qui continue
Le cri rauque et brûlant au fond des bois jeté,
Les adorations des plantes pour l'été,

L'insatiable orgueil de l'homme vers la nue.

. . . .

O ma ville, entends-moi, je suis ta Salammbô,
Debout, dans l'ombre d'or, sur la chaude terrasse,
A l'heure où le Désir déroule dans l'espace
Les anneaux langoureux de son corps triste et beau.

. . . .

Allez! je ne peux plus vous garder dans mon âme,
Peuples des chauds regrets et des récents émois,
Descendez de ma vie, allez-vous-en de moi,
Redevenez le bois, le torrent et la flamme,

. . . .

Que les morts soient les morts, que je ne presse pas
Des ombres sur mon cœur en leur disant : « Vous êtes
Mes rêves, mes bonheurs, mes plaisirs, mes tempêtes! »
Que je ne serre plus de tombeaux dans mes bras.

Et qu'alors, délivrée enfin de cette extase,
Ne portant plus le monde à mon corps attaché,
Je puisse aller m'asseoir sous un arbre penché,
Et de quelque eau nouvelle emplir encor mon vase...

Ce beau poème, profondément lucide et d'une musicalité toute symphonique, tranche nettement sur la frivolité des *Eblouissements;* il annonce la première œuvre vraiment significative d'Anna de Noailles, *Les Vivants et les Morts,* qui ne vit le jour que six ans plus tard, en 1913.

§

C'est son premier livre d'amour. La nature l'a déçue à son contact trop étroit, ou, peut-être, s'est refusée à elle, agacée de ses indiscrétions et de sa tyrannie concertée. Et peut-être aussi la nature n'a-t-elle pas voulu livrer son secret à celle qui le lui demandait si maladroitement, comme à une bête que l'on flatte et avec laquelle on joue par désœuvrement égoïste. Ce secret, Anna de Noailles va donc le chercher ailleurs de la création dans la créature, du règne végétal, toujours muet, au règne humain avec qui les échanges paraissent possibles, malgré l'incommunicabilité des âmes.

Mais cette païenne tourmentée n'a jamais séparé l'âme du corps; cette voluptueuse qui sait que

Jamais la volupté n'achève le désir,

va tâtonner indéfiniment parmi des ténèbres inconnues. Jusque-là, l'évidence du soleil avait suffi à l'insoucieuse adolescente. Elle a maintenant besoin d'une autre lumière; elle va d'abord la poursuivre dans un regard, s'accrocher à cette lueur éphémère dont elle imagine déjà l'irrémédiable déclin. Athée? Pas tout à fait, mais trop peu sûre de l'autre versant de l'univers sensible pour y suspendre son désespoir :

Mais puisque tout survit, que rien de nous ne passe,
Je songe, sous les cieux où la nuit va venir,
A cette éternité du temps et de l'espace
D'où tu ne pourras pas sortir.

Croyante? Elle voudrait l'être, trouver dans la foi un apaisement à son vagabondage. Je songe à la belle prière qui se trouve aux dernières feuilles des *Vivants et des Morts* et dont la tragique sincérité ne fait pas question :

Si vous parliez, Seigneur, je vous entendrais bien,
Car toute humaine voix pour mon âme s'est tue,
Je reste seule auprès de ma force abattue,
J'ai quitté tout appui, j'ai rompu tout lien.

. . . .

Mais jamais rien à moi ne vous a révélé,
Seigneur! ni le ciel lourd comme une eau suspendue,
Ni l'exaltation de l'été sur les blés,
Ni le temple ionien sur la montagne ardue;

. . . .

Hélas! ni les matins de ma brûlante enfance,
Où dans les prés gonflés d'un nuage d'odeur,
Je sentais, tant l'extase en moi jetait sa lance,
Un ange dans les cieux qui m'arrachait le cœur!

Pourtant, ayez pitié! Que votre main penchante
Vienne guider mon sort douloureux et terni;
J'aspire à vous, Splendeur, Raison éblouissante!
Mais je ne vous vois pas, ô mon Dieu! et je chante
A cause du vide infini!

Nous voici, n'est-ce pas? bien loin des puérils cantiques aux jardins et aux vergers du *Cœur innombrable* et des impressions de touriste des *Eblouissements.* Mais ceci nous replonge en plein romantisme, genre passablement périmé entre 1900 et la guerre. On voit que le seul maître d'Anna de Noailles est authentiquement Lamartine, celui du *Désespoir,* poème dont s'est lui-même inspiré Baudelaire dans *Le Reniement de Saint Pierre.*

Mais Lamartine et Baudelaire étaient de vrais croyants, chacun concevant la mystique à sa manière. Et les poètes, entre 1901 et 1913, malgré l'avertissement de M. Paul Bourget, dès 1880, étaient aussi loin du Baudelaire catholique que de l'auteur des *Méditations.* Il faut avouer que *Le Cœur innombrable* ne faisait guère augurer de ces vastes frissons; que ces frissons risquaient alors d'être fort mal accueillis ou délibérément négligés; qu'enfin il y avait donc quelque chose de difficile à déterminer dans les causes du succès de cette gerbe printanière, autre chose que sa fraîcheur. Quoi donc? Le prestige, la beauté, l'entourage de cette jeune étrangère et la curiosité que suscitait son audace? Plus vraisemblablement. Et certainement aussi plus d'une amicale complaisance dans le lancement du livre dans la presse par des non-spécialistes et un auditoire mondain, soigneusement trié. Peu importe. Laissons aux historiens le soin d'éclaircir ce mystère. Et continuons de suivre l'évolution d'Anna de Noailles à partir de cette œuvre centrale, *Les Vivants et les Morts.*

J'ai dit que c'est un livre d'amour. C'est un des plus tristes que je connaisse. Le vieil adage romantique, renouvelé par Nietzsche — « Ecris avec ton sang et tu connaîtras que le sang est esprit » — trouve ici une application particulièrement exacte. Dans mainte pièce de ce livre, il faut faire table rase des querelles d'école, passer sur des imperfections de détail, pour découvrir d'indiscutables grandeurs tirées de cette source féconde :

l'amour, pourvu d'un objet réel, tangible, et qui soudain se substitue au décor d'une nature par trop « subjectivée » :

Je m'arrête et me livre à ta bonté nouvelle,
Cher être, *où je m'achève enfin*. Je t'ai choisi
Pour le point du départ de ma vie éternelle;
Déjà mon cœur en toi jette un cri adouci.
Je me lie à ton âme où se meuvent des ailes,
Et mon esprit, *qui fut l'immense fantaisie,*
Veut languir, les yeux clos, dans ta haute nacelle,
Délivré de l'espace et de la poésie!...

Et quelle poésie? Celle qu'Anna de Noailles avait longtemps voulu puiser dans un monde indifférent en s'efforçant de lui prêter une âme, la sienne « centre de tout, écho sonore ». Mais sa vraie poésie, celle qui n'empruntera plus d'éléments à ce décor pseudo-fraternel (effet de mirage, désir d'étourdissement), c'est vers elle-même qu'elle va se tourner pour y atteindre. Il s'en faut qu'elle l'y découvre toujours à cette époque de sa carrière, au hasard des secousses nerveuses, des cahots de sa vie aventureuse et si souvent factice. Aussi le lyrisme de sa maturité épousera-t-il toutes les inégalités de son existence instinctive : témoignage quotidien, direct, sans correction possible. Et de fait, elle avouait qu'elle ne corrigeait jamais ses vers, qu'elle ne pouvait modifier la dictée de l'inspiration. D'où le grand nombre de beaux cris sous la forme de vers définitifs, incorrigibles ceux-là, et qui émergent du désordre de ses sentiments; d'où la rareté des beaux poèmes; d'où la constante rupture de l'équilibre.

§

Huit ans s'écoulent entre *Les Vivants et les Morts* et *Les Forces éternelles*, qui d'ailleurs les prolongent sans solution de continuité, du moins pour leurs trois dernières parties. La première est exclusivement inspirée par la guerre. Ce n'est point, cette fois, la méditation, le

repli sur soi-même qui a motivé un silence qui n'était qu'apparent.

La catastrophe mondiale n'a guère dérangé l'égotisme, l'égocentrisme, si l'on veut, d'Anna de Noailles : nul, j'espère, ne s'en plaindra. Les poèmes d'actualité qu'elle a groupés en tête de ce volume compact ne sont pour elle qu'un accident. Peu de poètes en renom échappèrent à la tentation « d'y aller de leur couplet », généralement nuancé du plus confortable, du plus haïssable chauvinisme; or les pièces « guerrières » qui ouvrent *Les Forces éternelles* gardent une tenue très digne. Cependant on peut parfaitment les négliger sans perdre le fil conducteur à travers le labyrinthe, et suivre l'évolution du poète sans être gêné par cet obstacle fortuit. Le chapitre principal du livre, *Poèmes de l'Esprit,* m'y apparaît comme le plus important, malgré l'arbitraire d'une étiquette si peu appropriée au tempérament de l'auteur et une épigraphe de ce Nietzsche si éloigné de ce tempérament. C'est plutôt poèmes *de l'angoisse* qu'il faudrait dire, ou poèmes *contre l'esprit.* Il y a, en effet, chez Anna de Noailles une sorte de religiosité à rebours, qui fait pendant au vague panthéisme dont elle s'est nourrie sans contrôle. A cet ensemble appartient la longue et par endroits sublime pièce qui a pour titre *Les Espaces infinis :*

Feins de ne pas savoir, pauvre esprit sans recours,
Qu'un joug pèse sur toi du port altier des cimes,
Ramène à ta mesure un monde qui t'opprime
Et réduis l'infini au culte de l'amour.

— Puisque rien de l'espace, hélas! ne te concerne,
Puisque tout se refuse à l'anxieux appel,
Laisse la vaste mer bercer l'algue et le sel,
Et l'étoile entr'ouvrir sa brillante citerne,

Abaisse tes regards, interdis à tes yeux
Le coupable désir de chercher, de connaître,
Puisqu'il te faut mourir comme il t'a fallu naître,
Résigne-toi, pauvre âme, et guéris-toi des cieux.

Il est difficile, encore une fois, à l'heure présente, d'adhérer à une inspiration, à une technique aussi désuètes, aussi peu révélatrices d'une orientation nouvelle de l'expression lyrique; mais on ne saurait dénier le souffle et l'ampleur à ces strophes presque débarrassées de leurs oripeaux habituels parce qu'un moment de lucide sincérité les dépouille, leur confère une résonance particulière, et à coup sûr insolite parmi un chaos d'images juxtaposées au hasard.

Le dernier chapitre des *Forces éternelles* accentue ce retour à la simplicité clairvoyante du poète en face de sa destinée terrestre. Ces *Poèmes de l'Amour*, en effet, sont aussi, sont surtout des poèmes de l'angoisse, où la peur de la mort empoisonne chaque jour davantage la volupté de l'union éphémère. Cette angoisse n'est tempérée que par la vaine espérance de deux trépas simultanés. De ce vœu chimérique sont nées des strophes comme celles-ci :

Mais l'on nous mettrait ensemble dans la terre,
Où seule j'ai si peur d'aller;
La tombe me serait un moins sombre mystère
Que vivre seule et t'appeler.

Et je me réjouirais d'être un repas funèbre
Et d'héberger la mort qui se nourrit de nous,
Si je sentais encor dans ce lit de ténèbres
L'emmêlement de nos genoux...

§

Une place à part doit être réservée au *Poème de l'Amour*, recueil plus bref et que l'auteur dédiait « à l'amitié » et en tant qu'œuvre « d'imagination ». Il est malaisé d'admettre que ces vers, d'un ton plus léger, à vrai dire, aient été écrits à froid et en guise de pure expérience. Cependant, le fossé qu'ils creusent entre les *Poèmes de l'Amour* des *Forces éternelles* et le prolongement de ceux-ci dans *L'Honneur de souffrir*, est aussi indéniable qu'étrange. Quoi qu'il en soit, je ne pense pas qu'ils

occupent, dans l'évolution sentimentale de la poétesse, un rang qui mérite examen. Qu'il s'agisse d'une rapide aventure ou de la reconstitution synthétique de ce qu'elle aurait pu être, il n'est pas sans intérêt d'observer la manière dont est esquissé le second personnage du drame ou de la comédie : un être flasque, annihilé, absorbé par sa fougueuse partenaire qui se réserve constamment le premier rôle, — rôle dominateur et quasi protecteur. La petite pièce suivante donne assez bien le diapason :

Lorsque je souffre trop de ton brillant visage,
Quand mon cœur asservi ne peut plus te quitter,
Je songe qu'autrefois de lointains paysages,
Des ports et leurs vaisseaux, de fameuses cités
M'éblouissaient ainsi; mon désir irrité
Croyait ne plus pouvoir vivre sans ces rivages...
— Je n'en eus plus besoin quand je les eus chantés.

Ce ton, assez déplaisant, prouve à lui seul l'artifice de tout ce volume, qui marque en même temps, du point de vue formel, un notable assouplissement et un dessèchement qui sentent le convenu. On dirait que l'auteur veut se donner le change, se leurrer, se libérer aussi par une gageure. Mais qu'elle le veuille ou non, il ne lui appartient plus de refréner l'allure nouvelle de son inspiration :

Le désir n'est que ce qu'on prête,
Mais l'amour est ce que l'on donne...

écrivait-elle assez gauchement, mais non sans exactitude.

§

J'arrive au dernier livre lyrique d'Anna de Noailles, que l'on peut tenir pour son testament : *L'Honneur de souffrir*. Ce n'est, du commencement à la fin, qu'un thème voué à une chère mémoire, qu'un tombeau. Mais c'est en même temps un examen de conscience et un refus du surnaturel, que cette suite de pièces brèves,

pour ainsi dire lapidaires. Cette fois, nous sommes en plein athéisme :

Je ne commettrai pas envers votre bonté,
Envers votre grandeur, secrète mais charnelle,
O corps désagrégés, ô confuses prunelles,
La trahison de croire à votre éternité.
Je refuse l'espoir, l'altitude, les ailes,
Mais, étrangère au monde et souhaitant le froid
De nos affreux tombeaux, trop bas et trop étroits,
J'affirme, en recherchant vos nuits vastes et vaines,
Qu'il n'est rien qui survive à la chaleur des veines!

Je n'aime guère ces affirmations gratuites, surtout chez une femme, et même proférées avec cette fermeté rythmique. Au reste, la seule souffrance — morale, il se peut, physique très probablement — put amener celle qui avait jadis tant exalté la vie des choses à un blasphème facile et dont je ne puis admettre la persistance. Rien de commun en effet avec le pessimisme concerté de Louise Ackermann, bourgeoise racornie, qui avait trop lu Leconte de Lisle et Louis Ménard. J'ai quelque temps tenu *L'Honneur de Souffrir,* sinon pour le chef-d'œuvre d'Anna de Noailles, du moins pour son œuvre la plus pensée, la plus solide. Mais, depuis que j'ai relu presque toute sa production, j'ai changé d'avis, quelque sympathie que m'inspire la forme plus dépouillée, l'ardeur plus digne de certains cris et de cette révolte qui supplée à des regrets un peu mous, un peu lâches. Je ne sais ce que nous apporteront les poèmes posthumes, s'ils voient le jour. *L'Honneur de Souffrir* remonte à 1927; le vent a pu tourner en l'espace de six ans. Le stoïcisme ne seyait guère à cet être versatile par essence, à cet esprit aussi peu constructif que possible. Irai-je jusqu'à dire que la perfection ne lui convenait pas davantage?

§

Les jeunes gens, qui furent les seuls lecteurs sincères d'Anna de Noailles pendant les premières années de

sa gloire, continueront-ils de répondre à son appel? J'ai dit combien, au fond, leur suffrage était demeuré précieux à cette femme démesurément orgueilleuse et peut-être plus attachée à son prestige de femme qu'à sa renommée de poète. On se souvient de l'épigramme votive des *Forces éternelles* :

Vous qu'étant morte j'aimerai,
Jeunes gens des saisons futures,
. . . .
J'ai soulevé entre mes mains
Une amphore de poésie
Et je l'ai portée à vos lèvres!

Je crois les jeunes gens d'aujourd'hui plus difficiles et ne les vois guère à leur aise dans ce chaos de sensations et d'images que la présence de leur animatrice a cessé de peupler. Ce ne sont pas les dithyrambes du pauvre Marcel Proust, que leur destinataire s'est empressée de publier, avec l'odieuse préface que l'on sait, qui ramèneront l'adolescence vers Anna de Noailles; au contraire, cette indiscrète publication a mis sous leurs yeux l'aberration de leurs aînés, et non des moindres, et les rendra circonspects. De plus en plus, en effet, ils s'apercevront que la littérature ne contribua pas seule à mettre sur le pavois l'une des idoles de cette avant-guerre qui ne les attire pas. Les amitiés politiques d'Anna de Noailles, son « despotisme éclairé », ont fait d'elle, pour certaines gens, une sorte de fétiche, ou, si ce mot nous choque, de vedette. Elle fut, pour beaucoup, la représentante officielle du lyrisme français, sans se douter combien ce rôle la diminuait aux yeux des poètes et rendrait son œuvre caduque devant la postérité. Sa gloire de morte aura été victime de son orgueil de vivante. Jamais nous n'avons éprouvé avec plus d'acuité, maintenant qu'elle est entrée au royaume des ombres, le sens de son alexandrin célèbre :

Hélas! je n'étais pas faite pour être morte!

Jamais nous n'avons mieux senti combien sa vie était nécessaire au prestige d'une œuvre que les poètes n'osaient plus ouvrir.

De cette œuvre, pourtant, considérée en elle-même, c'est-à-dire débarrassée de l'auteur et des circonstances qui la lui dictèrent, il reste à faire une courte mais belle anthologie. Ses meilleurs poèmes, en somme, demeurent mal connus; il s'en faut de beaucoup que ce soient les plus anciens, qui ont causé un grave préjudice aux plus récents, à ceux qui, entre *Les Vivants et Morts* et *L'Honneur de Souffrir*, constituent sa seule chance de survie, hors de toute considération ou préférence d'une esthétique quelconque. Car la profonde et sincère angoisse dont ils sont imprégnés leur accorde enfin ce timbre pur de toute résonance parasite et capable de longtemps vibrer dans les oreilles humaines.

YVES-GÉRARD LE DANTEC.

POÈMES

NOSTALGIE DE SOI

Quand commencerai-je à être enfin moi?
Car j'ai tout été dans le temps maussade :
L'écolier craintif épelant du doigt,
Mais dont l'âme, au loin, chante une ballade;
L'enfant de chœur, gris d'encens et d'effroi
Devant l'ostensoir, divine parade,
Et qui, cierge en main, près du Roi des rois,
Songe à l'infini de son cœur malade;
Le soldat qu'on pousse au hasard du jeu,
Qui dit « j'obéis » et jamais « je veux »
Au De profundis de la canonnade;
Le lecteur lassé de documents vieux,
Qui voit fuir sa vie en mourant un peu
Plus chaque jour à son destin nomade.

—

FUMEE

Cigarette, fumée intime de mon âme,
Qui file éperdument sur les rails bleus du Rêve!
Et pour alimenter la chaudière de flamme,
Le charbon des désirs rougeoie en lueur brève.
Et la bielle toujours fait tournoyer sa lame
Vers je ne sais quel mont, je ne sais quelle grève,
Vers je ne sais quel dieu, je ne sais quelle femme,
Vers je ne sais quel sceptre, ou je ne sais quel glaive.
J'épelle les espoirs avec le nom des gares
Que franchit en hurlant la machine barbare;

Et la cendre toujours, oh! toujours aussi grise,
Tombe du foyer lourd de mon cœur qui se brise;
Et si je dois jamais connaître l'arrivée,
Que me restera-t-il que vitesse et fumée?

—

DIEU

Comme tu m'as tiré tout vivant de la fange
Au risque par moi d'être à jamais incompris,
Comme tu m'as donné de grandes ailes d'ange,
En attachant des fers lourds à mes pieds meurtris,
Afin que je chantasse avec foi ta louange,
L'œil étranglé de pleurs et la bouche de cris,
Et qu'assis au milieu de la nuit où tout change,
Je crusse en l'éternel soleil du paradis,
A mon tour, aujourd'hui, par un semblable échange
D'espérance et d'amour, non par peur, ni profit,
Malgré la mort figée en son rictus étrange,
Dont l'orbite est de vide et le crâne d'oubli,
Découvrant l'unité qui bout dans le mélange,
O Dieu, je te créerai par le vœu de l'esprit.

—

PORTRAIT

Ton mystère est celui de la danseuse hindoue
— Hiératique statue exorcisant ta chambre —
Dont la marche, à jamais immobile, se joue
Dans la robe tombant, roide, jusqu'aux pieds d'ambre.
Quel secret rend lointains tes yeux sombrement doux?
De sa lèvre immuable au Sphinx seul de répondre.
Quand tu surgis dans un magnétique remous,
Je vois une panthère agile en toi se fondre.
Sur ton front la Sagesse incorruptiblement
Brille comme un flambeau; mais la Volupté reine
Au cerne de tes yeux proclame qu'elle ment.
C'est là qu'en un amour aussi fort que la haine,
O toi dont la beauté fulgure froidement,
Mord le baiser de mon ivresse et mon tourment!

ABEL DOYSIÉ.

PAUL DE SAINT-VICTOR ET SES CORRESPONDANTS

DE LAMARTINE A PUVIS DE CHAVANNES

—

La correspondance de Victor Hugo et de sa famille avec l'auteur d'*Hommes et Dieux* est celle qui, entre toutes, honore particulièrement la mémoire de Paul de Saint-Victor. Mais d'autres amitiés, de qualité rare, frappent non moins, par leur continuité, par leur valeur, le chercheur admis à dépouiller la correspondance générale inédite de l'écrivain. Au premier coup d'œil, celui-ci s'effare, tant ces dossiers déversent une avalanche de noms, de faits, petits ou grands, de curiosités datées, bref, tout un monde disparu, où l'éphémère côtoie le durable, où l'actualité fanée met sa feuille morte à côté de la fleur d'immortelle suspendue à un vivant tombeau. C'est une nécropole, c'est une résurrection aussi, que le « cartonnier » complet d'un écrivain célèbre, si cet écrivain est « conservateur » de sa nature : et Paul de Saint-Victor était né gardien de musée. De sa correspondance, il a tout conservé. Non seulement les lettres elles-mêmes, toutes les lettres reçues en trente années d'activité multiple, mais autant que possible les adresses de ces lettres, timbrées et datées. Tous ces dossiers déployés forment une sorte d'éventail aux trois cents feuilles (tel est le chiffre approximatif des correspondants) qui, la première surprise passée, n'étonne plus quand on songe qu'au *Pays* d'abord, puis à la *Presse*, ensuite à la *Liberté*,

et enfin au *Moniteur*, Saint-Victor fut, pendant plus d'un quart de siècle, le grand titulaire non seulement de la critique littéraire, mais de la critique dramatique et de la critique artistique, bref de tous les beaux-arts, sans en excepter la musique.

C'est donc dans toutes les directions que s'étendaient ses antennes, et c'est aussi de tous les points de l'horizon intellectuel qu'accouraient à lui et s'abattaient sur sa table de travail toutes sortes d'appels, d'hommages plus ou moins désintéressés, de recommandations, de sollicitations détournées ou d'actions de grâces. Il faut d'abord vanner, cribler tout ce grenier (plus mêlé que celui des Goncourt), pour séparer la paille du grain, et trier dans ce grain lui-même. Sans cela, on est perdu. L'abondance surtout des vedettes de la scène, artistes du drame ou artistes du chant, forme un chœur qui vous assourdit. A qui entendre de préférence? A Blanche d'Antigny, « l'amie » d'Arsène Houssaye, ou à Rouvière, protégé par Baudelaire? A Arnal, ou à Agar? A Judith, avec son air « mollement catin » (dit Saint-Victor dans une lettre intime), ou à Frédérick Lemaître? A Ernesta Grisi, ou à Sarah Bernhardt débutante? Criblons, criblons... Et, du reste, ce n'est point dans cette critique des étoiles de diverses grandeurs, la plupart filantes, que le critique, malgré les prodiges de sa plume et son évidente bienveillance, a dépensé le meilleur de son talent. Criblons...

Après les acteurs et les actrices, les cantatrices et les chanteurs, faut-il cribler les compositeurs eux-mêmes? Peut-être. Certes, il est toujours intéressant de lire un remercîment motivé de Meyerbeer, de Verdi, d'Ambroise Thomas, à plus forte raison de Léo Delibes, de Bizet ou de Reyer. Mais ce ne sont là que passades de correspondance. Les inclinations vraies sont ailleurs, ainsi qu'en témoignent ces grandes vedettes du feuilleton artistique qui se nomment Bonnat, Claudius Popelin, Hébert, Gustave Moreau, Meissonier, Chassériau, Ziem, Delacroix sur-

tout, un admirateur foncier celui-là, dont il sera parlé tout à l'heure. Et, aussitôt, s'avance la phalange serrée des écrivains qui, correspondants seulement épisodiques de Saint-Victor, ne doivent pas moins être signalés à son actif littéraire, un Gérard de Nerval comme un Banville, un Henri Heine comme un Henri Murger, un Alphonse Daudet comme un Prévost-Paradol, un Ponsard comme un Octave Feuillet et un Leconte de Lisle, un Ronchaud et un Jules Sandeau enfin, non moins qu'un Tourguénief, dont la lettre unique fixe un point intéressant pour l'histoire littéraire (1), et un Ernest Renan, celui-là un ami, et traité par Saint-Victor comme tel. Et j'en passe.

Ce déblayage fait, — disons aussi ce sacrifice, car ce dernier groupe mériterait un arrêt qui nous est impossible ici, — nous avons hâte d'en venir à ces correspondants de premier plan, dont la plupart sont également des amis, et qui portent des noms illustres, comme Théophile Gautier, Barbey d'Aurevilly, les Goncourt, George Sand, Flaubert, et surtout le premier d'entre eux, par la date et par la gloire, Lamartine. Plus de trente lettres de la main de Lamartine, ou de la main de sa femme sous la dictée de son mari, sont conservées dans les papiers de Saint-Victor.

Il est impossible de parcourir ce dossier sans éprouver un double sentiment : d'une part, une compassion poignante pour le poète, tombé tout à coup du Capitole dans le gouffre tarpéien de la dette, qu'il essaie déjà en vain de remonter; d'autre part, une singulière estime pour le jeune secrétaire qui, à ses côtés, combat pour le salut du maître avec toute l'énergie du dévouement le plus ingénieux et toutes les ressources de son jeune talent. Quand Lamartine, en 48, était au faîte, Saint-

(1) Tourguénief écrit à son « cher collègue » pour lui rappeler qu'il l'a entretenu du Cte Léon Tolstoï, romancier, « au bal de Madame Adam », et il espère que Saint-Victor le jugera digne d'un article. Mais la date manque à cette lettre.

Victor dut se jouer, avec son collègue de cabinet Charles Hugo, à dépouiller le courrier bariolé du maître, et à faire, en son nom et dans son style, les réponses pertinentes aux quémandeurs d'audience. Peut-être est-ce lui qui, de sa plume déjà si experte, eut à répondre à la fille de Lucien Bonaparte, Letizia Bonaparte-Wyse, qui, le 22 avril 1848, sollicitait du « ministre » une audience « de suite, le cas étant pressant pour elle », en lui rappelant qu'elle avait eu autrefois l'avantage de lui être présentée « à une lecture chez Mme Récamier à l'Abbaye au Bois », et « de le rencontrer depuis (1845) plusieurs fois » chez sa mère, la princesse de Canino. Mais ces distractions furent brèves. Au printemps de 1849, Lamartine, après son échec, se réfugiait à Saint-Point. Saint-Victor l'y suivait. Et il rentrait presque aussitôt avec lui lorsque, Louis de Cormenin s'effaçant généreusement devant Lamartine dans le Loiret qui perdait à point nommé un de ses représentants, Lamartine était élu à l'Assemblée Législative, et venait prendre séance le 28 mai. Ce fut le commencement de la longue liaison de Saint-Victor avec le très galant homme et l'ami très sûr que fut pour lui Cormenin, liaison que l'on suit à la trace dans un très intéressant dossier, littéraire surtout quoique politique aussi, de soixante-quinze lettres.

D'autres personnalités apparaissent encore dans ces lettres de Lamartine à Saint-Victor, qui montrent Saint-Victor étroitement mêlé aux « affaires » de Lamartine, en même temps qu'aux « contrats » relatifs à sa production hâtive et ruineuse, dans ces terribles années 1849-50-51 où le poète, toujours dupe de ses mirages financiers, et victime d'un plan idéaliste de publications pour l'éducation du peuple, forgea lui-même l'instrument de supplice auquel il devait succomber. Nous le voyons ici haleter sous le souffle de cette méduse, la faillite. Pour un ou deux dévouements qu'il compte à ses côtés, un Emile de Girardin, un Arthur de la Guéronnière, qui se-

condent Saint-Victor et lui prêtent main-forte dans les journaux, c'est un lot de créanciers qui l'assaillent, Mirès, Milhaud, Récopé, dont les conditions ou les menaces le ruinent, et contre lesquels Saint-Victor bataille en son nom. De ces navrants conflits, — dont ici le détail n'importe, — retenons seulement ces appels au dévouement de Saint-Victor, et la gratitude exprimée par le poète à la vaillance de son jeune ami. C'est en général de Montceau, où Lamartine s'épuise à rédiger les *Confidences* et à multiplier les articles à son journal, *le Conseiller du Peuple*, pour rétablir une situation aux trois quarts déjà perdue, que ces lettres sont adressées à Saint-Victor. Ainsi celle du 13 janvier 1850, destinée à Mirès :

Si je remettais mes affaires à qui que ce soit, elles seraient perdues en six mois. Je les soutiendrai et les rétablirai seul par le travail et par les ventes quand elles seront possibles. Je regrette que vous vous soyez refusé à une acceptation de pure forme, garantie de toute éventualité par trois fortunes intactes et par 80.000 francs de la mienne.

Illusions sur illusions! Faut-il vendre, et un nouveau traité lui est-il présenté, c'est en désespéré qu'il répond à Saint-Victor :

J'aime mieux périr que d'être sauvé ainsi. J'ai écrit hier après la lecture du traité à tous mes acquerreurs (*sic*) que j'acceptais leur prix de Montceau et Milly, et ces messieurs [Mirès, Milhaud, etc.] me font perdre 300 ou 400.000 francs par la situation d'indécision et d'anxiété *enfin débordée* où ils paraissent me tenir... Dans deux mois tout sera vendu.

Et la suite... Quel lamentable chapitre que celui des finances de Lamartine! Et quel fantastique rêve que cette « possession d'Asie », « principauté plutôt que domaine », sur laquelle le poète engage Saint-Victor à faire « deux ou trois beaux articles », sous forme de lettres venant de Smyrne, pour montrer dans l'endetté d'aujourd'hui le millionnaire de demain! C'est promener sur le néant la lampe d'Aladin.

En attendant, il faut produire et surproduire, car les créanciers réclament. Qui croirait, en lisant les harmonieuses pages des *Confidences* ou tels magnifiques articles du *Conseiller du Peuple,* que l'auteur était là aux travaux forcés? A Saint-Victor, le 15 décembre 1849 : « Il y a trois cents pages de faites, il y en aura quatre cents avant un mois. » Il ajoute : « Le dernier numéro du *Conseiller* fait fureur ici en bien. Voici des abonnements. » Cependant, « ces messieurs » le harcèlent de Paris, réclamant à la fois textes nouveaux, corrections d'un volume en cours d'impression, etc.! « Lisez ceci à ces messieurs », écrit à Saint-Victor Lamartine affolé (Mâcon, printemps 1850) :

Comment voulez-vous que je corrige à la fois un volume et que j'en fasse deux autres des deux mains et que je suffise à mes crises de remboursement pour lesquelles vous refusez même de payer les 10.000 convenus après avoir reçu le manuscrit? Comment puis-je en outre partir au milieu du coup de feu du travail et de tracasseries, malade encore par-dessus? Je vous demandais depuis *trois mois* ce volume à corriger, et vous me l'adressez au moment où j'ai de quoi écraser dix hommes de fer!

Enfin, dans une autre lettre, pour Saint-Victor seul, celle-là intime :

Mon cher Saint-Victor, du travail de plus à présent est impossible. Dieu seul pourrait multiplier les pains et les forces. J'y succombe. Jamais un mois de mon existence ne fut si lourd et si désespéré. Pour la première fois je regrette d'avoir dépensé pendant l'orage de la république cent mille francs de plus que je ne devais à un ingrat pays. Ils me sauveraient maintenant, et je suis à la veille de périr.

Et, dernier appel, quand paraît l'ouvrage :

Faites des réclames à force pour mon édition, sans quoi je suis perdu de misère actuelle. Les souscriptions seules à l'édition peuvent me soutenir.

Le dévouement de Saint-Victor fut, si l'on peut s'ex-

primer ainsi, à la hauteur de cette détresse. Les marques de gratitude de Lamartine, de Mme de Lamartine, en témoignent abondamment. Saint-Victor lançait des articles de propagande au *Conseiller du Peuple*, faisait sonder à la *Presse* Emile de Girardin. « Votre numéro (du *Conseiller*) est un chef-d'œuvre », lui écrit Lamartine, début de 1850. Et, peu après, sur une récidive retentissante :

Mon cher Saint-Victor, je vous dois maintenant plus que vous n'avez jamais cru devoir à mon amitié. Votre article est une souscription nationale que je *joins* (? peu lisible) à l'autre. Il me fera des milliers d'abonnés. Il est parfait, cordial, habile. Il a toutes les qualités que donnent l'âme, le cœur et le talent. Sachez-le pour votre consolation...

Et, en post-scriptum :

P.-S. — Vous m'avez valu quatre cents abonnements hier.

Girardin, de son côté, secondait les efforts du poète et de son défenseur. Dans ce même hiver 1850, Lamartine écrivait à Saint-Victor :

Allez dire à M. de Girardin, de ma part, que je termine cette semaine son volume (2) et que je serai aux ordres de la *Presse* à mon arrivée. Il faut être fidèle. Assurez-le de mon amitié. Croyez à la mienne.

Et, après sa visite à Girardin, dès son retour :

Mon cher Saint-Victor, j'ai vu Girardin hier. Il insérera avec bonheur votre article le jour qui vous conviendra.

Faites-le uniquement, si vous m'en croyez, au point de vue de l'abonnement. Je n'ai pas besoin de gloriole, et il y a longtemps que je n'y crois plus. Tout à vous de cœur.

On conçoit combien cette lutte pour Lamartine, et

(2) (*Les Nouvelles confidences*). Nefftzer, alors secrétaire général à *la Presse*, en accuse réception à Paul de Saint-Victor, le 25 juillet 1850 : « Reçu de Monsieur de Saint-Victor un volume manuscrit de M. de Lamartine, intitulé *Nouvelles Confidences*. Le gérant de la Presse : A. NEFFTZER. »

sans espoir sérieux de victoire, trempa le talent du chevalier de lettres, dont un ami a dit : « Il dort dans son armure. » C'est la lance en arrêt et la visière levée qu'il combattait, aux heures où Lamartine lui écrivait :

C'est affreux, mais je suis habitué aux horreurs comme Mithridate aux poisons... Mille amitiés du fond de mon lit.

De telles prouesses de fidélité ajoutées à celles du talent frappaient trop les yeux d'un connaisseur d'hommes comme Girardin, et d'un connaisseur d'âmes comme La Guéronnière, pour que l'un et l'autre n'aient pas songé à se l'attacher non plus épisodiquement, mais en titre. C'était d'ailleurs l'ambition fixe de Saint-Victor, depuis que le « feuilleton » littéraire était devenu une estrade qui assemblait un public de plus en plus avide et de plus en plus distingué autour de la parole brillante d'un Jules Janin, d'un Théophile Gautier, d'avoir aussi sa tribune, son public, et de lui parler son langage, dont il sentait la valeur. Déjà, à Saint-Point, La Guéronnière lui avait fait une promesse formelle (3). Tout à coup, les circonstances s'offrent. Lamartine devient directeur politique du *Pays*, récemment fondé. Il prend aussitôt La Guéronnière comme rédacteur en chef, et celui-ci donne à Saint-Victor le feuilleton littéraire et artistique, en 1852. C'est là que Saint-Victor, qui cesse d'être le secrétaire de Lamartine, va poursuivre ou plutôt inaugurer sa vraie carrière, jusqu'au moment où Girardin s'emparera de lui pour l'introniser à son grand journal la *Presse*, et où (c'est tout dire) il succédera, en 1855, à Théophile Gautier, qui passait au *Moniteur*. Telle était la belle croisée des chemins où le conduisit cet héroïque secrétariat auprès de Lamartine, dont la vie allait maintenant l'écarter, sans qu'il cessât pour cela de faire honneur aux fidélités d'hier, — de toujours.

C'est ainsi qu'en 1853, un billet de Lamartine fait ap-

(3) Voir sa lettre dans Alidor Delzant, *Paul de Saint-Victor*, pp. 55-57.

pel à Saint-Victor pour une négociation d'ordre délicat, où « il s'agit de M. Bischoffsheim et de Jules Janin ». En 1861, 1er mai :

Mon cher Saint-Victor, je compose mes 40 volumes d'œuvres complètes. Je voudrais bien vous voir cinq minutes un matin avant 2 heures pour retrouver grâce à vos souvenirs des vers et de la prose égarés que vous avez recueillis et corrigés pour moi vers 1849 ou 1850. J'irai où vous viendrez comme il vous conviendra. Mille affectueux souvenirs.

Et enfin, dernière lettre du poète, trois ans avant sa mort :

Paris, le 12 février 1866,

Mon cher Saint-Victor,

Je viens de lire votre admirable préambule au type de Fior d'Aliza. Il est bien doux de reconnaître la voix d'un ami dans celui où l'on ne croyait trouver qu'un juge sévère. Venez donc de temps en temps, me consoler dans mes disgrâces nouvelles et suprêmes. Je dis adieu à la vie et à tous. Mes efforts durement et barbarement trompés au moment même où je me croyais délivré. L'Angleterre et la France luttent d'ingratitude, il ne me restera pas même le fumier de Job, après avoir payé quatre millions et plus en treize ans d'angoisses. Mais il me reste encore un cœur bien sensible au souvenir de l'ancienne amitié.

ALPH. DE LAMARTINE.

P.-S. — Je suis chez moi tous les soirs encore avant de prononcer le mot fatal.

Le mot fatal ne fut cependant prononcé que trois ans après. Et Girardin d'écrire en hâte à Saint-Victor :

Mon cher ami, Lamartine est mort hier soir. Il n'y a que vous qui puissiez faire pour demain ou après-demain l'article qui paraîtra en premier dans la *Liberté*. Faites-le donc!

A vous de cœur. GIRARDIN.

Et il le fit, comme lui seul, en effet, pouvait le faire (4).

(4) *Liberté* du 2 mars 1869. (Lamartine était mort le 23 février.)

§

Qui croirait que, dans la jeunesse de Saint-Victor, l'époque de Lamartine fût aussi celle de Barbey d'Aurevilly? Rien ne peint mieux ce moment bizarre du XIXe siècle qu'un tel contraste; rien n'explique mieux, non plus, le tempérament foncier du futur auteur d'*Hommes et Dieux* que l'admiration et l'amitié dévouée qu'il partageait simultanément à l'un et à l'autre. Non qu'il ait été, dans son œuvre, le disciple d'aucun des deux. Il relèverait plutôt de Théophile Gautier, s'il ne relevait surtout de lui-même. Mais la noblesse idéaliste de l'un, l'insolence splendide de l'autre répondaient trop à sa native fierté pour qu'à travers les utopies généreuses du premier et les paroxysmes hautains du second il ne sentît point ce qui les élevait au-dessus des foules. Il eut toujours le sens de l'altitude sous l'attitude. Lui-même, d'ailleurs, sera altitude quoique aussi attitude, et l'*odi profanum* sera, partout, sa constante devise.

Comment s'accointèrent-ils? Par hasard, au Café d'Orsay, s'il faut en croire le récit de Barbey (5). En janvier 1849, il écrivait à Trébutien :

> J'ai connu dernièrement un jeune homme qui a le malheur d'être le secrétaire de M. de Lamartine, mais qui n'en est pas moins un des plus brillants et jolis esprits qu'on puisse voir et avec qui on puisse causer. Ce n'est pas un diamant; c'est plus rare, c'est un saphir. Il s'appelle de Saint-Victor...

Diamant ou saphir, ou simplement silex de part et d'autre, dès le premier contact qui fut à la fois découverte et choc, les étincelles jaillirent. Et, dans ces assauts d'esprits qui se tâtaient, comme dans une salle d'armes on tâte l'adversaire avec une épée de combat mouchetée, tantôt l'un, tantôt l'autre criait avec le même

(5) Voir Alidor Delzant (*ouvrage cité*), pp. 44 et 46.

entrain : « Touché! » Car, avec des différences de nature, d'allure et de manière surtout, ils étaient parents par mésalliance avec leur temps. Ils étaient de talent consanguin. Barbey, si peu admiratif d'ordinaire, poussa cette fois l'admiration d'amitié jusqu'à l'enthousiasme. Lui, qui n'était pas encore « arrivé » (de mon temps, on n'arrivait pas, dira Degas), il poussait son nouvel ami là où il avait pied. Il le fit ainsi entrer à *La Mode,* qui était aussi une mode littéraire.

Aux armes!... Mettez-vous à écrire... votre premier article de la *Mode...* Etincelez, morbleu! étincelez! causez! Soyez charmant avec un œillet blanc à la boutonnière! C'est une Introduction qu'il nous faut, et je veux, pour l'honneur de ce que j'ai dit de vous, qu'elle soit brillante.

Je vous ai appliqué le mot de Mathieu sur Paris : si la *Mode* était une bague, Saint-Victor en serait le diamant.

Ceci en 1850. Et aussitôt, sur les feuilletons de Saint-Victor, les applaudissements de Barbey éclatent : « Bravo! Bravo! Bravissimo! » (7 juillet 1851). Et les liens de réciproque entr'aide se renforcent. Barbey, qui publie la *Vieille maîtresse,* frappe un peu à toutes les portes; mais beaucoup ont un judas. Déjà a commencé pour lui, malgré une célébrité éclatante mais offensante, ce qu'on peut appeler une carrière de heurtoirs. Il faut l'aider, — il faudra l'aider jusqu'au bout, — et le zèle des amis est appelé constamment au secours. Des noms traversent ces combinaisons « d'invites », Eugène Pelletan, La Guéronnière, Théophile Gautier, Arsène Houssaye, Paul de Saint-Victor enfin, celui-là surtout ; car c'est le plus dévoué, le plus agissant. Des soixante-quatorze lettres ou billets que nous avons sous les yeux (et probablement il y en eut d'autres), la plus grande partie est pour demander main-forte et publicité. Naturellement, avec le ton de Barbey d'Aurevilly, qui n'est pas celui de Lamartine. Il n'en est pas moins étrange de remarquer combien le cas est analogue pour les deux, et

aussi avec quel élan Saint-Victor mit au service de l'un comme de l'autre son entregent, sa plume et son cœur.

Nous avons vu qu'avant d'entrer comme titulaire au *Pays*, où il débuta le 2 août 1852, Saint-Victor avait paru plusieurs fois au journal de Girardin, *La Presse*, et au *Conseiller du Peuple*, de Lamartine. De là cet appel de Barbey, qui lui envoie son *Ensorcelée*, en lui demandant un article dans les huit jours, car il a la requête impérative : « Battez le fer ! » Et il ajoute (30 mai 1852) :

Vous êtes sorti du puits de l'obscurité, ne me traitez pas comme le renard, le Capitaine, qui se mit à faire de longs discours à son ami l'encorné, qui y resta, se morfondant et jurant le diable ! Que votre plume me vienne en aide et décide de tout, dans mes destins !

La réponse ne se fit pas attendre. Quinze jours après son entrée au *Pays*, Saint-Victor procurait aussi un emploi à Barbey au même journal, à ses côtés, emploi peu brillant encore, et dont il dut s'excuser auprès de cet aîné qu'il admirait, aimait et plaignait tout ensemble. Mais il était difficile d'être vraiment bienfaisant à un ancien « bienfaiteur » de cette encolure. De toute façon, l'élégance supérieure des deux amis se sent dans ce billet à l'encre rouge, écrit par un capitan de la *Légende dorée* (21 août 1852) :

Sans vous, je suis bien persuadé que je n'entrais pas au *Pays*, même dans les humbles fonctions qui m'y sont attribuées. Du reste, on peut bien faire et on *doit* bien faire partout. Ils m'ont donné des assiettes à laver, comme à saint Bonaventure, mais je veux bien laver cette vaisselle avec des mains de cardinal !

La dette de *La Mode* était acquittée. La dette de cœur, pour Saint-Victor, continua à courir, courut jusqu'au bout. On suit son dévouement à la trace, à travers les billets de Barbey, et ses appels marqués tantôt au signe de la publicité confraternelle, tantôt, hélas ! au signe de la détresse. Quelques exemples (1851) :

Je suis perdu. Demain c'est le 30. Cerné d'engagements, je sens que je ne serai pas en mesure et que tout est fini.

Trois ans après :

Voici mon *Ensorcelée*. Voùs n'auriez pas dans la main droite cette plume éblouissante qui fait feu de diamant sur tout ce qu'elle touche, que je vous enverrais tout de même ces deux volumes, en souvenir des jours passés! Je ne les offre pas au feuilletoniste, mais à l'ami, et que le diable emporte entre nous les bêtises de la modestie! au parent intellectuel que j'aime le plus, de tous mes cousins!...

Son ambition suprême serait d'avoir un grand article à la *Revue de Paris*, qui vient de renaître au point d'inquiéter Buloz, article « que personne plus que vous n'est en état de faire, vous mon *Vengeur d'obscurité* » ! (C'est lui qui souligne, 24 octobre 1854). Même année, quelques mois avant :

Je n'ai que vous et je m'en remets à vous. J'ai de l'anxiété, pas d'argent, et vous savez si c'est douloureux que de dégringoler d'une Espérance.

En juillet 1855, il le prie de lui donner « encore quinze malheureux francs », pour compléter une somme qu'il doit payer « ce soir ». En 1858, il lui rappelle qu'il attend et guette son article sur le *Dandysme*, parce que « vous êtes, *vous*, le *régent* de ma future couronne, en supposant que ma tête joue jamais avec ce petit cerceau ». Il le prie, ailleurs, de relancer Claudin, « qui peut faire pour moi un article au *Moniteur* ».

Parfois, un peu de jalousie s'en mêle, si Saint-Victor a parlé, comme il sait le faire, d'amis plus récents, Théophile Gautier ou les Goncourt; ou encore, on sent l'amertume du virulent styliste sur lequel s'est faite (ne s'y attendait-il pas un peu?) la conspiration du silence. Du 1er février 1864 :

Vous poudrez de diamant les gens dont vous parlez. Il y a bien longtemps que vous n'avez dit un mot de moi. Je voudrais bien un peu de poudre.

Je vous ai fait envoyer mes *médaillons de l'Académie*. Si vous voulez entrer dans cette écurie de vieilles Rosses, traitez-moi comme un cheval vicieux qui se cabre, mais parlez de moi!

Et puis, ces pauvres *Poètes* qui vous sont dédiés, n'en direz-vous mot, cher ami? Je suis jaloux de Th. Gautier, à qui vous avez fait un si bel article sur son *Fracasse*. Le *Des Touches* va paraître incessamment, mais je compte sur vous, *même avant*. Tromperez-vous cette confiance en votre amitié?... Ce n'est pas le crottin de M. de Mouy déposé dans la *Presse* qui vous empêchera de parler de mes *Médaillons*. Balayez-moi cela, cher ami. En le balayant, *vous ne balayez pas les Princes.*

Je vis monastiquement, ne sortant que le soir. Sans cela vous me verriez. Votre ami.

Tantôt les lauriers de Th. Gautier, tantôt ceux des Goncourt le tracassent :

Vous faites, vous, des articles sur les livres, quand les théâtres somnolent. Vous en avez fait un, dans le temps, sur l'*Ensorcelée et j'en ai gardé la mémoire*, comme dit la chanson. Vous en avez fait un sur la *Sœur Philomène* des Goncourt, et c'est vous qui avez été Philomèle... Dites votre opinion sur les *Œuvres et les hommes*. Vous savez que le troisième volume, en préparation, vous est dédié. C'est *Les Poètes*, et je viens de corriger la dernière épreuve du 2e volume : *Les Historiens*.

Si vous m'avez fait l'honneur de lire ma préface, vous connaissez mon architecture. Il y a une *divine comédie*. Il y a une *Comédie humaine*, qui dit les mœurs du XIXe siècle. Pourquoi n'y aurait-il pas une *Comédie diabolique* de la critique, qui en dirait les œuvres?

C'est mon idée, quitte à échouer! Que je n'échoue pas, du moins, dans votre cœur! Et tout à vous. (12 août 1861.)

De nouveau, le heurtoir, le 11 avril 1864 :

Et moi, Saint-Victor?

Vous avez fait un superbe article aux Goncourt. Ne direz-vous rien de *Des Touches?...*

Mon *Prêtre marié* va paraître. Ouvrez-lui la porte en parlant de *Des Touches!*

Ce « Et moi, Saint-Victor? » s'explique d'ailleurs par ces lignes d'une autre lettre à l'ami si sûr, quasi le seul qui ose arborer sa défense :

Tous promettent, brin ne tiennent. Dites à Claudin qu'il n'est qu'un Claude s'il ne fait rien sur ce volume (*le Dandysme*), sans inconvénient au *Moniteur*. Croyez-vous que le premier qui ait parlé de ma chosette, c'est le plus baveux des critiques qui aient jamais bavé sur moi : celui-là qui m'appelait un *Gâteux* naguère : Monsieur *Second*, que je mets le dernier!... Mon second volume des *Œuvres et des Hommes* paraît cette semaine. Ah! je vais devenir persécuteur!

Il ne le devenait pas, il l'était. Mais le persécuté répondait toujours, ne se plaignait jamais. Il sentait que son éloge était un réconfort nécessaire à ce remarquable délaissé, qui connaît aujourd'hui une revanche trop posthume.

Et mes *Bas-Bleus?*... N'en direz-vous rien?... Je me moque de la publicité et je la méprise. Mais je ne me moque pas de votre opinion, ni du vase d'or qui la renferme, quand vous l'exprimez. Votre ami. (4 février 1878.)

Et ainsi jusqu'à la fin, sans que Barbey demeurât en reste avec son laudateur si admiré. Quand parurent *Les Deux Masques*, le papier de couleur, avec son orgueilleuse devise *never more*, apporta à Saint-Victor ces quelques lignes :

Mon ami, vous trouverez mon article sur votre adorable livre demain dans le *Constitutionnel*. La critique que j'en ai faite est aussi vraie que mon amitié.

Votre ami de jeunesse et de tous les temps, sans peur de l'avenir. (Timbre du 6 Juin 1880.)

Et, deux jours après, la dernière lettre qui nous soit conservée, et qui dit le mot final, un an avant la mort de Saint-Victor :

Mon cher Saint-Victor, *Hier*, en venant chez moi, vous avez eu la délicatesse de ne pas me parler de votre article. Je ne l'ai lu que le *soir*.

Il m'a donné une joie que je voudrais vous donner aujourd'hui avec le mien. L'éloge ne vaut que par celui qui le donne. Un mot de vous, timbré à votre effigie, est la meilleure monnaie que je connaisse, et vous m'en avez versé tout un trésor sur la tête.

Merci. Nous avons fait comme les Héros d'Homère. Je vous ai donné un casque, vous m'avez donné un bouclier, — un bouclier enchanté comme celui d'Achille. Je le mettrai entre moi et ceux qui n'aiment pas *ma* littérature.

Votre JULES BARBEY D'AUREVILLY.

§

Sans doute, c'est surtout une jalousie de beaux éloges qui faisait Barbey s'écrier à tout instant: « Et moi, Saint-Victor? » Peut-être, cependant, une légère jalousie d'autre sorte effleura-t-elle ce Don Quichotte des lettres avant sa promotion à la connétablie, en voyant son écouteur d'hier au café Tabourey devenir l'habitué de Tortoni et prendre le large — sans rien répudier du passé — vers des amitiés nouvelles, vers des talents mieux répondants à sa vraie nature.

L'admiration que Barbey versait à Saint-Victor, Saint-Victor la reversait à d'autres, et spécialement à Théophile Gautier. Et, de l'un à l'autre, l'agent de liaison fut ce très intéressant (et pas assez connu encore) Louis de Cormenin, esprit original, caractère d'élite, connaisseur en talents, qu'il touchait avec un doigté très sûr, et enfin élégant administrateur auquel il n'aurait même pas manqué la plume, s'il n'avait préféré la mettre au service de ses amis (6). Il avait autant d'admiration pour l'éclatant « noviciat » de Saint-Victor au *Pays* que pour la magnifique maturité de Th. Gautier à la *Presse*, et il

(6) C'était le fils du célèbre *Timon*, l'auteur du livre des *Orateurs*. Né en 1822, mort en 1866, avant son père, grand ami de Maxime Du Camp, qui lui a fait une large place dans ses *Souvenirs Littéraires*.

les rapprocha — chose facile, d'ailleurs — d'un geste joli et spontané. Est-ce lui — probablement — qui souffla à Théo la phrase du 1er janvier 1849 où, à propos d'un disparu qu'il louait, Gautier disait que Rolland de Villarceaux n'avait eu « ni le réalisme fantasque de Champfleury, ni le dictionnaire vénitien de Paul de Saint-Victor » ? C'était mettre le feu aux poudres de son admirateur. Le jour même, Saint-Victor répondait :

Monsieur et cher Maître,

Je vous remercie de l'occasion que vous me donnez de vous remercier de huit ans d'enseignement et d'intimité littéraire. Mon admiration pour vous est de la reconnaissance, car vous êtes un des maîtres qui m'ont appris à lire dans la poésie et dans l'art.

Aussi la ligne bienveillante de votre feuilleton d'aujourd'hui est-elle pour moi un bien précieux suffrage. C'est Paul Véronèse encourageant un élève de son école...

C'est donc à dix-sept ans (il en avait alors vingt-quatre) que Saint-Victor avait eu, dans Th. Gautier, la révélation de sa propre vocation. Dès lors, il l'avait guetté, silencieusement savouré, dans la *Presse,* à la *Revue des Deux Mondes,* où, depuis 1845, s'égrenaient ces perles poétiques qui vont se multiplier en 1849 et former le collier des *Emaux et Camées,* qui ne paraîtra qu'en juillet 1852 (7). Sait-on même si tel article de Gautier, paru à l'*Evénement,* le 8 août 1848, et qui, du reste, n'eut pas la suite annoncée, ne frappa point Saint-Victor cherchant sa voie par l'éclair de son titre: *Plastique de la Civilisation : Du Beau antique et du Beau moderne?* Et l'accord de ces deux Beautés ne sera-t-il pas au centre de toutes les aspirations et les recherches de Saint-Victor?

La liaison est établie, désormais, entre les deux écri-

(7) On sait le détail de ces pièces, avec leurs dates et leurs variantes, dans l'admirable ouvrage de M. Spoelberch de Lovenjoul sur Th. Gautier. La lettre citée ci-dessus appartenait à sa collection. (Alidor Delzant l'a reproduite (p. 67, *Paul de Saint-Victor.*)

vains, grâce à ce Louis de Cormenin qui sera bientôt « Louis » tout court, pour l'un comme pour l'autre, tandis que Gautier glissera bientôt au tutoiement familier avec Saint-Victor, si peu tutoyant de nature, mais si conquis. Le 19 août 1852, il écrit à Théo:

Vous trôniez en maître dans mon esprit dès ma première jeunesse; vous êtes, depuis, descendu en ami dans mon cœur; l'un et l'autre sont à vous, tout à vous...

J'ai prié Louis de vous adresser un exemplaire de mon article sur *Emaux et Camées*. Je l'ai écrit avec une verve enthousiaste, le feu de la Pentecôte dans le corps.

C'est à Constantinople que Saint-Victor adressait ces lignes, car *Emaux et Camées* avaient paru pendant l'absence de Gautier, au cours de ce voyage dont ses étincelants feuilletons à la *Presse* marquaient les étapes. Les amis s'occupaient de l'édition et lançaient à Paris le modeste petit livre qui se vendait vingt sous chez Eugène Didier, pendant que Théo, plus oriental que jamais, travaillait à une « nouvelle au natrum », qui sera le *Roman de la Momie*, et laissait à Cormenin son intérim à la *Presse*, tandis que Saint-Victor sonnait du clairon au *Pays*. Par malheur, Théo le sultan avait négligé d'acquitter certaine dette littéraire payée d'avance à la *Revue des Deux Mondes*, et que Buloz va lui rappeler un peu durement en faisant opposition à la *Presse* sur le paiement de ses feuilletons. De là un procès, qui occupa et amusa le monde des écrivains en juillet 1853, et dont les phases sont racontées dans le grand ouvrage de M. de Lovenjoul, d'une façon objective et parfaite (8). L'auteur, lui, n'était pas « objectif » à Constantinople. Il se mit dans une fureur turque, ou du moins il en eut l'air. Et l'ancien « jeune France » se réveillant chez le padischah, il écrivit, avec le Kelem arabe, à Saint-Victor, une impayable lettre où le style du sérail continuait en

(8) Spoelberch de Lovenjoul, (*ouvr. cité*), t. II, pp. 49-58.

style de Gavroche romantique, par un contraste burlesque naturel à Gautier. Alidor Delzant a publié la première partie de cette lettre, où il écrit, entre autres phrases au benjoin:

Louis me marque que vous allez enchâsser *Emaux et Camées* dans l'or de vos louanges. La monture vaudra, cette fois, mieux que le bijou.

Et voici la suite, inédite, que nous transcrivons sur l'original, avec ses injures littéraires, aujourd'hui plus amusantes qu'offensives :

J'ai besoin de cette haute consolation intellectuelle pour oublier les misères que l'infâme Buloz tâche de me faire. Vous savez que cet immonde animal a mis opposition à la *Presse,* ce qui rend ici mon travail inutile et me forcera à embrasser l'islamisme, faute de pouvoir retourner en France. Je compte sur votre dévouement pour lever cette difficulté. Louis a déjà reçu cinq feuilletons. Deux autres vont arriver par Vienne, remettez-les à Dutacq [le gérant]. Ces sept feuilletons acquitteront les 700 francs que je devais au *Pays.* Dites à ce même Dutacq qu'il m'envoie 1.500 francs par un mandat sur la poste à cette adresse: Monsieur Théophile Gautier, poste restante, à Constantinople. Il recevra en échange 15 articles sur Constantinople, le Bosphore, Athènes, etc. Seulement il faudra qu'il les garde en portefeuille jusqu'à ce que je sois revenu, c'est-à-dire jusqu'au 20 septembre environ, pour ne pas éveiller le tigre borgne qu'est Buloz. A Paris j'emprunterai à quelque Shylock contre une livre de ma chair la somme qu'il réclame, car jamais je ne ferai une ligne de copie contre un être qui a eu envers un galant homme des procédés pareils; et quand il sera jugé, je sacrifierai pour lui donner un coup de pied au c... une vieille botte que je brûlerai ensuite. [4 avril 1852.]

L'affaire s'arrangera cependant, grâce au financier Mirès. Cependant, la *Revue des Deux Mondes* resta hostile jusqu'en 1870, et Théo s'apprêtait à y rentrer quand la mort fit tomber sa plume. Un billet, non daté, dit l'intimité croissante avec Saint-Victor:

Mon cher Paul, quand tu auras un coin libre dans ton feuilleton, jette ta poudre de diamant sur ma neige pour faire briller un peu ce volume tout blanc. A toi de cœur, THÉOPHILE GAUTIER.

C'est donc un triumvirat d'amitiés qui unit Louis, Théo et Paul. A ce point que, lorsque Cormenin se mariera, au début de mars 1854, il voudra pour ses témoins Paul et Théo. A Saint-Victor, le 3 mars:

...Vous viendrez samedi soir, 25, rue de l'Arcade, mettre votre nom à côté de celui de Théo sur mon contrat de mariage. Vous devez penser quelle importance j'y attache et avec quel empressement je saisis toutes les occasions de resserrer les liens d'estime et d'affection qui depuis longtemps déjà et avec un vrai orgueil pour moi m'unissent à vous. Tout de cœur, LOUIS DE CORMENIN.

Tout de cœur, en effet, cet ami qui savait à l'occasion être la providence des deux grands tâcherons qu'il admirait. La situation de Théo le préoccupait, et ses généreux projets faisaient coup double sur les deux amis, depuis qu'il était une puissance au *Moniteur*. La mort de Romieu lui « a donné l'idée que Gautier pourrait lui succéder... ».

Cette nomination qui, je pense, serait vue d'un bon œil, permettrait à Théo d'échapper à la précarité de sa vie de journaliste. Vous savez comme moi qu'il a des charges... Voici vingt ans qu'il tire le boulet, il serait temps pour lui de s'asseoir dans une position fixe, non soumise aux exigences et aux caprices de la presse.

J'entrevois encore autre chose dans cette combinaison au cas où elle réussirait, c'est que, comme vous lui avez succédé à la *Presse*, vous pourriez lui succéder au *Moniteur*. *La Presse* ne convient ni à votre tempérament ni à vos idées, ni à votre talent en quelque sorte, et vous êtes fait pour l'atmosphère officielle du *Moniteur*. Si cela vous souriait, usez largement de moi, j'y emploierais toutes mes ressources. [23 novembre 1855.]

On ne pouvait ni juger avec plus de finesse, ni s'offrir plus généreusement pour l'exécution d'un plan qui, de point en point, s'exécuta.

Saint-Victor, en un sens, dut à ce noble ami plus encore, quand il reçut cette lettre qu'il ne lut sûrement pas en vain:

Montargis, 14 sept. 1857.

...Bien que par suite de mon mariage jeté en d'autres relations et que je vous rencontre peu..., je ne vous en suis pas moins en pensée avec une religieuse attention.

Que cela vous importe ou non (je sais votre dédain de ces choses), vous êtes de la jeune génération le premier de beaucoup et le plus brillant. La persistance même des attaques ou des malices dirigées contre vous, jalousement il est vrai, en fait foi.

Voilà six ans que vous traînez au pied le boulet du feuilleton, et, modestie de côté, vous avez écrit des pages de première volée et que bien des illustres n'auraient point faites. Vous savez si j'aime votre talent, et de ce temps, Gautier et vous, vous êtes mes préférences et mes prédilections. Eh bien, pour faire taire ces brailleries, que ne faites-vous un livre quelconque?

Je n'ai pas d'autre droit à vous le demander que le plaisir que j'aurais à le lire; mais il m'importune de voir qu'un Champfleury ou tel autre épais barbouilleur soit plus encore que vous et qu'on vous fasse rouler sur la tête l'éternelle pierre de Sisyphe du feuilleton.

Vous vous en inquiétez peu, et vous me répondrez que vous ne *travaillez* pas pour le public et que vous laissez les badauds s'émerveiller devant les acrobates... Mais croyez bien que tous ceux qui comme moi sont plus jaloux que vous-même de votre renommée seraient très charmés de vous voir à la tête d'un livre; et, comme j'ai la persuasion que n'importe à quoi il s'applique il ne vous trahira pas, vous remonterez d'un seul coup à la vraie place dont pour moi d'ailleurs vous n'êtes jamais déchu.

Belle lettre d'ami, en même temps que juste note d'observateur littéraire. Au lendemain de la première Expo-

sition Universelle, les arts, les lettres et l'esprit général du siècle pivotent vers un réalisme qui est, avec un sens très légitime des réalités, une réaction de plus en plus marquée contre le romantisme, le sentimentalisme et le lyrisme, en prose comme en vers, de leurs continuateurs. Le point tournant, la date assez significative est justement cette année 1855, qui, avec les *Bourgeois de Molinchart,* de Champfleury, voit paraître ce recueil de vers, intitulé *Chants modernes,* le plus médiocre assurément du siècle, où Maxime du Camp, hier le voyageur distingué qui décrivait l'Egypte et la Nubie, célébrait la gloire des chemins de fer. Les admirateurs de *Chien-Caillou* devenaient peu à peu agressifs. Paul de Saint-Victor, avec sa hautaine esthétique, paraissait un « ci-devant » à la littérature bourgeoise, narquoise et jouisseuse qui s'élevait. Et si l'on n'osait trop encore le mordre, car les flèches de l' « Apollon à l'arc d'argent étaient redoutées », la génération éprise de Daumier, d'Henri Monnier et de Champfleury n'avait naturellement que sarcasmes pour la rondache, la cravache et le panache de Barbey d'Aurevilly. Au reste, le « frisson nouveau » s'annonçait avec les *Fleurs du mal,* parues l'année même où Cormenin écrivait ainsi à Saint-Victor (1857) et cette année encore s'annonçaient comme les créateurs d'un « style artiste » nerveusement neuf et subtil ces deux frères, jumeaux par le talent, sinon par l'âge, Edmond et Jules de Goncourt, avec ces *Portraits intimes du* XVIIIe *siècle,* qui sont en leur genre un chef-d'œuvre. Les vents soufflent dans des sens variés, changeants, parfois contraires. Le tourbillon menace de balayer ce qui a fait l'orgueil de la génération précédente, et aussi la dignité de l'art, ou ce que l'on avait cru jusqu'alors sa dignité. Le combat des contrastes, le conflit entre l'art et la vie, la Beauté et la Vérité, s'incarne de façon saisissante dans la nature, le tempérament et le talent de Flaubert, qui, encore en cette année 1857, donne *Madame Bovary,* et qui déjà,

grâce à ses amis Louis de Cormenin et Maxime du Camp, va mettre le cap sur cette Carthage d'où il rapportera l'immortelle *Salammbô* (1861).

C'est pourquoi, les « mainteneurs » d'un certain idéal, où romantisme et classicisme s'accorderaient dans les « éternelles humanités », sollicitaient de Paul de Saint-Victor, dans cette tornade, un livre qui rétablît une orientation. Comment, pourquoi ce livre ne se fit pas, comment, pourquoi, ce qui se fit plus tard (trop tard pour exercer une réelle influence) revêtit une forme admirable, mais désormais au-dessus des mêlées, serait d'une recherche intéressante, mais étrangère ici à notre sujet. Seuls les correspondants de Saint-Victor sont en cause, et seulement quelques-uns des principaux dans ce nombre décourageant. Or, il est remarquable que l'appel à Saint-Victor pour rompre le cercle de Popilius de l'actualité et du feuilleton vient à lui de tous les côtés. On attend tout de la supériorité d'un tel talent. C'est du côté de la grande peinture d'histoire qu'on le sollicite surtout, tandis que Cormenin lui désigne une autre tâche. Mais ceci n'est pas exclusif de cela. Sainte-Beuve, dans une note significative (9), signalera ses qualités magistrales d'historien; Taine ne sera pas moins affirmatif. Flaubert, moins précis, n'en hurlera pas moins d'admiration à la lecture suivie de ses articles:

Mon cher ami, je viens de lire sans en passer une ligne tous vos feuilletons. Je suis présentement en train de les classer et de les relire. On peut faire avec cela un livre *splendide!!!*

Nous avons à en causer longuement. Je vous attends un de ces soirs vers 9 heures.

Mille poignées de main. Sacré nom de Dieu! les belles phrases! Tout à vous, G. FLAUBERT (10).

(9) *Nouveaux Lundis,* II, pp. 49-50, note, à propos des articles de Saint-Victor sur l'Espagne et sa Cour au XVIIe siècle, parus en 1862, « que, de ces articles non réunis encore, il fasse donc vite un livre auquel le public attache son nom » !

(10) Probablement 1860 ou 1861.

Emile de Girardin, à sa manière (qui fut toujours généreuse et flatteuse pour Saint-Victor, ses quatre-vingt-treize lettres le prouvent assez), poussait son éminent collaborateur vers l'élargissement, sinon l'affranchissement. Il songe pour lui à un livre annuel, qui serait *l'Année littéraire,* avec sous-titre, *le Théâtre, les Beaux-Arts, les Livres* (1868). Il lui disait encore:

Vous devez être de l'Académie française. Vous devez donc faire converger votre feuilleton vers ce but.

Les amis de Saint-Victor, et ses admirateurs de marque, étaient donc ambitieux pour lui d'un rôle à jouer dans la direction de la pensée française. Ils voyaient en lui des qualités de maître. Girardin, qui n'était pas modeste à l'excès, répond en ces termes à Saint-Victor, qui lui avait parlé comme au « maître » de son journal:

Si l'un de nous deux était le maître de l'autre par le talent, ce serait vous. Appelons-nous donc réciproquement du nom mérité par un égal dévouement. [17 septembre 1865.]

De tels jugements comptent.

George Sand elle-même, constamment admiratrice de Saint-Victor qui l'admirait avec non moins de constance, fait entendre un appel analogue à celui de Sainte-Beuve et de Taine, cela dans une belle lettre du 3 mars 1858, publiée par Maurice dans la *Correspondance* de sa mère (11):

Quand vous touchez à l'histoire... sous quelque aspect que ce soit, vous esquissez et peignez de main de maître. Il y a là le grand dessin et la grande couleur. J'espère toujours que vous nous ferez un livre entier, un livre d'histoire; il le faut! nous n'avons plus de ces historiens qui étaient en même temps aussi bien de grands poètes que d'utiles chroniqueurs. Il y a de très grands talents; Louis Blanc est le plus beau de forme, parmi les jeunes. Mais on peut encore autrement, et vous montrez une individualité si belle, que

(11) Tome IV, pp. 142-144.

c'est un devoir de vous le dire. On ne se connaît jamais bien soi-même, peut-être ne savez-vous pas le prix des perles que vous donnez aux abonnés.

Et Saint-Victor de lui répondre, le 8 mars:

Quelque précieux que soit pour moi un encouragement venu de si haut, je suis moins enorgueilli que touché de vos bonnes paroles. Permettez-moi de vous en dire ma reconnaissance. Elle est plus sincère et plus vive que je ne saurais l'exprimer.

Je suis très heureux que vous m'ayez reconnu quelque aptitude pour l'histoire. C'est ma passion, et mon plus grand désir serait d'en écrire dignement quelque page. Je travaille en ce moment à la vie de César Borgia (12), mais plus je vais, plus je m'aperçois qu'il est impossible de l'isoler de son temps. Je croyais ne faire qu'un portrait, et je me trouve devant une fresque à remplir. Cela m'effraie un peu, mais je persévère. Votre lettre, Madame, suffirait à m'y décider. Laissez-moi vous en remercier encore et du fond du cœur (13).

On regrette de ne pouvoir suivre le dialogue George Sand-Saint-Victor, car sûrement il y en eut un, ce qui reste de leur correspondance morcelée le prouve. George Sand admirait, encourageait ce jeune espoir des grandes lettres. Déjà, l'année précédente, 1857, elle lui écrivait, en le remerciant pour tous ces beaux et bons articles: « A quand le livre d'histoire? » Elle le remerciait aussi de l'attention pleine d'estime avec laquelle le critique accueillait et traitait les écrits de Maurice Sand. Elle lui recommandait, à l'occasion, son roman *Raoul de la Châtre*.

Vous ne dédaignerez pas ce travail, étude consciencieuse, sous sa forme enjouée, d'une époque lointaine, mais que vous savez mieux que personne, vous qui savez tout et si bien! [19 janvier 1865.]

(12) Cette étude, pleine de grandeur, est une de celles que remarquèrent Sainte-Beuve et Taine, et qui parut plus tard dans *Hommes et Dieux*.

(13) Documents Delzant.

Elle signale aussi au critique théâtral un artiste dramatique qui l'intéresse, et pour lequel elle sollicite un mot bienveillant, toujours accordé. Réciproquement, elle se fait une joie de répondre à tel désir exprimé par Saint-Victor.

Chère Madame,

Je vous aime autant que je vous admire, et comment ne vous aimeront-on pas? Le génie sous les traits de la bonté est irrésistible. Il n'y a rien de plus touchant au monde qu'un grand cœur dans un grand esprit...

Je prends ma part bien vive au deuil qui vient de vous affliger (14). La seule consolation de cette intimité perdue est dans la pensée des affections qui vous restent. Veuillez, je vous prie, compter la mienne parmi les plus dévouées et les plus fidèles...

J'espère, chère Madame, vous revoir bientôt à Paris, et vous dire, mieux que je ne fais ici, mes sentiments de respectueuse et profonde affection (14 *bis*).

Ils se revirent d'ailleurs fréquemment, à des tables amies, invités intentionnellement l'un avec l'autre, et souvent avec Théo en tiers, chez Girardin, chez Meurice, chez Vacquerie. « Ne manquez pas, il y aura » Théo, ou Mme Sand, « qui compte sur vous », — c'est la formule. Quand elle manque au rendez-vous, elle s'excuse. A Saint-Victor, 23 (ou 25) août 1866:

J'espérais vous remercier des belles et bonnes choses que vous avez dites sur moi, et vous embrasser au dîner de lundi prochain (chez Magny, sans doute). Mais on m'enlève pour la Normandie, et vous comprenez qu'à mon âge (elle avait soixante-deux ans) un enlèvement est chose trop rare pour que je m'en prive. Je vais voir Dumas fils — et puis Flaubert, peut-être; c'est vous dire que nous parlerons de vous. A vous de cœur, cher Monsieur, et merci encore.

G. SAND.

Certes, elle dut parler de lui, avec Dumas d'abord, dont

(14) La mort du graveur Manceau.
(14 bis) Documents Delzant.

Saint-Victor suivait les pièces avec ardeur dans ses feuilletons, — nous y viendrons tout à l'heure, — soit avec Flaubert, qui lui avait communiqué, et peut-être soumis, avec son scrupule d'artiste, les bonnes feuilles de *Salammbô*. Témoin ce billet:

Mon cher ami, pouvez-vous me renvoyer les feuilles de *Salambô?* J'en aurais besoin pour éviter les répétitions de mots dans les feuilles suivantes. Mille poignées de main et tout à vous. G. FLAUBERT.

Un autre le montre invitant Saint-Victor à Croisset, où s'annonce Théo avec « le jeune Feydeau », qui avait ses originalités, et les cultivait avec soin.

Nous laisserons l'homme de la nature (c'est Feydeau que je veux dire) se livrer à ses débordements sylvestres. Vous ne serez pas tenu de vous lever comme lui à quatre heures du matin et de vous coucher à neuf heures du soir. J'espère bien que vous resterez quelque temps, et que nous aurons le loisir de saper un peu tous les principes, et de pousser quelques fortes gueulades!

Saint-Victor « gueula-t-il » beaucoup à Croisset? Ce n'était guère son genre. Il suffit à son actif que le « gueuloir » de Flaubert lui fût plus que sympathique. Il écrivait à son ami, en préparant son article enthousiaste sur *Salammbô:* « Votre livre mérite le surnom de son pays, *Africa portentosa* ». Il est à noter aussi que ce défenseur de *Madame Bovary*, poursuivie pour immoralité par la magistrature d'alors, fut aussi le soutien de Baudelaire, des Goncourt à leurs débuts. C'est dire que cet adversaire du réalisme à la Champfleury, loin d'être en art un réactionnaire ou une sorte de « pompier » romantique (ses lettres intimes de 1850 contiennent sur Stendhal et sur Balzac des jugements admirables), était au contraire un « avancé » dans les voies de la recherche, à condition que celle-ci fût dictée par la conviction et par un sens de l'art qui la défendît du parti pris, de la pla-

titude voulue et de l'outrance systématique. C'est dans ce sentiment qu'il écrit à Baudelaire, le 28 septembre 1854:

Il est vrai, Monsieur, que je suis sous le charme des *histoires* vraiment *extraordinaires* que vous traduisez à l'eau-forte, pour ainsi dire. Je ne cesse de réclamer leur publication suivie au Journal [le *Pays*, où les interruptions étaient constantes], et je me suis indigné autant que vous des réclamations des quatre ou cinq imbéciles qui ont protesté. En pareille circonstance, et lorsqu'on est sûr de servir du génie au public, mon avis est qu'on doit passer outre et continuer à jeter des perles aux pourceaux malgré leurs grognements (15).

Et Baudelaire, dans l'une des quatre lettres que nous ayons de lui à Saint-Victor, de résumer ainsi ses ennuis au *Pays* et ses obligations à l'ami:

D'ailleurs, au fond, je crois que j'aime les avanies; elles exercent le caractère, et je crois que j'en fais collection.

Et pour conclure:

Depuis bien des années, Monsieur, on m'a désaccoutumé de la politesse et de la bienveillance, et, quand un homme exceptionnel m'en donne une preuve, j'en suis tout ébahi. [22 octobre 1854.]

L'amitié de Saint-Victor et des Goncourt, attestée par une soixantaine de lettres de Jules et d'Edmond, est trop connue par les deux ouvrages d'Alidor Delzant sur Saint-Victor et sur les Goncourt, pour que nous nous y arrêtions longuement (16). Il est à noter qu'Edmond de Goncourt était le parrain de Claire de Saint-Victor; mais Jules avait aussi adopté ce parrainage et s'enquérait de l'enfant avec des mots délicats, tendres, qui disent tout l'exquis de sa nature. On se rappelle aussi que les éloges accordés par Saint-Victor au premier roman des deux

(15) Documents Delzant.

(16) *Paul de Saint-Victor*, les *Goncourt*, par Alidor Delzant. Voir aussi la *Correspondance* des Goncourt.

frères avaient donné de l'ombrage à Barbey d'Aurevilly. Par la suite, des nuages s'élevèrent, et cette amitié, chez Saint-Victor, fut la seule qui connût, sinon des orages, du moins des intermittences. Sans doute y eut-il un heurt de caractères, et probablement, pour ne pas dire sûrement, avec l'aîné des deux amis. Nous nous bornerons à rappeler ici la sympathie profonde marquée par Saint-Victor aux débutants, puis, après un assez long refroidissement, la reprise de l'ancienne amitié, parmi les larmes causées par la mort de Jules de Goncourt.

Lettre non datée:

Mon cher Saint-Victor,

Comment vous remercier, nous ne le savons pas. Mais nous voulons vous dire que nous sommes heureux d'être vos obligés; fiers qu'à tous ces liens d'hier, à cette sympathie de nos goûts, à cette amitié de nos esprits, à cette conspiration de nos consciences, vous ayez ajouté un lien qui met notre cœur de la partie, et notre reconnaissance à vos ordres.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Lettre datée 5 juillet 70, et encadrée de noir:

Bar-sur-Seine, 5 juillet 1870.

Mon cher ami... Que je vous suis reconnaissant des lignes de cœur et de talent consacrées à mon bien-aimé, quel charmant et ressemblant portrait moral vous avez fait du pauvre enfant, ce doux blessé de la vie, ah! Saint-Victor, cette lettre, vos larmes à l'enterrement, cet article, ce chaud et émotionné réveil de votre amitié me sont entrés au cœur, je sens que je vous aime tendrement, et il faut la faire revivre, cette amitié, qui chez nous était faite de tant d'atomes crochus et aimants. Au fond je suis brisé, anéanti, ma pensée ne peut se faire à l'idée, suivie, continue, persistante, d'une séparation éternelle. Je l'ai vu mort et sa mort n'est pas toujours dans ma tête, il y a des moments vagues et flottants où il me semble qu'il est resté à Paris pour une affaire, je l'attends, et certains coups de sonnette dans cette maison où nous avons toujours été deux me font tressauter sur ma

chaise comme si la sonnette était agitée par sa rentrée toujours pressée de me revoir, et qui jetait à la porte à peine ouverte : où est Edmond?

Je vous embrasse,

EDMOND DE GONCOURT.

De telles lettres en disent long sur la sensibilité « humaine » chez certains écrivains artistes auxquels on accorde d'ordinaire plus de cerveau que de cœur, et plus de nerfs que d'âme. C'est au fort de l'épreuve, ou dans les épanchements de la passion, que vibre la corde profonde, la « quatrième corde » de la viole intérieure. Rares, naturellement, sont ces mots-là, dans une correspondance aussi multiple et hétérogène que celle de Saint-Victor. Nous les avons cependant entendu résonner plus d'une fois, et c'est ce qui met certaines de ces lettres à part. Il est, d'ailleurs, dans ce pittoresque mélange, des dossiers importants pour le détail du théâtre ou du journalisme, — côté d'Arsène Houssaye ou de Paul Dalloz, — qui complètent les dossiers de Girardin, Cormenin et Nefftzer. Et, parmi tant de noms et de talents connus qui traversent épisodiquement cette correspondance générale, ceux de Jules Janin, d'abord, puis ceux de Renan et de Gobineau nous arrêteraient, si nous en avions le loisir. Il n'est pas indifférent de noter, en effet, les rapports très amicaux de Saint-Victor avec Renan, qui l'introduisit en 1871 auprès de l'Empereur du Brésil à Paris, et le lia avec Gobineau, lequel le présenta à Don Pedro, rue Auber, 1, où séjournait celui-ci. Nous préférons, cependant, accorder une place majeure à une importante lettre de Dumas fils sur l'*Ami des Femmes,* à propos de l'article que Saint-Victor venait de lui consacrer.

Mon cher confrère, je rentre de bonne heure chez moi pour lire votre article, votre appréciation étant une de celles auxquelles je tiens le plus. Tout ce que je fais je le fais pour un petit nombre de gens dont vous êtes. Je n'ai pas à craindre que vous preniez ceci pour une flatterie intéressée,

puisque votre article a paru et que je ne ferai plus de pièces. Il y a cinquante ans qu'on en fait dans la famille et je trouve que c'est assez. C'est peut-être pour cela que j'ai dit dans la dernière tout ce que j'avais sur le cœur, — le trait du Parthe.

Je commence par vous dire que je vous remercie de ce feuilleton comme de tous ceux que vous m'avez consacrés dans ma carrière dramatique. Si je ne vous ai pas remercié plus souvent, c'est que je suis un peu sauvage et que j'ai toujours peur qu'un homme dans votre position ne prenne pour un calcul l'éloge d'un homme qui est sous sa juridiction littéraire.

Maintenant je vais répondre à quelques-unes de vos objections — entre nous, comme si j'avais le plaisir de vous voir — plaisir que je me donnerai quand je serai redevenu tout à fait un bourgeois.

Il est remarquable, n'ayant entendu qu'une fois *l'Ami des Femmes,* que vous en ayez saisi aussi complètement toutes les intentions, même celles qui sont restées dans les dessous, dans le for intérieur de l'auteur : on dirait qu'avec les yeux exercés de l'amateur de tableaux vous avez vu transparaître la première ébauche, les tâtonnements et les repentirs du peintre. Cependant une chose vous a échappé, c'est la raison d'être de M. de Ryons (ici, *deux mots effacés*). Ce personnage serait inexplicable, s'il ne s'expliquait lui-même au quatrième acte :

...Quand on est une honnête femme, on n'a plus qu'une chose à faire — c'est de rester honnête, autrement il y a des gens qui en souffrent plus tard.

Jane. — A quoi pensez-vous?

De Ryons. — Je pense à ma mère qui m'a abandonné quand j'avais deux ans, et à mon père qui en est mort. Je ferai pour vous ce qu'il aurait fallu que l'on fît pour elle.

Croyez-vous que ceci puisse motiver un caractère, et un homme qui a un pareil souvenir et une pareille douleur dans son enfance n'en gardera-t-il pas toute sa vie contre les femmes la défiance et l'amertume que j'ai données à M. de Ryons? Mille fois plus qu'un amoureux vulgaire, vulgaire-

ment trompé par sa maîtresse. On oublie l'infidélité d'une femme, on n'oublie pas celle de sa mère.

Voilà le seul point de votre article où nous ne sommes pas d'accord.

Le reste, je l'ai fait volontairement. Aucun des effets, excepté ceux que l'acteur a peut-être accentués, ne s'est produit à mon insçu (*sic*). J'ai voulu démontrer une dernière fois l'impossibilité des amours adultères, amours dont on a fait au théâtre une apologie ridicule. J'ai pris une créature plus que chaste, vierge, et j'ai montré qu'à peine s'est-elle entretenue d'amour avec un autre homme que son mari, à peine a-t-elle pu être soupçonnée, elle reste à la merci du premier venu, que le vertige la prend tout de suite sur la pente où elle glisse (— pardon pour cette vieille métaphore), et qu'elle en est réduite, pour se disculper aux yeux de cet homme qu'elle ne connaissait que de la veille, à lui avouer ce qu'en effet elle n'a peut-être pas avoué à sa mère. Franchement, voyez-vous une plus grande punition pour une honnête femme de son hésitation d'un instant qu'un pareil aveu — moi je n'en connais pas — si j'en avais connu une autre je l'aurais donnée.

Enfin, mon cher Saint-Victor, j'ai voulu faire une comédie et non une élégie, une satyre (*sic*) et non un dithyrambe — et la comédie n'est pas tendre, depuis Tartuffe, le Misanthrope, et le Mariage de Figaro. La fin du dernier siècle et celui-ci surtout y ont introduit, je le sais bien, une sentimentalité bourgeoise qui arrange les choses à la fin, mais ce n'est pas là ma poétique, et sans vouloir attaquer personne, j'aimerais mieux me perdre sur la route du Molière que dans le jardin de Feuillet.

Un jour vous reverrez l'*Ami des Femmes* — verni, mieux dans son jour, et quand les embus auront disparu, vous reconnaîtrez alors qu'il est logique et que comme tous les hommes il est entre le mal et le bien, mais plus près du bien que du mal — et puis le monde continuera d'aller comme il allait.

Voilà un véritable feuilleton. Je vous le devais bien. J'aurais pu vous l'adresser imprimé dans la *Presse*, mais il

m'aurait fallu faire des ratures, et puis ce n'est qu'à vous seul que je voulais dire toutes ces choses-là.

Merci encore une fois, et croyez-moi dans le passé, dans le présent et dans l'avenir votre bien affectueusement dévoué

A. DUMAS FILS.
Mars 1864.

Saint-Victor répondait aussitôt, et offrait d'insérer cette lettre documentaire. Dumas de rétorquer, flatteusement :

[Cette lettre] était et elle est pour vous seul. J'ai horreur d'entretenir le public de moi-même... C'est bon devant les *quelques-uns* dont vous êtes, et c'est justement parce que j'ai reconnu dans votre feuilleton toute la sincérité d'une critique raisonnée et loyale que je vous ai fait la petite objection que vous reconnaissez vraie. Messieurs les autres, peu m'importe. Bien affectueusement à vous.

A. DUMAS.

§

Grâce à ses correspondants, l'homme qu'était Saint-Victor, et que ses écrits risquent de dérober sous un masque de marbre, apparaît avec les qualités éminentes et rares qui le faisaient aimer : sincérité, générosité, courage dans l'acte comme dans le jugement, dévouement sous toutes les formes aux amis comme aux idées, sensibilité poussée jusqu'à la tendresse, bienveillance et bienfaisance cachées sous la fierté, cœur de chevalier sous une cotte de mailles. Son rôle littéraire, l'importance et la portée de ses verdicts motivés, l'emprise de sa force ailée sur un public croissant qui grandissait avec lui, se nourrissant du feuilleton en attendant « le livre », apparaît aussi avec un singulier relief. D'autres aspects, intéressants encore, se montrent moins, quoiqu'on les aperçoive dans certaines correspondances, qui compléteraient ce portrait de Saint-Victor fait par les autres, si tous les éléments en pouvaient être ici rassemblés. Nous voulons

parler du voyageur infatigable, du curieux inassouvi d'art qu'il fut toute sa vie, et du critique d'art très remarquable auquel on doit des centaines de feuilletons, et certaines études dans l'*Artiste* qui sont des chefs-d'œuvre d'interprétation et de style. Un simple mot sur ces deux points, trop significatifs pour être passés complètement sous silence.

Voyageur d'art, Saint-Victor le fut, à vrai dire, toute sa vie. Et le journaliste « critique d'art », qu'il fut de très bonne heure, ne manqua pas de réserver, chaque année, un mois dans la période dite des vacances, pour renouveler et exalter son sentiment esthétique en visitant et revisitant les patries d'art dont il était épris. C'est quinze voyages qu'il a faits à Venise, plusieurs en Belgique, plusieurs en Hollande, deux à Londres, d'autres à Rome, à Florence, qui lui inspira, notamment, un article sur l'*Ange de Fiesole* dont le premier admirateur fut Théophile Gautier; un (sinon plusieurs) en Espagne, cette Espagne avec laquelle il a si profondément communié sous les deux espèces de la littérature et de l'art; cela sans parler de plusieurs pointes poussées en Allemagne et en Autriche, à Munich, à Dresde, à Vienne. La plupart de ces voyages sont décrits avec une verve, un feu enthousiastes dans ses lettres, encore inédites, à M. Guilhiermoz, un ami, qui lui tint de très près jusqu'à la fin. Au lendemain de 70, il fit aussi le voyage de Danemark, puis de Suède, manqua Gobineau à Stockolm; une lettre de celui-ci, du 23 septembre 1872, lui exprime son regret, et l'engage à une seconde visite pour laquelle il s'offre à être son cicerone. Les notes au crayon, prises sur des carnets minuscules et presque illisibles pour d'autres yeux que les siens, disent la vivacité fulgurante de ses impressions, vivacité dont témoignèrent maintes fois les amis qui l'escortèrent dans ces randonnées, véritables chasses à la poursuite des chefs-d'œuvre, d'où il

rapportait des tablettes pleines, et parfois son gibier personnel (17).

Car il n'aimait pas voyager seul. Il lui fallait, à ses côtés, cet « écho qui agrandit la voix » qu'est un ami. La correspondance fait prendre sur le fait les projets de vacances, les étapes savamment calculées, avec Charles Blanc (environ soixante-dix lettres ou billets), avec Philippe Burty (presque autant), avec les Goncourt, auxquels il écrit, en leur rappelant un précédent voyage à Dresde, en Suisse saxonne et à Nuremberg: « Il me serait maintenant presque impossible de voyager sans vous. » En Suisse, c'est Théophile Gautier qu'il rejoint pour assister à la Fête des Vignerons de Vevey; et, pour les Fêtes de Michel-Ange, en 1875, c'est Charles Blanc, le statuaire Eug. Guillaume (alors directeur de l'Académie de France à Rome), et Edm. Schérer, qu'il a pour compagnons à Florence. C'est aux sources toujours qu'il puisait, se rafraîchissait, se renouvelait sans cesse, pour répandre à flots toujours plus denses et plus purs le cristal de ses idées artistiques, dans des milliers de pages qui se répercutaient avec une singulière sonorité parmi le monde des artistes.

Une longue et très belle lettre de Jules Breton, que nous regrettons de ne pouvoir citer, en témoigne. A son défaut, voici Delacroix, qui écrit à Saint-Victor, après la lecture d'un de ses feuilletons:

Je penserai à cela pendant quinze jours et j'en ferai de meilleure peinture. Voilà les lectures qu'il faut pour parfumer de temps en temps une imagination qui est appliquée elle-même à fabriquer des idées et qui n'a pas le loisir de s'occuper des sottises qui font la pâture des cerveaux à la moderne. [26 mai 1856.]

Témoins seraient encore les billets de Chassériau, si

(17) Car il était aussi, discrètement, collectionneur. Il achetait volontiers la pièce rare qu'il avait découverte, ou que ses amis, Charles Blanc, Ph. Burty, l'aidaient à conquérir. Une partie importante de cette collection fit l'objet d'une vente après sa mort.

l'artiste, moins haletant de travail, et comme sous le coup d'une destinée sentie trop brève pour son entier accomplissement, avait eu le loisir de répondre autrement que de cœur et d'âme aux pages que Saint-Victor lui consacrait, par exemple à ses peintures murales de l'église Saint-Roch:

La grande peinture convient admirablement à son talent mêlé d'audace et de correction, de fougue coloriste et de dignité plastique. Il y a en lui du Grec et de l'Oriental; il a l'instinct du style et le goût de l'étrangeté; il a été élevé dans le sanctuaire du Parthénon, mais il a fait le pèlerinage de La Mecque. Il arrive à parer la Vénus antique de joyaux barbares, et il sait plier aux lignes de la beauté pure les angles cambrés ou busqués des faces multicolores de l'Asie.

Suit la description de la scène où saint Philippe, rencontrant sur la route de Césarée l'eunuque nubien de la reine Candace, frappé de la grâce comme d'un coup de foudre, le baptise sous les yeux absents de la reine, couchée mollement dans son char:

A cette vision chrétienne, l'artiste a donné pour fond un mirage arabe... Une gazelle qui viendrait boire, par hasard, au fleuve baptismal ne serait pas plus indifférente à la cérémonie qui s'y passe que cette rêveuse odalisque plongée dans les mille et une nuits de l'erreur (18)...

C'est de ce style, de cette chaleur colorée que Saint-Victor saluait, quelques années après la disparition de Chassériau, les débuts de son successeur immédiat dans la grande peinture décorative, de Puvis de Chavannes, exposant au Salon de 1861 ses grandes figures, *La Guerre* et *La Paix*, aujourd'hui au musée d'Amiens, et qui sont elles-mêmes les filles ou les sœurs des figures de Chassériau à la Cour des Comptes. Car c'est à Chassériau que

(18) *L'Artiste*, année 1854. L'article entier est reproduit dans le grand ouvrage de Léonce Bénédite et André Dézarrois, sur *Th. Chassériau, sa vie, son œuvre*, tome II, pp. 442 et suiv.

nous devons Puvis. Saint-Victor ne s'y était pas trompé. Ce sera son éternel honneur d'avoir, dans l'art de la seconde moitié du XIX[e] siècle, depuis son premier article sur Delacroix en 1847, été le plus ardent défenseur d'artistes tels que Delacroix, Chassériau, Puvis de Chavannes. De là leurs lettres, que nous souhaiterions plus nombreuses. Mais le peu qu'elles disent compte.

Puvis de Chavannes, 12 mai 1861:

Monsieur, je ne sais ce qui m'émeut le plus dans l'appréciation que vous faites de mes efforts, ou de l'abondante part d'éloges, ou de l'élévation de votre critique. Les termes en sont si remplis de dignité que les défaillances qu'ils signalent s'en trouvent ennoblies.

Présentée ainsi, la vérité n'en a que plus de puissance, je le sens à mon immense désir de progresser, et de mériter ainsi le rang que m'assigne votre bienveillance.

En mai 1867, nouvel article de Saint-Victor, et allusion à Puvis de Chavannes à propos de grand art dans *Hommes et Dieux*. Puvis de répondre:

Vous comprenez quelle fortune c'est pour moi d'avoir parlé, ne fût-ce qu'un instant, à une imagination comme la vôtre .

Enfin, en 1872, ce mot au « cher Saint-Victor » (car on s'est lié dans l'intervalle), à propos de cette douce petite image de l'*Espérance*, fleur éclose sur les tombes de la guerre de 1870:

Je suis touché jusqu'au fond de l'âme de l'adorable description que vous faites de ma frêle *Espérance*... Vous me traitez avec la générosité d'un vrai grand seigneur de l'esprit...

« Un grand seigneur de l'esprit. » Il le fut dans la plus haute acception du terme, et il était le dernier de cette classe, quand il disparut prématurément, en 1881, après ses amis Théophile Gautier, Jules de Goncourt, George Sand, Flaubert et tant d'autres. Il fut prince de l'art,

prince des lettres. L'époque démocratique et naturaliste qui suivit devait naturellement faire sur lui un silence intéressé. La perspective de l'histoire, aujourd'hui, le replacera à son rang. Et cette correspondance, même dispersée, y aidera sans doute. Elle révèle l'homme et guidera dans leurs recherches ceux qui voudront consacrer un ouvrage définitif à celui qui écrivit les *Trophées* de la prose.

S. ROCHEBLAVE.

SUR
CHARLES SEIGNOBOS

—

Tout jeune encore, avant même qu'il entrât à l'Ecole normale, M. Charles Seignobos avait le goût de l'éducation. Il aimait à causer avec des enfants, il leur inventait des jeux, et, cependant, il leur enseignait déjà à user de leur intelligence et de leur raison. Il leur donnait, en s'amusant et en les amusant, d'excellentes leçons de critique et de réflexion.

Plus tard, aucun maître n'a pris, sur des étudiants, influence pareille à la sienne, et cette influence, il ne l'a pas exercée seulement par des cours et par des corrections de travaux; il a toujours cherché à s'entourer de jeunes gens, et ces jeunes gens ont tiré de ses conversations familières et plaisir et profit. Il leur a donné l'habitude de ne point se fier aux traditions et le désir de penser par eux-mêmes.

§

Dès son premier livre, *Le Régime féodal en Bourgogne jusqu'en 1360,* publié en 1882, M. Charles Seignobos posait des règles utiles à qui veut, en écrivant l'histoire, instruire des lecteurs sérieux et non faire œuvre d'apparat.

Ce fut en 1897 que parut l'*Introduction aux études historiques.* Il avait écrit ce livre en collaboration avec Charles-Victor Langlois, et la publication en était nécessaire. En effet, les jeunes gens qui commencent à étudier l'histoire cèdent trop souvent à de fâcheux préju-

gés, et commettent, dans leurs travaux, les fautes les plus graves. M. Seignobos leur apprenait à interpréter les documents, à en apprécier la sincérité et l'exactitude, à user des livres anciens.

Les faits ne peuvent être empiriquement connus que de deux manières : ou bien directement si on les observe pendant qu'ils se passent, ou bien indirectement, en étudiant les traces qu'ils ont laissées... Or, le propre des « faits historiques » est de n'être connus qu'indirectement, d'après des traces. La connaissance historique est, par essence, une connaissance indirecte...

Les faits passés ne nous sont connus que par les traces qui en ont été conservées. Ces traces, que l'on appelle *documents,* l'historien les observe directement, il est vrai; mais, après cela, il n'a plus rien à observer; il procède désormais par voie de raisonnement, pour essayer de conclure, aussi correctement que possible, des traces aux faits.

Il leur disait les conditions générales de la construction historique, il leur montrait comment grouper les faits. Et il les mettait en garde contre de vieilles habitudes.

La tendance naturelle est de se représenter le groupe humain sur le modèle de l'espèce animale, comme un ensemble d'hommes tous semblables. On prend un groupe uni par un caractère très apparent, une nation liée par un même gouvernement officiel (Romains, Anglais, Français), un peuple parlant la même langue (Grecs, Germains); et on procède comme si tous les membres de ce groupe se ressemblaient en tout point et avaient les mêmes usages.

En fait, aucun groupe réel, pas même une société centralisée, n'est un ensemble homogène... Même les groupes précisés par une organisation officielle, les Etats et les Eglises, ne sont que des unités superficielles formées d'éléments hétérogènes. La nation anglaise comprend des Gallois, des Ecossais, des Irlandais; l'Eglise catholique se compose de fidèles épars dans le monde entier et différents en tout, sauf la religion. Il n'y a pas de groupe dont les membres aient les

mêmes habitudes sur tous les points. Le même homme est à la fois membre de plusieurs groupes et dans chaque groupe se trouve avec des compagnons différents. Un Canadien français est membre de l'Etat britannique, de l'Eglise catholique, du groupe de langue française. Les groupes chevauchent ainsi l'un sur l'autre de façon qu'il est impossible de diviser l'humanité en sociétés nettement distinctes et juxtaposées.

Il continuait :

On trouve dans les documents historiques des noms de groupes employés par les contemporains, beaucoup ne reposent que sur des ressemblances superficielles. Avant d'adopter ces notions vulgaires, il faut se faire une règle de les critiquer, il faut préciser la nature et l'étendue du groupe, en se demandant : de quels hommes était-il composé? Quel lien les unissait? Quelles habitudes avaient-ils en commun? Et par quelles espèces d'activité différaient-ils? Alors seulement on verra pour quelles habitudes le groupe peut servir de cadre d'études, et on sera conduit à choisir l'espèce de groupe suivant l'espèce des faits. Pour étudier les habitudes intellectuelles (langue, religion, art, science), on prendra, non une nation politique, mais le groupe des gens qui ont en commun cette habitude; pour étudier les faits économiques on prendra un groupe lié par une communauté économique; on réservera le groupe politique pour l'étude des faits sociaux et politiques; on écartera entièrement la *race*.

Et il ajoutait, en note :

Il n'est plus nécessaire de démontrer l'inanité de la notion de *race*. Elle s'appliquait à des groupes vagues, formés par la nation ou par la langue, car les races des historiens (grecque, romaine, germanique, celtique, slave) n'avaient de commun que le nom avec la race au sens anthropologique, qui est un groupe d'hommes pourvus héréditairement des mêmes caractères. Elle a été réduite à l'absurde par l'abus que Taine en a fait.

Il indiquait par quels moyens on arrive, en histoire,

aux formules générales. Là, il ne faut avancer qu'avec une extrême prudence.

Comment construire la formule d'un événement? Un besoin irrésistible de simplification nous fait réunir sous un nom unique une masse énorme de menus faits aperçus en bloc et entre lesquels nous sentons confusément un lien (une bataille, une guerre, une réforme). Ce qui est ainsi réuni, ce sont tous les actes qui ont concouru à un même résultat. Voilà comment se forme la notion vulgaire **d'événement**, et nous n'en avons pas de plus scientifique. Il faut donc grouper les faits d'après leur résultat; **ceux qui n'ont pas laissé de résultat visible disparaissent, les autres se fondent en** quelques ensembles qui sont les événements.

Défions-nous des généralisations hâtives.

La *généralisation* n'est qu'un procédé instinctif de simplification. Dès qu'on a aperçu dans un objet un certain caractère, on étend ce caractère à tous les autres objets un peu semblables. En toutes les matières humaines où les faits sont toujours complexes, on généralise inconsciemment; on étend à tout un peuple les habitudes de quelques individus, ou celles du premier groupe de ce peuple qu'on a connu, à toute une période des habitudes constatées à un moment donné. C'est en histoire la plus active de toutes les causes d'erreur, et elle agit en toute matière, sur l'étude des usages, des institutions, même sur l'appréciation de la moralité d'un peuple.

§

M. Charles Seignobos n'est pas de ces maitres qui donnent à leurs élèves les meilleurs conseils, et ne les suivent pas pour leurs travaux personnels. Il avait prouvé sa fidélité aux bonnes règles par son excellente *Histoire politique de l'Europe contemporaine.*

Tous les faits de l'histoire politique contemporaine sont exposés dans des monographies, des histoires spéciales ou des recueils annuels, tous faits de première main; les extraits et les analyses de documents contenus dans ces travaux suffisent à représenter les faits assez sûrement pour dispenser

d'ordinaire de recourir au document original. L'exactitude et l'authenticité propres aux documents contemporains permettent d'abréger beaucoup le travail de la critique. Enfin la concordance entre les travaux faits dans des pays différents sur les mêmes questions rend le contrôle très rapide, — à condition d'apporter dans le choix et l'étude de ces travaux la critique sévère qu'on appliquerait aux sources.

Cette fidélité, il vient de la prouver encore par l'*Histoire sincère de la Nation française*.

Il serait bon de citer en entier l'introduction de ce petit livre. Il faudrait que tous ceux qui prétendent à écrire des histoires rapides — et une histoire de la nation française en un volume ne peut être qu'une histoire rapide — la lussent, la relussent et la méditassent longuement. Ils y apprendraient comment l'auteur honnête, sincère, d'une histoire rapide doit définir l'objet précis qu'il se propose et se livrer à la saine critique de soi-même.

Je n'ai pas la folle prétention d'exposer en un petit volume toute l'histoire du peuple français. J'ai voulu seulement expliquer par quelle série de transformations s'est constituée la nation française. J'ai donc essayé de montrer en quel temps, en quel lieu, et par quels motifs se sont créés les usages, les institutions, les conditions de vie, qui m'ont paru former le fondement de la vie française. J'ai indiqué ce qui a été créé en France et ce qui a été imité de l'étranger, de façon à distinguer la tradition indigène des importations du dehors. Ce que j'ai voulu faire n'est qu'une esquisse de l'évolution du peuple français.

Le premier devoir d'un homme sincère est d'avouer le sentiment qui l'a inspiré. M. Seignobos se demande si l'on ne jugera pas quelque peu ridicule le titre qu'il a choisi pour son livre; il lui suffit, pour le défendre, de se couvrir de l'autorité de son ami Charles-Victor Langlois. Que signifie-t-il?

Il signifie que j'ai dit sincèrement comment je comprends

le passé, sans réticence, sans aucun égard pour les opinions reçues, sans ménagement pour les convenances officielles, sans respect pour les personnages célèbres et les autorités établies.

Quelle est l'histoire de France que connaît aujourd'hui le public? C'est celle qu'on enseigne encore dans les écoles, celle qui a été construite par des écrivains, dont plusieurs sont restés célèbres, pendant les deux premiers tiers du dix-neuvième siècle. Or, ces écrivains disposaient de documents qui ne leur permettaient pas de se rendre un compte exact des temps passés, et ils ne tentaient pas toujours de voir la vie ancienne avec sincérité.

C'était d'ecclésiastiques, de légistes, de guerriers, tous hommes privilégiés, que provenaient les textes d'après lesquels ils travaillaient, et ils n'étaient guère renseignés sur les classes inférieures du peuple. Aussi tendaient-ils à prêter aux grands personnages un rôle excessif et à exagérer l'importance des règles officielles. Ils n'apercevaient point la vie commune. En outre, ils obéissaient souvent à leurs passions politiques ou religieuses, et ils mêlaient aux récits des événements anciens des jugements qui n'étaient point d'hommes impartiaux.

Jusqu'au seizième siècle, les documents que nous possédons ne nous laissent des faits sociaux qu'une très faible connaissance. Il répugnait aux historiens du dix-neuvième siècle de paraître mal informés; ils ne se résignaient pas à l'ignorance. Ils composaient des ensembles artificiels. Tout leur a été bon, le conte et la légende comme l'interprétation hasardeuse, la conjecture téméraire et la généralisation hâtive.

Aujourd'hui, le nombre s'est fort accru des documents d'après lesquels on peut sérieusement travailler, on en pèse mieux la valeur, on met des soins plus éclairés à les situer dans le temps et dans l'espace. On a les

moyens, si l'on est de bonne foi, de donner au public une idée plus juste du passé.

C'est ce qu'a essayé M. Seignobos, et il nous dit quels principes l'ont guidé.

Je ne suis pas de ceux qui nient l'action des individus sur la société et j'ai parlé de tous les personnages des deux sexes qui, par leurs actes ou leurs œuvres, me paraissent avoir exercé une action durable. Mais j'ai voulu surtout décrire les conditions de vie de la masse de la population et expliquer comment elles se sont transformées, — dans la mesure où le permet l'état défectueux de nos connaissances.

Pour rappeler cette restriction indispensable j'ai eu soin d'indiquer, au moins jusqu'aux temps modernes, le terrain qu'ils éclairent et les lacunes qu'ils laissent, de façon à préciser l'étendue de notre connaissance et aussi de notre ignorance...

J'ai insisté sur les sentiments, les croyances, les habitudes et les idées beaucoup plus qu'il n'est d'usage dans les livres d'histoire, parce qu'il me paraît impossible de comprendre les actes des hommes sans se représenter leurs motifs. Mais ce sont choses qui ne peuvent être constatées directement par aucun procédé sûr. Il m'est donc arrivé souvent de proposer une explication des faits fondée sur une impression personnelle que je crois juste, mais dont les documents ne peuvent fournir une preuve indiscutable. Je me suis efforcé en ce cas de prévenir le lecteur en employant une expression dubitative.

M. Seignobos ne se dissimule pas les reproches qu'il encourt, et il ne veut pas les dissimuler aux lecteurs. Il fallait que, parmi les faits innombrables que l'on connaît, il fît des choix. Des faits, il a gardé ceux qui lui ont paru importants entre tous, soit qu'ils aient à bien comprendre la vie de la nation, soit qu'ils aient été gros de conséquences.

Mais aucune règle ne permet d'apprécier sûrement ni l'importance d'un fait, ni sa valeur d'exemple; le choix reste donc exposé au reproche d'arbitraire.

Pour indiquer l'évolution générale du peuple français, pour ne négliger rien de sa vie, il était nécessaire de limiter l'importance proportionnelle de chaque période, de chaque groupe de faits. L'auteur, alors, n'a été conduit que par son propre jugement, et l'on pourra toujours contester sa décision.

On pourra juger que j'ai fait la part trop large à la politique; c'est que je suis convaincu que l'autorité politique et les accidents politiques, invasions, guerres, révolutions, changements de souverain, ont de tout temps exercé une action décisive sur l'évolution du peuple français. Mais, si j'ai donné aux faits politiques une place proportionnée à leur rôle, je ne me suis pas astreint à respecter la tradition, en matière d'événements dits « historiques »; je n'ai mentionné qu'en passant, ou même j'ai passé sous silence, les épisodes les plus fameux, quand ils m'ont semblé n'avoir produit aucun effet durable.

Il ne regrette pas de s'être étendu sur l'action religieuse.

Elle a dominé les pensées et dirigé la conduite pendant près de quinze siècles; elle a armé l'Eglise d'un pouvoir de contrainte qui a fortement contribué à façonner la société française.

Il ne s'est guère occupé des lettres, des arts ni des sciences.

Il est trop certain que leur action ne peut avoir été forte sur la masse de la nation qui en connaissait à peine l'existence.

Bien qu'il ait cherché à faire connaître les habitudes des agriculteurs, des industriels et des commerçants, quelques lecteurs, qui voient l'importance des faits économiques dans la vie contemporaine, lui feront grief de les avoir négligés dans le passé.

Je pourrais alléguer l'insuffisance des documents économiques, si incomplets qu'on en peut rarement tirer une vue

d'ensemble sur une région ou une époque. Je préfère avouer que l'action des forces économiques me paraît avoir été beaucoup moindre en des temps où n'existaient ni le capital, ni le crédit, ni les grandes entreprises, et où la vie économique consistait surtout dans le travail individuel qui absorbait presque toute la vie de la très grande majorité de la population.

Et, en terminant, au lieu de vanter son travail, comme font tant d'écrivains, il s'exprime avec une sincère modestie.

J'aurai le sentiment de n'avoir pas travaillé en vain si j'ai pu attirer l'attention sur quelques traits de la vie du peuple français bien connus des spécialistes, mais ignorés encore du public cultivé...

Comme j'ai toujours suivi la règle de dire sincèrement ce que je pensais sur le passé, je n'ai pu éviter de me trouver en désaccord avec les idées courantes et même avec la version de l'histoire de France reçue dans l'enseignement. Comme j'ai opéré sur une masse énorme de faits, j'ai dû commettre beaucoup d'erreurs de détail. Je dois donc m'attendre à être accusé de présomption et de négligence; mais le reproche que je suis certain de n'avoir pas mérité, ce serait d'avoir volontairement cherché le paradoxe.

J'ai longuement analysé l'introduction de l'*Histoire sincère de la Nation française*, et j'en ai fait de nombreuses citations parce que, de cette introduction mieux que de tous les discours et de toutes les dissertations, on pourra déduire l'esprit et la manière de M. Charles Seignobos. De ce qu'une idée est généralement admise, il n'infère pas qu'elle soit juste; de ce qu'une tradition est ancienne, il ne conclut pas qu'elle réponde aux faits contrôlés. D'ailleurs, il a trop le respect de l'exactitude pour imposer à qui que ce soit les résultats où l'ont conduit ses études et son intelligence. Il supporte qu'on le contredise : il peut s'être trompé, et il reconnaîtra sans colère une erreur, à condition pourtant qu'elle lui

soit démontrée par des textes précis et un raisonnement rigoureux. Il réserve sa sévérité pour les historiens qui font un mauvais usage des documents, qui en tirent des affirmations illégitimes, pour ceux qui ne les examinent et ne les retiennent qu'à l'appui de thèses préconçues, pour ceux enfin qui, sans prévenir le lecteur, n'hésitent pas à cacher des lacunes par des conjectures plus ou moins ingénieuses.

§

Je ne puis suivre M. Charles Seignobos dans tous les développements de son livre. Mais il est bon de signaler quelques-uns des faits qui, à des époques diverses, lui semblent marquer l'essentiel de la vie française.

Des peuplades d'origines différentes, dont nous ignorons jusqu'aux noms, ont occupé, aux temps primitifs, les territoires qu'on appelle France aujourd'hui. Ces peuplades, qui connaissaient des éléments d'agriculture, ont été soumises successivement par trois peuples étrangers, qui aimaient la guerre : les Gaulois, les Romains et les Germains.

Les Gaulois ont, dans le pays, créé sans doute les grands domaines, propriétés d'une classe privilégiée. Les Romains ont donné aux habitants une langue commune, devenue une langue de culture, les sciences et les arts qu'ils avaient eux-mêmes appris des Grecs, les habitudes juridiques, une religion née en Orient, organisée en église d'après le type impérial. Les Germains transforment les conditions de la vie, ils peuplent des régions désertes.

La population française s'est formée d'un mélange de peuples d'une extrême diversité.

Au moyen âge apparaît une civilisation originale dans la région parisienne. Elle produit le régime féodal, la courtoisie, la galanterie. Peu à peu, se forment les communes, les métiers, la bourgeoisie; les universités se

créent; l'unité politique s'annonce par l'armée, l'impôt et la justice du roi.

Vient la Renaissance. Des populations étrangères influent sur la population française, lui donnent des habitudes et des goûts nouveaux. Le calvinisme est vaincu. Les Jésuites rendent au catholicisme toute sa force, qu'ils maintiennent en fondant l'enseignement religieux. La vénalité des charges accroît l'importance de la bourgeoisie, et la transforme en une seconde noblesse. Le pouvoir royal cesse d'être exercé directement par le roi : des ministres, servis par des intendants, gouvernent au nom du roi.

Au dix-huitième siècle, la philosophie, d'origine anglaise, combat la religion reconnue, songe à la liberté politique. Les conflits financiers amènent la Révolution, qui change le régime social et aboutit à la prépondérance de la bourgeoisie. L'Empire fonde un système administratif vraiment centralisé. La Restauration conserve le régime social de la Révolution et la centralisation de l'Empire. Une république parlementaire s'établit en 1875, et dure depuis lors.

§

M. Charles Seignobos n'approuve pas le style dont, longtemps, ont usé, dont souvent usent encore les historiens.

Pour les historiens de l'antiquité, l'histoire était un genre littéraire. Il s'agissait de garder le souvenir des hommes illustres ou des événements glorieux. Il s'agissait aussi de donner des exemples de sagesse ou de courage aux jeunes gens qui aspiraient à tenir un rang dans l'Etat. L'histoire devait être édifiante, noble, éloquente. Un historien, pour être prisé, se préoccupait d'abord d'orner son livre de récits adroits, de discours pompeux, de réflexions morales. Tite-Live poussa cette manière à la perfection, et, pendant des siècles, Tite-Live servit

de modèle à tous ceux qui tentaient d'écrire l'histoire. Les historiens de la Renaissance l'imitent, et, au dix-septième siècle, Mézeray suit encore ses leçons.

Malgré les intéressants essais des historiens philosophes, au dix-huitième siècle, l'histoire, au début du dix-neuvième siècle, restait un genre littéraire. Les historiens romantiques ne se réclament plus de Tite-Live, et ils raillent Mézeray, mais ils recherchent le mouvement et la couleur, et ils ne dédaignent pas la période oratoire. Il leur arrive d'employer des moyens qui rapprochent leurs œuvres du roman historique plutôt que de la vraie histoire. Quoique, depuis le temps du romantisme, les habitudes historiques se soient heureusement modifiées, nombre d'écrivains s'obstinent, en histoire, à de fausses élégances et à d'inutiles ornements.

M. Seignobos n'est pas de ceux-là. Déjà, dans l'introduction du *Régime féodal en Bourgogne,* il faisait observer que la nature des documents qu'il avait utilisés l'avait conduit à l'emploi d'une forme sèche et abstraite, sans vie ni couleur. Plus tard, dans la préface de l'*Histoire politique de l'Europe contemporaine,* il disait :

> Je devais tendre à un style court, clair et précis. La nécessité pratique m'a forcé à rechercher avant tout la brièveté, parfois, je le crains, jusqu'à l'obscurité; mais jamais je n'ai sacrifié la clarté à l'élégance. Chaque fois qu'un mot déjà employé m'a paru rendre la phrase plus claire, je n'ai pas hésité à le répéter; entre deux termes, j'ai toujours choisi le plus familier comme étant le plus facile à comprendre; j'ai évité les métaphores qui éblouissent sans éclairer.

Aujourd'hui, il dit :

> J'ai cru que, pour être pleinement sincère, il fallait éviter les formes conventionnelles et pompeuses qui donnent une impression fausse de la réalité. J'ai donc renoncé délibérément à l'usage du style historique et j'ai tenu à exposer toujours les faits dans une langue simple et familière, aussi rapprochée du ton de la conversation que le permettait le souci d'écrire correctement.

Cette clarté, cette familiarité qu'il recherche avec scrupule, donnent aux livres de M. Charles Seignobos une saveur singulière. Ce n'est point, en somme, à un lecteur qu'il s'adresse, c'est à un auditeur : il parle, et sa parole est si précise qu'elle oblige à l'attention. Celui qui voudrait l'oublier n'y réussirait pas.

Il est heureux que, en des jours où tant d'hommes, sous prétexte d'écrire l'histoire, se laissent aller aux fantaisies étranges d'une imagination passionnée, un maître se trouve qui garde et enseigne le culte désintéressé de la mesure et de la réalité.

A.-FERDINAND HEROLD.

MÉMOIRES INÉDITS DE VAUBAN
SUR LE
RASEMENT DES PLACES DE GUERRE

—

« Autant de gens, autant de sentiments différents, écrivait Vauban à Louvois. Envoyez cent ingénieurs, vous aurez cent projets différents, dont pas un ne se ressemblera, et j'ose même dire qu'il n'y en aura pas un qui ne soit défectueux en une chose ou en l'autre. »

Ce n'est ni une boutade, ni une parole de fatuité. Après une longue expérience, Vauban, qui en toutes circonstances rendit justice aux qualités, aux talents et au dévouement de ses ingénieurs, constatait simplement qu'il ne pouvait adopter sans retouches les plans que lui adressaient ses subordonnés, pour la remise en état de places fortes, ou leurs projets de démantèlement de citadelles. Il avait visité lui-même toutes les forteresses importantes du royaume et la plupart des postes, des « réduits ». Maintes fois il franchit les Alpes, les Vosges et escalada les Pyrénées. A cheval dès le lever du jour, il y restait bien après le coucher du soleil, laissant en route son escorte et ses domestiques vaincus par la fatigue. Rentré dans son bureau, il relevait ses observations, ses croquis et donnait son avis sur tous les projets de fortification (1). Il avait sa technique géniale des fortifications « rasantes », assez souple pour s'accommoder aux diverses conditions topographiques et aux exigences

(1) « Je suis si terriblement affairé, écrivait-il, que, si les jours avaient trente-six heures au lieu de vingt-quatre, je trouverais à les emplir jusqu'à la dernière minute. »

immédiates des opérations militaires. S'il tenait à bastionner très solidement les villes et les bourgs qui gardent les passages des frontières, il s'ingéniait aussi scrupuleusement à n'engager aucune dépense superflue.

« Ne dépensez que le moins que vous pourrez, c'est-à-dire que ce qui est absolument nécessaire », recommandait-il à ses ingénieurs. Il avait arrêté quelques plans-types de bastions, de courtines, de tenailles, de demi-lunes et autres pièces détachées de l'organisme complexe d'une place forte; il en avait calculé les devis avec un strict souci d'économie, tout en veillant à la solidité de l'ouvrage et à la rapidité de l'exécution. C'était la fortification en série du temps de guerre. Il se réservait de donner plus tard, la paix venue, « une figure plus convenable à la citadelle ».

« Je vous envoie un plan de casernement pour les officiers et soldats, selon lequel il faudra se conformer, car c'est celui que nous pratiquons partout. » Le commissaire général des fortifications invitait ses subordonnés à tirer le meilleur parti de la main-d'œuvre et des matériaux du pays. Il connaissait étonnamment les conditions locales. Confiant dans la compétence technique et la sagesse de Vauban, le ministre de la Guerre enjoignait aux ingénieurs de se conformer strictement à ses plans et devis. Colbert faisait admonester Niquet, qui se permettait parfois de modifier des croquis de détail. « S'il lui arrive jamais de remuer une pellée de terre que conformément aux mémoires du sieur de Vauban, il sera rappelé un quart d'heure après que je m'en serai aperçu. »

Vauban, qui connaissait le rôle prépondérant des places fortes à l'époque, ce qu'elles coûtaient de deniers au pauvre peuple et surtout ce qu'elles épargnaient de vies humaines, réfléchissait longuement avant de souscrire au démantèlement des moins importantes même. Il se heurtait à l'esprit de routine, à une singulière con-

ception de l'honneur militaire des généraux, des officiers des régiments qui prisaient peu les travaux des sièges, les « bombarderies », préféraient les batailles, les corps-à-corps avec l'ennemi et ne voulaient pas considérer les ingénieurs comme des camarades.

« Nous sommes plus braves que les ennemis, si nous ne nous retranchons pas », déclaraient-ils.

« Notre follette nation, observait Vauban, croit qu'il faut toujours se battre comme on se trouve, ne se donnant d'autre inquiétude là-dessus que de bien frapper... J'aimerais mieux avoir conservé cent soldats au roi que d'en avoir ôté trois mille à l'ennemi. »

Des lieutenants-généraux auraient volontiers rasé un grand nombre de places fortes. Louis XIV lui-même, lassé de la lenteur des travaux d'approche autour des citadelles, insista souvent pour brusquer le dénouement et donner l'assaut. Vauban résistait et réussit à sauver de la destruction des forteresses qui permirent dans la suite de barrer la route aux envahisseurs.

Le 15 août 1688, Louvois le consultait « *à propos du rasement proposé de quelques places fortes* » touchées par la guerre des Flandres. Le prudent ingénieur lui adressa un important mémoire, encore inédit, dans lequel il exposa son « sentiment sur le rasement des places en général », émit des suggestions originales sur l'utilisation des places démantelées et donna son avis sur les cas particuliers qui lui étaient soumis (2).

Il y a deux manières de raser les places, selon les égards à quoi on est obligé.

La première se peut appeler *raser une place,* quand on en démolit généralement toutes les fortifications et toutes les clôtures, en sorte que, ne s'en pouvant plus servir, ladite place demeure ouverte, devenant pour lors bourg ou village.

La deuxième, quand, en abattant les dehors, on se contente

(2) Archives historiques du ministère de la Guerre. Cote 1115. Lettre de Vauban à Louvois, 19 août 1688, de la citadelle de Lille.

de tirer les terres en bas dans les fossés, sans les raser tout à fait et que, sapant en même temps le revêtement des bastions, on les abat et ensevelit leurs matériaux (*sans permettre qu'on les dissipe*) sous les terres avalées de leurs remparts qu'on ne rase qu'à demi ou aux deux tiers, laissant les courtines sur pied et fermant les gorges avec des murs égaux en force à ceux des mêmes courtines. Il faudrait terrasser ces murs et ajouter une tour de trente pieds de diamètre environnée d'un fossé assez large et contigu à celui des courtines. Quoi fait, abandonner tous les ouvrages démolis à qui voudra les cultiver et y faire des jardins, à charge de les reprendre tous et quantes fois qu'il plaira au Roi de les faire relever. Voilà, à mon avis, ce qu'on pourrait appeler *désarmer une place*. De cette façon, elle demeurerait toujours ville fermée et en état de n'être point prise d'emblée. Comme les ouvrages abattus ne laisseraient pas de figurer encore en cas qu'une première ou deuxième ligne vinssent à être forcées, y jetant quatre ou cinq bataillons, on la mettrait en quatre ou cinq mois de temps sur pied, sinon de maçonnerie, du moins de terre gazonnée, fraisée et palissadée, ce qui ne laisserait pas d'être de fort bonne défense, attendu que le revêtement des gorges avec leurs tours ferait à peu près l'effet des tours bastionnées et d'un très bon retranchement.

J'en voudrais fort peu raser de la première manière, mais beaucoup de la deuxième, avec cette remarque que celles de la première, n'ayant plus besoin de garnison, on pourrait les laisser à la conduite de leurs magistrats. Mais il serait bon de mettre des commandants dans celles de la deuxième, à 200 livres par mois seulement, avec une garnison de 10 invalides pour chaque porte payés à 6 sols par jour et logés auprès des mêmes portes où ils tiendraient toujours une sentinelle, assisteraient à l'ouverture et fermeture, en conduiraient les clefs, feraient deux rondes la nuit sur le rempart, et de jour autant, pour empêcher qu'on n'y gâte rien.

Ces invalides ne coûteront pas plus là au Roi qu'ailleurs. Il faudrait leur donner à tous des hallebardes et les couleurs du Roi, mettre un sergent à leur tête pour les diriger et ajouter un aide-major à chacune des places. Quant à celles que l'on rase, je tiens que si le Roi faisait payer moitié

des appointements aux états-majors chez eux jusqu'à remplacement sans être obligés de les venir solliciter en Cour, ils auraient lieu d'être contents et beaucoup même y gagneraient.

Dans toutes les autres places qui demeureront sur pied, où il n'y a point de citadelle, je crois que le Roi ferait bien d'y faire bâtir de bons réduits avec des revêtements fort élevés, capables de logements pour trois ou quatre compagnies chacun et des magasins et couverts nécessaires à pouvoir retirer toutes les grosses munitions de la place.

Pour *Marsal*, la situation est si peu importante et tellement désœuvrée et l'habitation si peu considérable de toutes les manières qu'il me paraît que le meilleur parti qu'il y eût à prendre serait de la raser tout à fait, observant seulement d'y laisser les passages nécessaires à l'écoulement des eaux.

Pour *Boulogne*, je ne suis nullement d'avis de son rasement. Je tiens qu'il faut par nécessité fortifier la ville basse d'une fortification assez bonne pour obliger l'ennemi à l'assiéger dans les règles, moyennant quoi il sera en quelque façon impossible que les Anglais en puissent faire le siège. La ville haute étant déjà à peu près en état telle qu'on la demande, il ne sera pas difficile de fortifier la basse et de la mettre bientôt en bon état. De quelque façon qu'on accommode cette place, elle ne sera sujette aux surprises ni plus à charge au Roi qu'elle n'est présentement, vu que ses habitants sont vieux sujets bien intentionnés et aguerris et qu'il y a une fort bonne milice en ce pays-là. Au lieu que si on prenait le parti de la raser, l'ennemi y faisant descente et y trouvant une peuplade considérable, pourrait fort bien prendre le parti de l'occuper par un corps de 10.000 à 12.000 hommes de pied avec lequel il l'aurait plus tôt mise en état de défense qu'il ne l'aurait prise, s'il était obligé de l'assiéger...

Le 9 avril 1691, après un siège méthodique, rapide, Vauban prenait la place de *Mons*, capitale du Hainaut, sous les yeux de Louis XIV, qui, en récompense, lui accordait 100.000 livres et le priait à dîner en sa compagnie. L'état-major de l'époque considérait comme peu

importante, au point de vue militaire, cette place, dont la capitulation eut cependant pour conséquence de jeter le désarroi dans le camp des coalisés et aussi de marquer le déclin de la faveur de Louvois. Vauban, qui en appréciait l'utilité, tint à la fortifier et s'empressa à cet effet de profiter de la faveur royale. Il adressa de Mons à Louvois, le 6 mai 1691, un long mémoire sur les travaux qu'il venait d'entreprendre. Toujours soucieux des intérêts du Trésor, il demandait quelques menus crédits pour récupérer des quantités de munitions.

Tout ici est plein, dans la ville et dans ses dehors, de boulets, bombes et grenades qui s'enterrent et se dissipent, faute d'être ramassés : 2 sols des gros boulets, un sol des petits et 8 ou 10 deniers pour les bombes remettraient tout cela dans les magasins du Roi (1)...

Au cours des longues et laborieuses négociations secrètes poursuivies entre le comte de Tessé et le duc de Savoie, traversées d'incidents comiques et mélodramatiques que Voltaire paraît avoir ignorés et qui abouti-

(3) Archives historiques du ministère de la Guerre. Lettres de Vauban à Louvois, 6 et 15 mai 1691.

Des biographes de Vauban ont prétendu que Louvois aigri, après l'affaire de Mons, tourna sa mauvaise humeur contre le commissaire général des fortifications et que leurs rapports manquèrent dès lors d'aménité. Il est permis d'en douter, si l'on parcourt le mémoire du 6 mai 1691. Vauban demandait au ministre, *in fine* de son travail, quelques services personnels qui supposent des relations empreintes de confiance, de bienveillance.

« Souvenez-vous, s'il vous plaît, Monseigneur, de faire envoyer la dispense d'arrière-ban que vous avez eu la bonté de m'accorder pour M. de Villebertain, mon gendre; l'abbé de Vauban aura soin de la retirer de M. Pinsonneau. Il y a ici une charge de greffier de la cour de Mons, vacante par la mort du seigneur Ancrisse, qui est à la disposition du Roi et pour laquelle il n'y a point d'appointements. Je vous serais très obligé si vous aviez la bonté de la faire donner au seigneur Quenau, l'un de mes secrétaires qui sert depuis longtemps sans avoir jamais rien eu que les gages que je lui donne annuellement, qui sont assez médiocres. Il n'y a point de secrétaire d'intendants qui aient plus d'affaires que les miens qui cependant n'en sont pas plus riches, car les bons morceaux ne sont jamais pour eux et où les prendre, s'ils ne viennent de vous?

« Puisque je suis en train de vous demander, ayez encore la bonté de vous souvenir que j'aimerais bien autant les cent mille livres dont il a plu au roi de m'honorer entre les mains de Monseigneur de Turnenyer qu'au Trésor Royal. »

rent, en août 1696, à la paix séparée signée par Victor-Amédée II, Louis XIV, sur les instances de Vauban, ne consentit à céder Pignerol et quelques places voisines que sous la réserve formelle de leur démantèlement. Cette condition fut, pendant huit mois, la pierre d'achoppement pour les tractations occultes.

Pour témoignage évident du retour effectif de l'amitié du Roi (Victor-Amédée II, duc de Savoie, roi de Chypre), Sa Majesté consent et promet que la ville et citadelle de Pignerol, les forts Sainte-Brigite, La Pérouse et autres forts soient rasés et démolis aux frais de Sa Majesté et le tout bien démoli remis entre les mains de S. A. R., aussi bien que les terres et domaines compris sous le nom du Gouvernement de Pignerol. S. A. R. s'engage et promet de ne faire rebâtir ni rétablir aucune des dites fortifications, ni en faire construire de nouvelles sur et dans l'espace des susdits territoires. Il sera cependant loisible aux habitants de Pignerol de se fermer d'une simple clôture de muraille non terrassée et sans fortification (2)...

Le traité signé, les otages furent rendus et les gages annulés. Louis XIV avait constitué en nantissement les places du comté de Nice et Victor-Amédée II celles de Montmélian et de Suse. Le chevalier de la Fare remettait les « châteaux, places, forts et autres lieux du comté » aux commissaires du duc de Savoie qui, en moins d'un mois, de généralissime de l'empereur d'Autriche, devenait généralissime du roi de France. Ce n'est pas sans regret que Vauban vit céder intactes les places de Villefranche et surtout de Nice, qu'il venait de fortifier, et qui, déjà sous le régime de la Maison de Savoie, passaient pour imprenables. Catinat les avait emportées au début d'avril 1691, après un siège rapide, fort bien préparé sur les conseils de son ami Vauban. L'avisé commissaire général des fortifications, qui avait compris la grande importance du château de Nice, placé sur les rou-

(1) Arch. hist. Guerre. Cote 1373. Lettres de Tessé à Louis XIV.

tes de communication par terre et par mer entre l'Italie et la Provence, l'avait ensuite équipé fortement. Il avait d'abord chargé divers ingénieurs de préparer sur place des projets généraux; puis, en janvier-février 1693, il était allé lui-même arrêter les plans définitifs. Les travaux avaient duré trois ans. En 1696, le château de Nice transformé revenait au duc de Savoie.

Victor-Amédée II ayant à nouveau changé de camp, les armées françaises durent reprendre, en 1705 et 1706, les places de la Savoie et du comté de Nice. Le maréchal de Vauban avait à reconquérir ses propres fortifications, à user de « méthodes nouvelles auxquelles nul ne s'attendait ». Près d'un an durèrent les blocus de Montmélian et de Nice. Le 6 décembre 1705, Montmélian capitulait par famine, tandis que le duc de Berwick se disposait à donner l'assaut contre le château de Nice. Vauban tenait à raser entièrement la citadelle de Montmélian et à armer par contre le fort voisin de Barraux, qui lui paraissait plus utile.

Il écrivait à M. de Chamillart, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, le 15 novembre 1705:

Si la reddition de Montmélian est suivie de celle de Nice, il y aura lieu de se consoler de la perte de Barcelone, car après tout il y aura bien plus de sujet de se réjouir de la prise de ces deux places que de s'affliger de la perte de celle-là, par rapport à la France, car enfin l'un nous touche bien plus près que l'autre. Quand nous serons maîtres de Montmélian, je me persuade que le Roi la fera démolir et le plus tôt ne sera que le meilleur. C'est une chose cependant qui mérite réflexion, attendu que cette place entre nos mains nous assure de la possession et défense du pays, ce que le fort de Barraux, faible et imparfait comme il est, ne fera pas si bien à beaucoup près... Si le Roi prend résolution de la faire raser, il sera aisé de retrouver les embouchures des mines que nous y fîmes pendant la dernière guerre et quand elle était à nous. La muraille sera bien plus facile à percer par ces endroits-là que par d'autres. En ce cas, si Sa Majesté

prend le parti de la démolition, il n'y faudra pas laisser pierre sur pierre...

A l'égard du Château de Nice, je suis persuadé qu'il faudra le garder jusqu'à la fin de la guerre : cette place-là nous est d'une trop grande importance pour s'en défaire aussitôt...

M. de Chamillart répondit par courrier:

L'intention du Roi est de faire raser Montmélian aussitôt qu'elle sera réduite à son obéissance : c'est le seul moyen de ne plus retrouver cette place contre nous. Il vaut bien mieux songer à fortifier et à perfectionner le fort de Barraux qu'à le couvrir.

Il me paraît par tout ce que je vois que la prise du Château de Nice est de dure digestion. Dieu veuille qu'avec du temps et de la persévérance on en vienne à bout (3).

La garnison du château de Nice battit la chamade le 5 janvier 1706 et sortit, le 6, de bon matin. Près de soixante mille bombes ou boulets avaient été jetés sur la place. « Je ne puis me dispenser, après m'être livré à la joie que j'ai partagée avec le roi de cette conquête, d'essuyer les mauvais quarts d'heure que ce siège nous a d'abord valus, mandait aussitôt Chamillart à l'intendant Gérardin de Vauvré. » Malgré l'insistance de Vauban, Louis XIV ordonnait, le 24 janvier, à M. Le Peletier de « faire démolir la citadelle, le château et les fortifications de la ville de Nice ». Les travaux de rasement furent poussés avec célérité. Louis XIV avait heureusement négligé de faire détruire la citadelle archaïque dominant le sommet voisin du mont Alban, considérée comme quantité négligeable, « simple épouvantail pour des corsaires ». Les événements ne tardèrent pas à donner raison à Vauban.

Dans les premiers jours de juillet 1707, les impériaux, conduits par le duc de Savoie et le prince Eugène, réoccupaient sans difficulté la ville ouverte de Nice et for-

(5) Arch. hist. Guerre. Cote 1900. Lettres de Vauban et de Chamillard.

çaient le passage du Var. Si les alliés n'avaient pas perdu deux semaines à Nice en hésitations, en conférences, donné ainsi le temps aux troupes du maréchal de Tessé et du lieutenant-général comte de Médavi de se former autour de Toulon et éprouvé les inconvénients de laisser sur leurs derrières les garnisons de Montalban, d'Antibes, des îles de Lérins, retranchées par Vauban, la marine française massée dans la rade de Toulon eût été anéantie et le Midi de la France entièrement dévasté. Au mois de mai 1800 encore, l'armée de Suchet put arrêter sur les bords du Var les troupes d'invasion, grâce au poste de Montalban, isolé parmi les ennemis, les harcelant de ses canons et transmettant à Suchet les nouvelles opportunes par le premier télégraphe optique militaire.

Vauban n'admettait que le rasement de citadelles dont l'inutilité était démontrée. Louis XIV passa outre quelquefois par entêtement, par orgueil. Le temps se chargea de relever ses fautes.

Vauban avait créé à Dunkerque une place forte de premier ordre, creusé et bastionné un port militaire, qui permirent, pendant de nombreuses années, à Jean Bart et à la marine française de tenir en échec la suprématie de l'Angleterre sur l'Océan et d'infliger aux flottes ennemies d'éclatantes défaites. Vauban, si modeste d'ordinaire, parlait avec fierté de son œuvre.

Ce port et son entrée me paraissent une des plus belles choses du monde et la plus commode et, si je demeurais six mois à Dunkerque, je ne crois pas que ma curiosité ni mon admiration seraient épuisées, quand je les verrais tous les jours une fois.

Par un article du traité d'Utrecht, Louis XIV s'engageait à combler le port militaire et à ruiner toutes les défenses de Dunkerque.

Quelle douleur eût ressentie Vauban, si on lui avait dit que le roi, qu'il avait si admirablement servi, raserait d'un simple trait de plume cet incomparable ensemble de fortifications et de travaux d'hydraulique!

PAUL CANESTRIER.

LES COMPAGNONS DE L'UNIVERS[1]

—

XIV

Il faut que j'aille voir Denise. De l'avoir prise à ma charge, n'est-ce pas une irréparable sottise? Quel démon me poussait? A quoi m'aura servi Bullerton, son geste providentiel, si, délivré de mes propres soucis, je porte les soucis d'une autre?

Ma crainte est purement spéculative. Je continue à envisager les circonstances funestes mais je ne les prends guère au sérieux. Un peu d'argent me délivrera, et pour le demeurant, Denise fera ce qu'elle voudra de sa vie.

L'intervalle est trop grand entre nous. Je ne connaîtrai pas l'âme de Denise; elle n'aura de la mienne qu'une idée confuse et fausse.

Toutefois, nos erreurs seront peut-être bénévoles. J'ai pour Denise un joli foyer de sympathie. A peine l'avais-je rencontrée, déjà elle m'était chère. Dans la hiérarchie humaine, je la mets bien au-dessus d'Yveline, de Francine et de la plaintive Juliane.

Enclin à en faire une créature d'élite, je suis prêt à m'enthousiasmer pour elle. Etat d'esprit dangereux et gros de mécomptes. Que les destins s'accomplissent! Je ne gagnerais rien à chercher le gouvernail: il n'y en a point.

Dans sa gaine, en sétilose pâle, avec ses jeunes bras mi-nus, la nichée blonde des cheveux, les yeux chan-

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 836, 837 et 838.

geants comme les flots de la mer océane, Denise haute, virginale et farouche, me fait songer à la vierge druidique — la forêt gauloise, les chênes antiques, le mystère des dieux carnivores.

Sa pureté est redoutable; un nimbe argenté l'enveloppe, et je la situe, d'instinct, dans une humanité noble, à l'orée d'un immense avenir.

Je sens le poids de ma responsabilité. En engageant ma parole à Yveline, j'ai, presque sûrement, agi contre moi-même. Je ne pourrai pas traiter Denise comme une autre. Des énergies secrètes me forceront à remplir près d'elle un devoir plus sévère qu'envers toute autre. En vain, chercherais-je à y échapper. Ce serait comme si je me trahissais moi-même.

C'est bien pourquoi je la regarde avec une inquiétude éblouie. Parallèlement, je suis fier d'être, pour une part, dans sa destinée. C'est ridicule mais irrésistible. J'ai le sentiment d'être, près d'elle, une manière d'esclave affranchi. Mon corps me paraît d'une trame plus grossière que le corps élancé de Denise.

Je parle ,sans bien suivre mes paroles; je dis quelque chose comme ceci:

— Il est possible, Denise, que, pour un temps, vous deviez vivre dans ma maison... à moins que vous ne préfériez une pension de jeunes filles. Vous choisirez.

Ses joues deviennent juste un peu plus que roses. C'est une nuée de sang, moins visible dans le cou rond et frêle, dans les lobes des oreilles. Ce flux charmant évoque de la vie profonde, de la vie secrète; un vers chante dans ma mémoire:

L'aubépine avait mis sa robe rose et blanche.

— Je n'ose pas choisir, dit-elle, d'une voix où restent des timbres de l'enfance: ce que vous voudrez sera bien.

— Est-ce à dire que vous n'avez pas de préférence?

— Oh! si, j'ai une préférence.

— Il faut me la dire.

Elle hésite; nos regards se croisent; cette fois, c'est l'ondine parmi les roseaux de ce bel étang, où leurs glaives verts émerveillèrent, par un matin d'orage, le petit garçon étonné et ravi de son émerveillement.

— Eh bien? dis-je.

Elle murmure, tandis que ses petites mains se crispent sur sa robe:

— Mais vous, parrain... que préféreriez-vous?

— Ce que vous préférerez, Denise.

— Mais est-ce bien vrai?... Comment pourrais-je, chez vous, ne pas vous gêner?

Au fond de moi, je pense que, si légère soit sa présence, elle m'imposera des servitudes, mais voilà, je n'en ai pas moins envie de sa présence.

— C'est absolument vrai, Denise.

— Alors (la nuée rouge-rose reparaît), j'aimerais mieux ne pas être en pension...

J'ai été stupide, et, d'ailleurs, je le suis encore.

— Donc, Denise, vous habiterez chez moi, avec Mlle Brigitte pour vous accompagner.

Cette fois, le sang a pris une route inverse; Denise est blanche comme un camélia frais éclos.

— Merci! murmura-t-elle.

Ce mot a jailli des profondeurs de l'être. Je sens l'entrave autour de mes membres, mais, rejetant les présages de l'oiseau noir:

— La musique, Denise... tu l'aimes toujours autant?

Velléda se dresse. Dans la multitude innombrable des ondes sonores, des ondes dont l'homme créateur a fait un monde, Denise est chez elle.

— Je l'aime davantage! Je crois que, sans musique...

Les paupières s'abaissent sur les grands yeux mystiques:

— Sans musique, je ne pourrais pas vivre!

— Mais, Denise, nulle puissance ne saurait vous priver de musique — la musique est en vous!

Un petit rire aussi frais que la mélopée d'une source au fond des bois:

— Je suis bête! dit-elle.

Je songe à la Denise d'avant Bullerton. Elle était déjà mystérieuse. Elle l'est plus encore. L'inconnu intérieur a grandi en même temps que sa stature. Elle arrive à l'époque où *l'étonnement,* chez les êtres de sa sorte, approche du maximum, tandis qu'il décroît chez les créatures du troupeau qui, adultes, sont définitives, murées dans leur nature, désormais inaptes au développement.

A mille indices, je sens qu'elle n'est pas la simple abeille, asservie à la ruche. D'autant plus sera-t-elle redoutable pour ma sécurité. Il faudra assister à tout le désordre de l'évolution dans une nature originale, il faudra veiller et subir...

Resterai-je seulement insensible au charme effrayant qui va se dégager d'elle? Je ne suis qu'un pauvre mâle, malgré le bagage social; mes trois natures sont faillibles.

Incohérence et misère! Qu'il soit ou non finaliste, avec quelles ruses, quels détours, quel infernal génie l'instinct d'outre-vie s'adapte aux conditions sans nombre de l'existence! Loin de nous libérer, le Verbe, l'Abstraction, le Mensonge social nous asservissent davantage. L'Ancêtre s'agglomère les éléments intersociaux, en fait des excitants, des condiments, des « magnifiants » de l'impulsion générique.

Tandis que j'observe Denise, d'autant plus soucieux qu'elle est plus candide, Yveline est venue. Sont-elles moins différentes l'une de l'autre, sur le plan humain, que la Terre et Saturne dans le monde planétaire? J'ai peine à me figurer une qualité par où elles coïncident.

Ce désir qui n'a jamais pu s'éteindre, qu'Yveline adolescente a mis en moi, je ne l'aurais pas subi avec une Denise — et si quelque circonstance impérieuse (plutôt unilatérale, je veux dire née d'un simple *état de chair*) avait pu le faire naître, il aurait expiré dès le lendemain

— et j'en eusse conçu de la honte, comme d'une profanation.

Avec Yveline, les deux imaginations et les deux organismes coïncident par une énergie soudaine, profonde et complice. Tous les éléments d'un souvenir vivace, indélébile, s'amalgament, s'emparent, avec une égale puissance, du conscient et de l'inconscient...

— Avez-vous parlé à Denise? demande Yveline.

— Je lui ai parlé.

— Je voudrais vous dire quelque chose encore.

Elle est émue de manière insolite et — mauvais signe — son émotion me pénètre instantanément. Sa bouche orageuse et ses joues pâles me font pâlir moi-même.

— Venez par ici, voulez-vous?

Sa voix est de plusieurs tons au-dessous de sa voix normale. Je suis la femme aux beaux rythmes dans un petit salon bleu et or, peuplé de bibelots sans prestige.

Nous voici face à face, et le visage d'Yveline annonce que la rencontre sera décisive.

J'ai peur. En un éclair, ma vie peut être enchaînée. Un cyclone intérieur m'emporte, cependant que j'appelle à mon aide la résistance d'antan. Ma volonté est molle comme ma chair; la place est démantelée...

Yveline parle; c'est toujours la voix sombrée, la bouche orageuse; la belle pâleur du visage me donne le vertige.

— Etes-vous prêt à recevoir Denise, si c'est nécessaire?

— Je suis prêt, Yveline.

— Alors, voici (elle s'arrête pour respirer, haletante)... J'ai promis une réponse ferme, dans quinze jours, à Hautbourguès. D'ailleurs, je suis résolue... mais j'entends *m'appartenir* jusque-là... A partir du jour où j'aurai dit oui — vous le savez — je serai *complètement fidèle*.

Une vague de sang monte qui chasse la pâleur, les yeux d'Yveline se dilatent.

— Complètement, répète-t-elle... car, n'étant pas une jeune fille, je ne lui dois rien, n'est-ce pas, sur mon passé?

Qu'elle l'ait voulu ou non, nous sommes près l'un de l'autre. J'aspire le parfum léger comme les matins, j'aspire toute la femme — et nos mains complices se sont jointes.

Un geste et c'est ma défaite — mais est-ce une défaite? Pour un autre, les paroles d'Yveline seraient ambiguës; pour moi, elles sont nettes. Une seule fois dans sa vie et pour se débarrasser d'un mal *unique*, elle contrevient au conformisme. Cela, pendant qu'elle est libre...

Sa parole engagée, elle n'y faillira point; elle observera le Contrat avec Hautbourguès comme avec son premier compagnon. Car sa frivolité se plie sans réserve à l'exigence religieuse et sociale.

Pendant que la petite main vibre dans la mienne, cette certitude me pénètre comme une flèche et dissipe — pas tout à fait — l'effroi d'un acte auquel je n'ai plus l'espoir d'échapper...

Une minute encore. Goûtons une dernière fois le long désir inassouvi, l'attente qui fut une des formes de mon destin. Puis, un geste, et déjà, tout est révolu.

Le corps fondant d'Yveline, si flexible qu'à peine on soupçonne l'ossature, ses lèvres inlassablement convoitées, le rêve dissous dans une réalité qui est un rêve encore!

Allons! c'est fini. L'inconnu d'Yveline ne reparaîtra plus. Non que je la connaisse mieux, en tant que femme, mais *cet inconnu-là* est de même ordre que celui de Francine, — ce n'est pas le secret de la nuée.

Comment ne le regretterais-je pas? Que d'élans ne lui

dois-je, de vœux sans cesse refoulés, d'aspirations où renaissaient, sans cesse, des régions de l'adolescence!

Le désir d'Yveline est maintenant mêlé au troupeau des désirs quotidiens. D'ailleurs, je la désire toujours, et avec quelle ardeur! Elle aussi, je pense: elle ni moi ne consentirons à ce que ce songe de douze ans soit gaspillé en une étreinte.

Elle donnera les jours qu'il faut pour l'apaiser ou du moins pour qu'il soit tolérable — et défendu.

— Tu m'aimes? murmure Yveline qui cache sa tête contre ma poitrine.

Sa chevelure m'est chère, finement odorante, et qu'il est doux d'y plonger son visage! Ma gratitude est profonde! A jamais, Yveline me sera amie.

— Tu m'aimes? répète-t-elle.

Allons! le temps des niaiseries est venu:

— Depuis si longtemps!

— Oui, je sais, fait-elle avec un petit rire... je ne suis pas aveugle... et moi aussi je t'aime depuis... un matin!

Le mot ranime le foyer; le jardin est là, l'escarpolette, l'adolescente... Pourquoi est-ce un miracle?

— Quel matin! Yveline... jamais je ne l'oublierai...

Silence. Anxiété. Je me roidis contre les Possibles.

— Tu m'aimeras longtemps encore... longtemps?

Est-ce l'assaut? Reprend-elle le projet qu'elle dut reprendre mille fois?

Il faut pourtant que je risque:

— Longtemps... très longtemps!

— Ah! soupire-t-elle... Nous pourrions vivre ensemble!...

Je reçois le coup sans broncher, mais quelle angoisse!

— Oui... ce serait délicieux pour moi... mais pour toi, naufrage! Il peut, lui, dix, vingt fois ce que je peux!

— Je ne crains pas la médiocrité.

— Tu ne la connais point!... Jamais je ne me pardonnerais de t'avoir frustrée...

Elle a relevé la tête; elle me regarde, attentive. Rien ne marque une révolte. Son siège était fait!

— A demain? murmure-t-elle.

Maintenant que la menace redoutable a disparu, ce demain sonne une fanfare de joie et d'amour. A l'heure où elle donnera le oui des fiançailles à Hautbourguès, nous aurons, l'un et l'autre, épuisé douze ans de désirs, mais je garderai une prédilection pour ce corps fondant, aussi souple que celui des beaux carnassiers.

— A demain! ai-je répondu, après une dernière étreinte.

— Tu m'aimes?

— Je t'aime.

Magnifique réalité du mensonge!

XV

C'est une période intense de mensonge. Elles sont trois — Yveline, Francine, Juliane — trois qu'il faut tromper charitablement. Surtout, qu'elles s'ignorent!

Après tout, le mensonge est une *réalité* irrésistible, dont les origines remontent à la vie animale. La ruse primitive contient en germe les éléments du mensonge; elle a déjà même des caractères présociaux, car elle suppose des influences, des rapports entre les habitants de la mer, de la forêt ou de la plaine.

Un chevreuil ne songerait pas à donner le change sur ses traces, s'il ne rencontrait que de l'herbe, des arbres ou des bêtes inoffensives. Les loups ne dresseraient pas de pièges, s'ils n'avaient à vaincre la finesse des proies; la panthère ne se dissimulerait guère pour saisir l'innocent herbivore, le fourmi-lion ne creuserait pas le puits qu'il a l'art de faire croire inhabité.

Partout, les animaux supérieurs, même solitaires, connaissent des difficultés dont la nature a quelque chose de social, d'innombrables interactions dont l'influence ne fut certes pas une quantité négligeable.

Il serait absurde d'exagérer ce point de vue; encore faut-il en tenir compte.

En somme, chacun est soumis à une dure contrainte de ruse; il faut mentir sur la position qu'on occupe, sur la force dont on dispose, sur la route suivie. La lutte pour la vie, d'un cerf, d'une antilope, d'un daim, d'un passereau, exige une dissimulation perpétuelle, dissimulation dont, pour d'autres raisons, ne peuvent guère se départir le tigre, le chacal, la fouine.

Lorsqu'apparaissent les premiers rudiments de la socialité animale, les *éléments* du mensonge ont déjà fait des progrès incalculables. Il se forme une science des pièges transmise de génération en génération. La socialité humaine en prendra sa part. Les pièges primitifs que l'homme tend à l'homme y ressortissent.

A mesure que les guerres de famille à famille, de tribu à tribu, de peuplade à peuplade, se multiplient, les mensonges à l'aide desquels l'ennemi sera surpris ou terrifié, deviennent plus subtils. L'art de truquer les sites, d'effacer ses traces, de dissimuler les démarches individuelles et collectives, prépare l'art militaire des peuples barbares et civilisés.

L'homme sait de mieux en mieux que, si la force est un puissant élément de guerre, elle cède le pas à la ruse, si bien que *le mensonge constitue le principal facteur d'un usage utile de l'énergie combative:* il faut ou paraître plus fort ou plus faible qu'on ne l'est réellement, tantôt offrir à l'antagoniste l'appât d'une troupe à écraser ou à surprendre, tantôt jeter le doute ou l'épouvante en simulant une puissance inexistante.

Ainsi se développe le sentiment *généralisé* du mensonge tutélaire qui, de bonne heure, évoluera, en dehors même de la guerre ou de la chasse.

Comment l'homme qui sait tromper la proie ou l'ennemi n'userait-il pas d'un tel pouvoir pour tromper ses compagnons, et en tirer profit? Avec le Verbe, le men-

songe est un monde. En substituant aux réalités, déjà si mouvantes, parfois presque insaisissables, des signes qui peuvent se combiner de manière à nier, à affirmer, à tronquer, à obscurcir, à embellir, à enlaidir les choses qu'ils représentent, quels inextricables lacis de fictions vont s'ajouter à toutes les fictions créées par la lutte organique et sociale.

Mais avant les éléments de mensonge nés de la lutte, n'y avait-il pas un nombre incalculable d'éléments falsificateurs, nés directement de notre organisation même?

L'œil qui perçoit la lumière en bloc, qui fait apparaître une couleur comme un ensemble immobile, nous trompe pour notre bien, nous cache l'agitation prodigieuse, *insoutenable,* qui constitue cette couleur.

Il en va ainsi pour tous les sens. Et encore pour les notions que la science s'efforce sans cesse de redresser, sans jamais avoir réussi à substituer une réalité sûre aux mirages sans nombre.

L'ironique nature qui nous montre le soleil tournant autour de la terre, continue à nous leurrer en tout sens. Nous ne faisons que substituer des fables aux fables...

Tout ce qu'on peut dire, c'est que les fables nouvelles nous donnent une prise plus forte sur le milieu, sur la nature et, par là, nous permettent d'espérer que nous sommes un peu moins loin des réalités.

Au total, avec le mensonge minéral, le mensonge animal, le mensonge humain, le mensonge du moi au moi, comment s'étonner du mensonge volontaire, du mensonge concerté, créateur de réalités singulières et puissantes?

Comment s'étonner que le développement de l'humanité comporte un étrange mélange de fiction imposée par la nature et de fiction *imaginée* par l'homme? Cette dernière fiction, en fin de compte, semble l'avoir jusqu'ici emporté.

Mais ce qui m'intéresse surtout, c'est que, dans la fic-

tion imagée, le mensonge VOULU balance l'autre, s'il ne le surpasse. Ceux qui ont détenu l'étrange pouvoir de développer les mythes n'ont pu y résister. Ils ont sciemment inventé des histoires.

Les miracles de toutes les religions sont moins souvent la suite d'une hallucination que d'une supercherie. De même, les rapports *historiques* de l'homme et des esprits, des dieux ou de Dieu, de même les explications frauduleuses qui sont le pain quotidien des croyants de toute nature.

Au reste, rien que le désir d'émerveiller suffit à pousser l'homme aux récits truqués, à grossir la légende d'un trésor d'anecdotes inventées.

Que sera-ce si le désir de domination et l'intérêt y poussent?

Ainsi l'homme s'est trouvé pris, pour les besoins les plus subtils de sa nature, dans un inextricable réseau de mensonges — primitivement *volontaires,* — mensonges constituant le principal ciment des sociétés humaines...

Au total, il n'est pas exagéré de dire que la Fiction-Mensonge joue un rôle prépondérant dans les grandes comme dans les petites illusions sociales, la Fiction-Mensonge devenant Illusion consolidée avec le temps et l'espace, pour peu que le hasard et les circonstances la favorisent, soit par coïncidence d'événements, soit par coalition de croyances ou encore par le prestige de ceux qui affirment.

Jusqu'où, chères petites, m'ont entraîné nos chétifs mensonges? Mais ne sont-ils pas à l'image des énormes mensonges sociaux? Chacun de nous quatre a construit un microcosme où nos mutuels mensonges se sont consolidés; ils n'y disparaîtront guère — et nos souvenirs en seront peuplés aussi nettement, et même mieux, que de nos sincérités.

Et, après tout, ces chapitres de notre Histoire, sont-ils si infimes, étant à l'image et à la ressemblance de toute l'Histoire humaine?

XVI

Denise n'est pas un fardeau ni une gêne. La communication s'est établie avec une promptitude déconcertante. L'univers de Denise, après quelques jours d'hésitation, d'anxiété, de méfiance mutuelle, est apparu en pleine lumière. J'y puis, à mon choix, selon les circonstances, susciter les étendues, les variations ou les incertitudes. La sexualité, qui devait tout obscurcir ou masquer, joue un rôle négligeable, encore qu'elle fasse plus séduisante une amitié qui, de mon côté, et combien plus du sien, est (provisoirement?) pure.

L'univers de Denise s'accroît à vue d'œil: je sens, avec ivresse, que je jouerai, que, déjà, je joue un rôle essentiel dans cette croissance. Il était vaste déjà par comparaison avec la plupart des univers d'adolescentes; il ne subira pas l'arrêt relatif qu'il subit, chez la plupart des humains, dès que la jeunesse est dans sa force.

Je ne me suis jamais rendu aussi nettement compte des relations entre l'immense apport social et l'être qui l'absorbe. Les aptitudes de Denise ne sont pas passives, elles se précipitent vers les notions neuves, elles leur font subir les métamorphoses qui les rendront plus assimilables *pour elle*. Elle possède le clavier des grands développements, l'intensité, l'enthousiasme, l'étonnement, l'admiration, et rien de plus passionnant comme de lui voir absorber les éléments nouveaux. Nous faisons ensemble un prodigieux voyage, le voyage de l'Humanité à travers les siècles, les océans, les sylves, les montagnes, les astres — et siècles, océans, sylves, montagnes, astres sont plus encore en elle qu'autour d'elle.

Cette vertigineuse *dévoration* d'univers, jamais je ne l'ai vue aussi énergique. Mieux que tous les êtres et

toutes les sciences, Denise me fait comprendre la part de l'individu et la part de cette Humanité qui, sans cesse, offre ses trésors, devenus inépuisables. Ainsi que le ciel où, chaque fois que grandit le pouvoir des lunettes, augmente le nombre des étoiles, ainsi l'Humanité, à mesure qu'on absorbe ses savoirs, ses arts, ses souvenirs millénaires, dévoile de nouveaux savoirs, de nouveaux arts, de nouvelles durées.

La conscience de Denise semble s'étendre sans limite; tout ce qui s'y adapte ouvre la voie à des adaptations nouvelles.

« L'œil n'est jamais las de voir ni l'oreille d'entendre », dit le vieux Scribe.

Denise crée — elle crée du matin au soir, et pendant le mystérieux entr'acte de la nuit. Création inutilisable, pourtant originale, originale *en elle.* Des myriades d'hommes et de femmes, à mesure qu'ils s'assimilent l'héritage millénaire, *redécouvrent* ce que d'autres avaient trouvé. De-ci, de-là, un être de choix, non seulement *retrouve,* mais *trouve.*

Cette volupté de faire vivre en elle une part de l'univers qui vit en moi, c'est un minuscule épisode de l'immense course aux flambeaux qui commença dans la nuit des siècles. Si je n'avais été là, la Denise de demain ne serait pas ce qu'elle va être. Même, elle serait très différente. Toute l'ambiance l'orientait vers un destin d'âme incompatible avec celui-ci et qui aurait rendu la communication entre nous obscure et incohérente.

Tout ce qu'on peut introduire dans un cerveau humain — pour peu qu'il y consente! N'est-ce pas avec Denise que j'aurai le mieux entrevu le jeu fantasmagorique de la Conscience? Variation infinie. Ni unité, ni continuité, ni homogénéité; tantôt l'extension d'une goutte d'eau prenant les dimensions de la Voie Lactée, tantôt la concentration de la Voie Lactée dans la goutte d'eau; l'invasion des siècles ou le rétrécissement du Tout dans une

seconde; une multitude sans bornes, puis une solitude désertique, la plus puissante des réalités et l'irréalité quasi totale...

Dans l'ivresse des commencements, toute notion mise en elle reparaît avec les grâces de l'éclosion. Une part de mon âme sociale participe à une résurrection. Car si je transforme son univers, elle, par répercussion, transforme le mien. Ce que je lui donne, elle me le rend, recréé, et de vivre auprès d'elle, de l'entendre et de la voir, je me retrouve à l'amont du fleuve, mais en prenant d'autres voies que jadis pour suivre la pente. Toute espèce de notions neuves vivent en moi, un monde d'images qui avaient besoin d'elle pour naître, un monde d'impressions dont elle est le démiurge. Ce que je savais, je le sais autrement, ce que je sentais participe d'une genèse inconnue.

Il y a de cela dans toute apparition d'êtres, je le sais bien. Un ami peut être une Révélation, une maîtresse ranime mille foyers mourants et en allume mille autres. C'est le grand privilège social: le développement *par* le prochain, le prochain multiforme. Jamais, et de loin, ce développement interindividuel n'eut l'ampleur qu'il a avec Denise.

Il est un monde où tout vient d'elle, où je ne pénètre qu'en voyageur: Denise est reine des ondes sonores. Dans ce monde sans bornes, la part de la Nature est si négligeable qu'elle semble presque nulle. Les sons révélés par l'Univers ne sont que des bruits: si, déjà, les oiseaux se révèlent plus rythmiques que la nature, le flutiau du meilleur, le petit chanteur roux des nuits, n'est qu'un couplet rudimentaire. Tellement différent même des premières musiques de l'homme! Mais depuis! Quels océans d'ondes *vivantes,* océans sans cesse accrus par les effrayantes races occidentales.

Toute petite, une Denise est saturée d'ondes. C'est le don, et l'un des plus mystérieux. Jusqu'à quel point est-il

d'origine interhumaine? Un nègre, né dans la plus indigente horde musicale et transporté tout enfant en Europe, s'il a le don, pourra comprendre les titans de la symphonie.

Presque chaque soir, Denise m'entraîne dans les terres sans bornes du *Son humain*. Elles ont leurs fleuves, leurs forêts, leurs savanes, leurs ciels crépusculaires et leurs nuits fabuleuses, leurs archipels perdus au large des océans, leurs ouragans, leurs pluies orageuses et la sérénité de solitudes astrales après le déferlement des faunes et des humanités dévorantes...

Du moins est-ce ainsi que, par analogie lointaine, j'interprète leurs existences perpétuellement mouvantes. Il est des heures où cet écoulement devient effrayant: on se sent disparaître, on se perd goutte à goutte dans l'Eternité. A d'autres heures, il semble que ce soit la plus enivrante promesse de Durée...

En vérité, je n'ai jamais vécu des heures comparables à celles que je vis avec cette adolescente. Près d'elle seule, j'ai senti, par intervalles, le féerique apaisement. D'aussi près qu'il est possible pour l'homme rongé par la prévoyance, c'est l'ère heureuse. Lorsqu'elle arrive, au matin, dans sa robe claire, ravissante jeune fille éclairée d'enfance, quel tumulte d'admiration! Combien elle m'est plus chère que la plus aimée des maîtresses, avec quelle ardeur je souhaite ne jamais l'aimer autrement que je ne l'aime, être exempt de l'affreux désir qui la ramènerait vers la Bête. Je m'enivre de l'illusion d'une Denise à l'abri des gestes baroques de la génération. Et je suis sûr que le tourment sexuel lui est encore étranger.

Mais n'est-ce pas ici le jeu d'un idéalisme sans assises réelles dans les êtres! Et derrière mon culte, en apparence ennemi du désir, ne serait-ce pas le camouflage hypocrite de la chair? Impossible de le savoir. L'homme qui a su faire surgir un monde à son image, poésie,

musique, art, science pure, a aussi, *et positivement*, créé un amour transfiguré. Si le primitif, presque toujours, y tient le commandement, il le cède aussi; son intensité peut devenir insensible, l'amour de source humaine demeurant presque seul dans le souvenir. Que de fois ai-je adoré une amante à peu près comme j'aime Denise, mais en sentant que ce n'était qu'une trêve et la bête prête à rebondir.

Avec Denise, la bête n'existe point. La région créée par l'homme est complètement séparée de la région animale.

D'ailleurs, pour la Bête (puissamment mâtinée d'idéal) j'ai Francine. Elle n'a pu ressaisir une seule miette de Marcus, livré à des pourchas véhéments. Elle s'est résignée beaucoup plus vite qu'il n'eût été normal si mon aveu ne l'avait ré-orientée vers moi. Je crois même qu'elle ne pense pas sans dégoût à son aventure avec Marcus. Elle est apte à reconnaître ce qu'il y a d'insignifiant sous la puissance magnétique du drille et ne doit pas être seule à savoir que c'est une séduction externe, atmosphérique. Lorsque la femme arrive dans la zone de contact, l'homme perd la plus grande partie de son influence. Alors, si elle a des antennes, si elle n'est pas leurrée par une fiction excessive, Eve s'étonne, elle sent tiédir son ardeur et que Marcus, au demeurant, est un amant quelconque.

Qui sait s'il ne s'en doute pas, si ses promptes ruptures ne sont pas une des nécessités de son jeu? Du moins, à se retirer à temps, laisse-t-il la femme livrée à son imagination, acharnée à reconquérir le violent amour qu'elle se figure *alors* avoir goûté. Ainsi Marcus triomphe *après*, comme il triomphait *avant*, alors que, *pendant*, il perdait vite et, de plus en plus, son prestige.

Aussi bien, Francine l'a-t-elle d'abord regretté avec frénésie, mais tourmentée, dans le même temps, par mon aveu, elle m'est revenue avec plus de force que je

ne le souhaiterais. En un sens, elle me reste chère. Je ne suis pas rassasié de sa personne physique, mais elle n'évite pas leur tort à toutes, elle exagère, par la fréquence des entrevues et par leur multiplication, et elle répète trop souvent:

— Tu ne m'aimes plus!

Ces mots me piquent comme des banderilles. J'ai une peine du diable à répondre avec une suffisante apparence de chaleur. J'attends la petite phrase avec une irritation mêlée d'angoisse et la crainte énervante de répondre sans courtoisie. Si elle pouvait se taire! Elle est fine pourtant. Pourquoi l'est-elle si peu dans la récrimination? Pourquoi ignore-t-elle qu'en se taisant, en diminuant de moitié ses visites, le charme de sa présence serait irrésistible? Si elle voulait seulement accepter mes jours, ou n'en pas vouloir un plus grand nombre, si elle connaissait la valeur du silence! Ce serait si simple! Mais elle est comme ces orateurs qui, sentant qu'ils lassent leur public, essayent de le rattraper en allongeant immodérément leurs discours, et finissent par l'exaspérer.

Quel contraste avec Juliane, tendrement résignée, admirablement crédule, acceptant sans broncher les pires défaites, et nourrissant son amour de miettes que son imagination transforme en festins. Il est vrai que son amour est nourri par le « haut », cause réelle, en somme, de son endurance.

Ce vendredi faillit être intolérable.

L'arrivée de Francine avait été grisante. Sa toilette et sa personne avaient un éclat violent qui, pour un rien, eût été criard, mais que sauvaient des combinaisons complémentaires. Elle figurait une de ces belles filles des terres chaudes qui répandent « le sel de la volupté », et j'étais dans une heure de grandes fables, l'imagination et la chair jouant à pleine intensité l'aventure.

Un prestige inédit émanait de Francine; elle fut neuve;

sa conquête parut précieuse et inachevée. J'eus même, à l'arrivée, une ombre de la crainte des premiers jours, lorsque je tremblais de la voir échapper...

Elle aurait pu, si elle avait repéré mes impressions, corser avantageusement le jeu, goûter la fièvre de la fuite et de la poursuite. Se sachant très tentante ce jour et parée à miracle, elle prévoyait, je pense, un élan, mais elle en sous-estima la valeur, et répondit à mon étreinte avec une fougue supérieure à la mienne. En sorte que nous cédâmes sans délai, ayant à peine balbutié dix paroles. N'importe, ce gaspillage fut délicieux et le temps qui suivit d'une morbidesse analogue à de l'euphorie...

Après une phase de silence parfait, sa tête reposant sur mon épaule, elle murmura :

— Tu ne m'aimes plus!

Elle ne pouvait le dire plus mal à propos — car je l'aimais alors plus que je ne l'avais aimée depuis l'affaire de Marcus. La petite phrase, stridente comme un sifflet de locomotive, m'agaça insupportablement et, d'un geste automatique, je reculai mon épaule.

Francine, surprise, me regarda dans les yeux. J'étais crispé jusqu'aux chevilles; ma face dut être révélatrice.

— On dirait que tu es fâché?

— Non! fis-je, incapable de me contenir, c'est cette phrase... Pourquoi la répètes-tu si souvent?

Ses yeux brillèrent d'indignation et de tristesse; elle baissa la tête et se mit à pleurer.

— C'est parce que c'est vrai, que tu te fâches ainsi!

Des sentiments incompatibles se bousculaient, avec un furieux déferlement : j'avais pitié d'elle et j'étais plein de rancune, ma haine contre Marcus remontait, toute fraîche, je subissais jusqu'à la férocité le mécontentement d'avoir été arraché, comme par un coup de trique, à une minute si douce.

Aussi eus-je beaucoup de peine à dire :

— Mais non... ce n'est pas ça du tout... c'est parce que...

Ici, je perdis pied. Comment lui expliquer cela sans la froisser?

Il fallait prendre une autre voie :

— J'étais singulièrement heureux, repris-je. Je vivais dans le présent, avec toi et tout à toi. Ta phrase est tombée comme un bloc. Elle a fait surgir des souvenirs discordants. Pas besoin d'en dire plus!

Elle écoutait, avide.

— C'est vrai, tu étais si heureux?

— Plus que tu ne peux le croire.

Elle m'embrassa humblement l'épaule; ses larmes coulaient à grands flots; elle sanglotait, elle gémissait:

— Tu as raison... j'ai été idiote! Ah! ma faute! Tu ne sauras jamais comme je la déteste quand j'y songe. Alors, l'idée que je t'ai rappelé cela, je me déchirerais de mes propres ongles!...

Elle se jeta brusquement à mes genoux, elle cria d'une voix lamentable :

— Pardon, mon chéri... pardon! pardon!

J'étais pris entre la compassion et une irrésistible sensation de ridicule, tant Francine apparaissait touchante et saugrenue. La compassion l'emporta. Je la soulevai, je la pressai sur mon cœur. Elle était tiède, souple, émouvante et je cédai, comme n'importe quel imbécile, à la tentation de la femme en larmes.

A peine venait-elle de disparaître, Mme Donatienne survint. :

— Monsieur, c'est le monsieur qui était sale et qui ne l'est plus!

— Madame Donatienne, fis-je, vous allez un peu fort.

Mme Donatienne se piéta, massive, attachée au sol comme une ourse de plomb.

— Monsieur a raison, assura-t-elle. Et c'est un peu la faute à Monsieur.

— Vous m'ahurissez, madame Donatienne.

— Je dis que Monsieur est trop bon. Alors, la discipline se relâche; je me rends compte!

— Je serai plus sévère.

Elle secoua sa tête de buffle, avec un sourire apitoyé:

— Monsieur ne le sera pas. Ce n'est pas dans ses moyens. Moi, ça n'a pas d'importance, parce que j'aime Monsieur, mais les autres! Il y avait un roi qui disait qu'un maître devait choisir, d'être méprisé ou d'être haï. Moi, j'aimerais mieux d'être haïe : c'est plus noble!

— Introduisez M. Réchauffé, fis-je, assez sèchement.

— A la bonne heure! grommela Mme Donatienne.

Gontran Réchauffé apparut. Il apparut dans un pelage flottant, tout battant neuf. Ample redingote qui l'apparentait aux hommes de 1885, pantalon couleur surmulot et croquenots reluisants.

Là dedans, sa longue ossature se dénonçait, plus irrémédiablement condamnée à une vie sociale que réprouvaient sa face mastic et ses yeux agressifs. Pourtant, cette face créée pour le rongement et la méfiance sourit à ma vue; la main d'orang serra affectueusement la mienne.

— Tu vois! fit-il... j'ai un nouveau poil et j'engraisse.

Il déposa son divertissant haut de forme sur un fauteuil et repartit :

— Je mange! Tous les jours! Trois fois! Prodige, miracle — j'en reste abasourdi! J'avais fini par croire que les trois repas sont une légende des peuples du Nord.

Il essaya de rire; le rire ne sortit pas :

— Je n'ai jamais pu! remarqua-t-il... Il y a dans ma gorge quelque chose d'animal qui s'y oppose. Enfin! je suis approximativement heureux, par le fait de ce

comte de Mesles, à qui tu me fis recommander, une admirable vieille bête pour laquelle, mon vieux, je me suis pris de tendresse. Nous nous entendons comme chèvre et lapin. Moi, Gontran Réchauffé, je suis le secrétaire idéal de cet attendrissant serin. Pourvu qu'il vive!

— Est-ce qu'il est malade?

— De vieillesse seulement : c'est encore sans danger... A mon estime, il peut durer vingt ans. Ah! qu'il dure!

Réchauffé s'asseyait sur la pointe d'une chaise, se redressait comme un homme ressort, faisait des pas absurdes, hors l'humanité et hors l'animalité — des pas de canard Vaucanson.

— Tu travailles? demanda-t-il.

— Sans excès.

— Et ta ruine?

Ce n'est pas encore à lui que je confierai le secret Bullerton. Mais, hors cette affaire, la stabilisation du franc, la hausse des valeurs françaises, ont redressé suffisamment mon capital primitif pour que je puisse répondre :

— Poincaré l'a conjurée. Et si quelques billets peuvent te rendre service...

Réchauffé tenta un geste magnanime :

— Plus de besoins, et même je tiens à acquitter ma dette. J'apporte un acompte.

— Ecoute, dis-je, apitoyé, je n'en ai aucun besoin.

— Je sais, dit-il, saisi de la plus plate, de la plus imbécile vanité à l'idée de remplir le rôle du monsieur-qui-rembourse.

Il venait de déposer un billet de cent et un billet de cinquante francs sur la table.

— Voilà! dit-il... Je bombe la poitrine.

Il la bombait, en effet; il se caricaturait avec d'épouvantables grimaces.

— Et toi, fis-je, travailles-tu?

— Démesurément, avec ivresse. J'en suis au chapitre de la finalité primitive, qui n'est autre chose que l'énergie. Car l'énergie, mon cher, et le finalisme initial, c'est une seule et même chose.

— Comment l'entends-tu?

— Très simplement. La matière étant une combinaison d'électricité, l'électricité à son tour une combinaison de l'énergie, celle-ci se traduirait par une impulsion finaliste — d'innombrables et vagues finalismes cherchant une réalisation, mais la cherchant aveuglément, avec la propriété de se composer avec d'autres tendances. Infiniment diverses et désordonnées dans le principe, les virtualités, en amalgamant leurs finalismes, arrivent à des formations plus logiques. La logique croît évidemment des corpuscules d'énergie pure aux corpuscules d'énergie composée et de ceux-ci aux corpuscules proprement matériels, disons les atomes. Elle continue à croître avec les formations nébulaires, avec les formations astrales, les formations supérieures du monde physique et enfin une série indéfinie, de plus en plus consciente, dont la vie sur terre nous offre un des exemples innombrables.

— Tu crois à d'autres systèmes de vies, ailleurs?

— Je ne me permettrai pas de dire Vie, car je conjecture des différences sans nombre. Dans certains mondes, notre vie semblerait, aux êtres supérieurs, aussi rudimentaire que le minéral l'est pour nous. Déjà notre vie ne nous suggère-t-elle pas une ascension indéfinie en passant, avec quels tâtonnements, et aussi avec quelle inépuisable variété de structures, des organismes primitifs à l'homme?... En somme, les tendances obscures créent des tendances de plus en plus claires, des finalités de plus en plus nettes. Sur terre, notre finalité humaine est un maximum.

Je le laissais aller. Il perdit pied dans des subtilités qu'il percevait, ou croyait percevoir, mieux qu'il ne pou-

vait les exprimer. Des idées chaotiques, gemmes enfermées dans leur gangue, se heurtaient, divergeaient, puis tendaient à s'ordonner et à se dégager, sans jamais y parvenir.

A la fin, il fronça le sourcil, s'arrêta et ne reparla qu'après deux bonnes minutes d'un silence que je crus devoir respecter.

— Je m'explique mal. A la lecture, si je finis mon travail, tu te rendras compte.

— Mais, fis-je, tu as été très intéressant.

— Non! Je me suis mal expliqué sur la Tendance.

Il me serra hâtivement la main et sortit à pas de girafe, ce qui permit à Mme Donatienne d'introduire Yveline.

Ce fut trop brusque. Il aurait fallu quelques minutes de préparation. Je crois avoir pâli. Elle vit ma pâleur avec une satisfaction évidente, ce que marque un jeu de physionomie léger, mais, pour moi, très perceptible. Il est certain que je la trouverai toujours désirable, certain aussi qu'elle y prendra toujours plaisir.

Elle observera la loi: Hautbourguès détient une femme fidèle. Elle lui coûtera beaucoup d'argent, il payera avec joie, étant des sages qui adorent les caprices coûteux de la femme.

Non seulement elle n'oubliera point, mais elle ne veut pas oublier. Les circonstances ont voulu que je fusse mêlé à la seule aventure où sa frivolité s'accordât avec la passion. Ma personne y est pour peu de chose, mais elle sut la parfaire. Je suis le complice de son unique dérogation. Désormais consacrée, inaccessible, elle se plaira à m'évoquer aux heures d'orage, peut-être à me permettre des familiarités superficielles — mais rien de plus.

Pour moi, la tentation que j'aurai à sa vue restera impure, mais refrénée.

— Je sais, fis-je, que votre voyage s'est bien passé (elle a été absente pendant plusieurs mois).

— Splendide! dit-elle.

Elle essaya de marquer quelque admiration pour des sites, des monuments, des œuvres d'art, mais vite renonça à ce sujet aride pour parler de ses plaisirs somptuaires. Je ne l'écoutais pas sans plaisir. J'ai toujours eu du goût pour la frivolité féminine. Ce n'est pas que j'y entende grand'chose, mais l'excitation pour la toilette, les bijoux, les luxes puérils, me donne une sensation intense de féminité, et m'introduit dans une intimité grisante, un naturel fait de ravissants artifices. L'âme d'Yveline ne se conçoit en quelque manière que vêtue et parée comme son corps.

Je la laissai donc aller, plongé dans une torpeur quasi voluptueuse, jetant de-ci de-là un mot à la volée.

— Et Denise? demanda-t-elle enfin.

— Denise est parfaite.

— Pas un trop lourd fardeau?

— Plus légère qu'un colibri — et si reposante.

— Ah! reposante? fait-elle, ébahie.

— Eh! oui, chère amie. Elle m'apporte la jeunesse et le renouveau — sans l'arrogance, l'égoïsme ou les exigences de la première jeunesse.

— Oui, c'est une excellente créature. Encore faut-il s'en occuper.

— Je m'en occupe.

— Vous voyez!

— Avec plaisir...

— Je n'aurais pas cru...

Elle me regardait, inquisitive, un rien méfiante, craignant que je ne fusse amoureux de Denise — ou sur le point de l'être.

— Non, Yveline, fis-je.

— Comment, non? exclama-t-elle. Non, quoi?

— Ce n'est pas ce que vous pensez.

— Ce que je pense, fit-elle, presque ahurie... et qu'est-ce que je pense?

— Que je pourrais être amoureux de Denise.

— Ah! par exemple, dit Yveline.

— Vous le pensez!

— Eh bien, oui! Et c'est fort, *pour un homme, d'en avoir été sûr.* Et que répondez-vous?

— Je nie. Le plaisir d'être avec Denise est d'une pureté absolue.

— Oui, vous pourriez l'aimer purement, c'est assez votre genre.

— Je nierai encore; le jour où ce sera, Yveline, je ne vous le cacherai point.

— Vous croyez donc que c'est possible?

Dans le ton, une nuance de jalousie, facile à disperser.

— Ces choses-là sont toujours possibles.

— Que feriez-vous, si cela arrivait?

— Je n'en sais rien.

Elle me regarda en face, soudain fort grave, d'une gravité étrange, qui ne cadrait en rien avec sa personne:

— L'épouseriez-vous?

— Vous courez la poste, chère amie. Je ne suis pas préparé à vous répondre. Il ne suffirait pas que j'aime Denise, pour prendre ce chemin, il faudrait qu'elle m'aime aussi. Peu vraisemblable — et, pour tout dire, l'invraisemblance suffira peut-être pour que je n'éprouve jamais qu'une affection amicale pour elle.

— Oui-ldà! Vous vous croyez de force à doser et à diriger vos passions!

Elle passait au mode ironique — et je sentis, avec force, mon infériorité; notre aventure n'allait-elle pas à l'encontre de ce que je venais de dire?

Tête basse, positivement confus :

— C'est vrai, balbutiai-je, je vous ai aimée *fatalement.*

Le démon de la perversité intervint soudain pour me faire dire (combien malgré moi!) :

— Je vous aime encore!

Elle rougit comme une petite fille, sourit tendrement et, à voix basse :

— J'y compte bien! Ce serait affreux si vous ne m'aimiez *déjà* plus.

Je savais bien que le souvenir reviendrait, mais je n'avais pas prévu cet intermède :

— Yveline, soupirai-je, je vous dois un très grand bonheur...

Elle soupira aussi, et, tout bas :

— Aime-moi quelque temps encore... je le désire tant!

Son agitation était manifeste. Et, lui prenant la main, la mettant sur ma poitrine :

— Ah! si c'était encore possible!

Elle ne retira pas la main, elle permit même que je lui prisse la taille, mais quand je voulus l'embrasser, elle éleva le bras entre nos deux têtes :

— Tout n'est pas éteint en moi! fit-elle, mais ce n'est plus possible, et ce ne sera jamais plus possible... *du moins pour...*

Elle se dégagea doucement, après les derniers mots, équivoques; nous demeurâmes silencieux.

A la fin, avec un sourire vainqueur :

— Revenons à Denise, dit-elle. Si elle vous aimait, et si vous l'aimiez?

— Posée ainsi, Yveline, la question contient sa réponse. Pourquoi, dans ce cas improbable, n'épouserais-je pas Denise?

— Je ne sais pas, moi! La crainte d'un fardeau trop lourd, ou plutôt celle de ne pouvoir lui donner ce qu'il faut à une femme.

— Ne parlons pas de fardeau. Pour le demeurant, je crois que Denise n'est qu'à demi — au quart plutôt — coquette, et n'exige point de luxe. Mes ressources se sont stabilisées.

— Alors, je ne vois pas. Je croyais que vous teniez essentiellement à votre liberté.

— Avec Denise, je serais libre.

— Vous ne l'auriez pas été avec moi?

Elle m'épiait, singulièrement attentive :

— Non! fis-je. Non, pas du tout! Vous n'êtes pas à demi coquette, Yveline, ni à demi friande de luxe. Il vous faut *tout* — et vous n'avez pas tort.

— Pourquoi n'ai-je pas tort?

— Cela vous va si bien, c'est tellement votre atmosphère, et qui vous rend plus charmante, plus tentante, plus capiteuse. On est comme on est.

— Ce n'est pas méchant, ce que vous me dites là! Et puisque, d'autre part, vous m'aimez encore? Redis-le.

— Je t'aime encore.

Elle cacha son visage sur mon épaule, et, si bas que je l'entendis à peine :

— C'est bon d'être aimée par toi!

Elle ne put empêcher ma bouche de courir dans son cou, mais elle m'arrêta vite :

— Les lèvres sont défendues!

Puis, redressée, avec une ironie caressante :

— Revenons à Denise... Vous savez que je l'aime comme une petite sœur. Je désire l'avoir de temps en temps chez moi. Puis-je venir, bientôt, la prendre pour quelques semaines?

Et, comme mon attitude trahissait mon déplaisir :

— Ne soyez pas égoïste. Ne l'ai-je pas en partie élevée, et pas trop mal, après tout, en ne contrariant pas sa nature. Est-ce vrai?

— C'est vrai.

— Donc, vous devez comprendre mon désir.

Je le comprenais. Je ne niais pas l'affection d'Yveline pour Denise, ni qu'elle eût des droits sur la petite.

— C'est entendu, soupirai-je.

— Ne soupirez pas. Vous viendrez la voir aussi souvent que vous voudrez. *Et tu me verras ainsi moi-même.*

Ah! qu'elle aimait jouer avec le feu!

Denise me quitta — temporairement — le surlendemain. Elle n'avait fait aucune réflexion lorsque Yveline lui communiqua son projet. Il était naturel qu'elle acquiesçât de plein gré, car, sans partager aucun goût ni aucun penchant de la jeune femme, elle ne laissait pas de l'aimer. Je n'eusse pas été surpris de la voir joyeuse, comme d'une vacance, quelque attrait que lui offrît notre vie commune : je fus enchanté de voir qu'elle ne partait pas sans mélancolie.

Après son départ, Mme Donatienne, Torquemada ni Taureau ne parvinrent à me distraire. Heureusement, il y eut beaucoup de travail dans le laboratoire de Ferral. Nous croyions avoir perçu des traces d'existence inconnue, dans le vide, et nous nous acharnions tellement à préciser l'expérience que, parfois, recrus de fatigue, nous étions enclins à des hallucinations.

— N'importe! dit, une nuit, Ferral, je crois que nous finirons par donner le premier coup de sonde *efficace*.

Nous travaillâmes pendant deux heures encore, puis, effondré, enseveli dans un fauteuil:

— Je suis fourbu! fis-je... je gâcherais tout!

— Je ne vaux guère mieux, dit Ferral. Il serait fou de continuer.

Par la fenêtre ouverte entrait le monde antique des étoiles.

Pendant une demi-heure, nous laissâmes tremper nos cerveaux dans la rêverie. Rêverie d'abord très âpre, mais dure, approximativement aussi fatigante que le labeur. Nos esprits s'opiniâtraient dans le champ des recherches. Ils résolvaient des problèmes, ils refaisaient imaginairement les expériences, lancés vers des solutions qui, bientôt, s'avéraient fausses.

Puis, le flux s'alentit, les ressacs s'adoucirent et la pensée tiédit dans une torpeur bienfaisante. Les vieilles étoiles furent les petites étoiles de l'enfant, de l'igno-

rant et du sauvage, fleurettes de lumière d'un ciel à la mesure de la terre.

— Ambroise, dis-je, la science, dans ses spéculations suprêmes, serait peut-être sacrilège, si la nature était divine.

— Je vous entends, riposta-t-il, nous nous obstinons à briser le cadre, nous rejetons l'abri tutélaire qui a permis la vie. *Elle* nous avait fixé les limites par la création des sens, chargés de la perception truquée des choses.

— Tout au long de notre vie, elle nous dérobait la discontinuité pleine d'abîmes. Nous marchions sur une route de vie illusoire mais aussi ferme que, *pour nos pieds,* la terre infiniment mobile et infiniment trouée...

— Nous sommes des révoltés! murmura Ferral. Combien plus que les malheureux qui s'entre-tuèrent pour de vagues socialités; nous mordons à pleines dents le sein qui nous a nourris.

— Sans remords! Car il est aussi la cause de notre monstrueuse, de notre infâme destinée...

— Si belle, l'infâme destinée!..

Nous tombâmes dans le coma, je veux dire dans un sommeil de mort.

Le soleil se chargea de notre réveil.

Un matin, je reçus un télégramme d'Yveline : « Pourquoi ne viendriez-vous pas nous rejoindre? Le manoir serait heureux de vous accueillir. »

Ce télégramme m'émeut exagérément, sans que je parvienne à saisir la dominante de mon agitation. Est-ce « l'enlèvement » de Denise, est-ce le désir ou la crainte d'être tenté par Yveline? Il est des minutes où ce départ brutal m'exaspère, d'autres où il me grise. N'est-ce pas l'invitation à l'aventure, une baie ouverte sur l'inconnu — mais quel inconnu?

Quand je partais pour Vichy, je jouais la victoire et

la défaite. L'enjeu était précis; l'aléa même avait une forme définissable. Ici, au fond, pas d'enjeu. Quelles que soient les prémisses, Yveline se dérobera; je ne souhaite d'ailleurs pas sa reddition, mais puis-je empêcher ma chair de la désirer?

Comment aussi vais-je trouver Denise? A Paris, je la retrouvais toujours semblable à elle-même. Dans le milieu nouveau, quelles voix se sont élevées en elle? Il y a, dans les villégiatures en masse, de sûrs ferments de décomposition. Celles de la mer me semblent les plus fécondes et diverses en voluptés: les vagues sont corruptrices...

Parce qu'il y a un hiatus dans nos expériences, je puis partir sans contrarier Ferral.

XVII

Le manoir des Tempêtes occupe un petit plateau, à faible hauteur, et donne une vue spacieuse sur l'Océan. Quoique ancien, il est vulgaire. On l'a remanié pour le confort des hôtes et rien n'y manque qui facilite les exigences corporelles.

Selon l'apparence, mon arrivée est platement calme. Haubourguès est là, quadragénaire de forte race et de belle structure, dont le visage rappelle celui de Pierre-Paul Rubens. Yveline et Denise, vêtues de blanc, presque aussi rudimentairement que les nymphes d'Aphrodite, sont l'innombrable destinée humaine dans ce qu'elle a de plus pur et de plus équivoque, de plus durable et de plus changeant.

Juché sur de solides millions, maître apparent de l'heure, Haubourguès est un homme émotif; l'entour de ses yeux le révèle: des courants traversent les paupières; des plis, des ondes, sans cesse, se forment et se déforment. Puissamment épris de sa femme, à la fois jaloux et confiant, il doit faire usage de « l'Homme à la Clef »

ou d'un autre de ces espions qui travaillent pour « la tranquillité des familles ».

Il recevra d'excellents rapports. Fidèle, impeccable dans ses démarches, Yveline n'aura pas à répondre de notre secret, qui laissera intact le bien essentiel du mari. De surcroît, Haubourguès lui plaît — elle le trouve *bien* et, pour elle, ce menu vocable exprime la maximum de la valeur masculine: c'est un idéal yvelinien où la nature et l'artifice conjuguent leurs élégances. En ce sens, Haubourguès est quasiment parfait. De surcroît, une expérience nombreuse, du tact, l'empire sur soi-même, l'art de parler aux femmes.

Je ne vais pas jusqu'à dire qu'elle l'aime ardemment. Appliqué à Yveline, cet adverbe serait excessif, presque scandaleux. Elle ne peut guère dépasser une tendresse paisible, jointe à une part fort appréciable de sensualité: je crois que, dans l'espèce, elle va jusque-là. Je ne sais au juste s'il se méfie de moi — je veux dire autant que des autres: il n'a exactement confiance en personne. Par suite, il doit songer à mes rôles possibles auprès d'Yveline, à un passé très long où les circonstances et les combinaisons furent innombrables. A coup sûr, il nous épiera; je conjecture que, déjà, il possède un ou deux rapports de l'Homme à la Clef.

Yveline m'accueille avec tout le naturel convenable et désirable: jeu d'enfant, même pour les maladroites. Il ne m'est point difficile d'être comme elle, mon attention concentrée sur Denise, que j'épie avec la crainte d'une transformation. Crainte en soi légitime, à son âge, absurde avec elle. Dangereusement pure, dans tous les sens, dupe par destination, d'une loyauté presque inhumaine, Denise ne peut être autre qu'au départ — et j'en eus la certitude dès que nos regards furent nettement échangés. Si jamais elle succombait, ce serait d'un bloc, avec une franchise héroïque.

Dans les trois minutes de la « confrontation », je croyais voir aussi distinctement les consciences des deux femmes que leurs visages. Chez Yveline, les traces de l'antique servitude féminine et de sa résistance sournoise surabondent, à des profondeurs variables. Yveline sait trop que, dans son cas, la servitude a toujours été reportée sur l'homme. Sa duplicité est un jeu — irrésistible. Il faut bien qu'elle trompe, et c'est un tel plaisir! Mais elle réservera le trésor central, que l'esclave eût livré avec l'ivresse de la révolte. Pour le demeurant, elle usera et abusera de toutes les ambiguïtés, de toutes les cachotteries, de toutes les complicités mentales.

L'instinct de Denise n'a, ce semble, gardé aucun vestige de servitude. Elle est libre d'âme — si libre qu'elle rejette, d'instinct, toute perversité comme une puanteur. Et donc, il y a en elle une région essentielle que l'âge trouble n'atteindra point...

Des jours bien plus paisibles que je ne l'espérais. L'espace, la mer, la plage, peuplée surtout de femmes, le casino. Des heures de nature intense, des descentes nocturnes près des vagues qui, sans cesse, balayent la trace humaine et refont de la nature vierge avec le sable et la pierre. Des nuits où les étoiles, tour à tour, sont les lumignons des bergers et les monstres de la mythologie scientifique...

Je craignais qu'Yveline n'abusât de la tentation. C'était la méconnaître. Elle connaît trop son jeu et qu'il ne faut point l'affadir par d'incessantes répétitions. Les heures, les jours se passent sans qu'elle jette l'appât. Elle a la belle attitude de la chatte dormassante.

Puis, toujours à l'improviste, et dans les meilleurs moments, un rappel qui fait vibrer mon diaphragme. Parfois, un simple regard, mais si complice! Un frôlement, une parole ambiguë, une attitude...

Deux fois seulement, elle a affirmé:

— Tu m'aimes toujours!

Et toute ma chair a frémi de servitude.

Je m'accuse d'aimer ce jeu équivoque. Toutefois, serait-il possible qu'on ne l'aimât point? Il soulève l'univers du moi, il ouvre la voie aux puissances créatrices. C'est, chaque fois, un tel ébranlement des fibres que toute chose semble nouvelle.

Une gêne, pourtant légère: la présence de Denise. Il semble que, si près d'elle, je commette une infraction plus grave que celle dont je suis coupable devant Haubourguès.

Je m'affirme que c'est absurde; je le crois mais ne le sens point. Enfin, c'est peu de chose; la plupart du temps, je n'y pense pas et, Denise présente, je vis heureux dans son existence.

Notre intimité est quasiment aussi complète qu'à Paris. Yveline me l'abandonne; elle admet la complète pureté de notre affection. Physique, cela va sans dire, mais aussi mentale: sinon Yveline aurait un « quantum » de jalousie. Même, elle serait scandalisée. Sa confiance ne laisse pas d'être déconcertante: en somme, elle ne l'appuie pas seulement sur la candeur de Denise et n'a pas lieu de m'estimer héroïque...

Mais c'est ainsi! Quelle âme méfiante n'a des confiances injustifiées?

Rabattons-nous sur l'instinct. Dans l'espèce, l'instinct d'Yveline ne se trompe point: aucune nuée trouble.

Il est clair qu'Haubourguès veille, clair aussi qu'il est assez perspicace et que je ne lui inspire confiance que sous bénéfice d'inventaire. Il fait ou essaie de faire cet inventaire.

C'est le jaloux méthodique. Il agit sans précipitation, sans nervosité, avec aisance même. Je m'y tromperais si je n'avais eu d'avance quelques informations. Yveline les a complétées. Nous sommes sur nos gardes. Pour nous

être connus si longtemps, Yveline et moi avons droit à une part de familiarité qu'il ne saurait trouver suspecte. De surcroît, lorsqu'il est présent, son atmosphère réagit; elle est « fébrifuge », elle me rend placide.

Pour le demeurant, on peut s'en rapporter à Yveline. Elle apporte à ses petites perfidies une astuce et une prudence asiatiques. Tout l'entour est exploré au préalable. Puis, c'est toujours furtif, fugitif. Peu de mots, un frôlement, un regard, la sensation *sèche* et sans témoins. J'y renoncerais, mais non elle. Parce qu'elle est sûre de ne pas franchir la limite, elle entend prolonger, avec une nuance de férocité sensuelle, le plaisir de jeter l'hameçon.

En résumé, il est totalement impossible que Haubourguès ni ses détectives (hommes et femmes) découvrent quelque chose. Ils se heurteront à l'impondérable: c'est un excitant de plus, presque aussi fort que *l'autre*. Yveline s'amuse follement de cette mobilisation policière, sans cesse perdue dans le vide.

Parfois, sur la plage, au casino, au café, elle a un demi-sourire, et je n'ai qu'à suivre alors la direction de son regard, j'en découvre *un* ou *une* qui, malgré tout, ne peuvent complètement dissimuler leurs allures.

Un jour, après le déjeuner, tandis que nous prenions le café à trois — Denise étant absente — et que nous parlions d'un assassinat commis la veille, au milieu d'une cohue de baigneurs, par une femme jalouse, Yveline se mit à dire, parlant à son mari, avec un sourire caressant et un ton enjoué:

— A propos, cher, vous devriez les faire changer. Ils commencent à être trop connus.

Haubourguès, ébahi, posa sa tasse:

— De qui parlez-vous?

— Eh! vous le savez bien! De l'homme et de la femme chargés de veiller sur ma vertu. A la longue, toujours les mêmes, cela devient fastidieux et nous rend un peu ridicules.

Haubourguès la regardait d'assez sotte manière. J'écoutais, pour le moins aussi étonné que lui.

— Ce n'est pas, mon Dieu! que cela me gêne — mais pourquoi des maladresses? A propos, je congédie Odette. Cette brave fille abuse et son rôle ressemble trop à une trahison pour être amusant.

Ainsi parlait Yveline, avec nonchalance, médusant son mari devenu tout rouge.

— Je vous assure, commença-t-il.

Il s'arrêta, n'étant pas menteur de son naturel, d'ailleurs pris la main dans le sac.

— A la bonne heure! fit-elle, toujours souriante. Peut-être, pour l'intérieur, vaudrait-il mieux que vous n'intéressiez pas mes femmes de chambre à votre jeu. Remplacez-les plutôt par des appareils: il paraît qu'on en fait de merveilleux pour enregistrer des paroles et pour prendre des instantanés. J'aime autant que vous vous rassuriez complètement. Je suis, mon cher, incapable de livrer à d'autres ce qui vous appartient: je le voudrais, que je ne le pourrais point.

Là-dessus, elle eut un petit rire très doux, en regardant en face Haubourguès, rendu muet par la tranquille audace et la netteté de cette attaque. Je le supposais ravi au fond.

Bientôt, il tourna vers moi un visage inquiet:

— Oh! fit Yveline, c'est un si vieil ami que j'ai préféré tout dire en sa présence.

La physionomie de Haubourguès passa, en un éclair, par des phases variées et inverses. Evidemment, très choqué d'abord que la scène m'eût comme témoin, il se résigna soudain et me sourit:

— Après tout, murmura-t-il, je crois qu'elle a raison.

— Mais vous n'avez pas tort! fit-elle aimablement. Et je vous conseillerais de continuer, au moins pendant quelque temps. Il n'est pas inutile que vous vous rassuriez complètement et je le désire.

Visiblement, elle venait de prendre sur lui un bon supplément d'influence.

— Car, acheva-t-elle, je ne m'interdis pas quelques badinages. La femme a besoin de plaire: vous ne voudriez pas que je cesse d'être femme?

Je rêvais à cette causerie, assis dans le parc, près d'une fontaine appauvrie, qui coulait si doucement qu'on l'entendait à peine, lorsque je vis venir Yveline.

Elle portait les couleurs basques, le corsage olivâtre, la jupe rouge, et ces couleurs la rendaient un rien primitive.

— Ah! que vous êtes bonne joueuse! fis-je.

— N'est-ce pas? dit-elle... Il le faut. Mais ne croyez pas qu'il désarme pour si peu. Je ne le désire point. Seulement, il prendra des mesures pour rendre l'espionnage plus invisible encore qu'il ne l'est. Pour dire vrai, j'étais seule à avoir dépisté ses détectives.

— Vous aimez ce cache-cache?

— C'est si amusant!

Elle soupira:

— Ah! il peut être sûr que je ne donnerai à personne *ce qui lui appartient,* et cela sans regret... excepté...

Elle coulait vers moi un regard ambigu:

— Tu m'aimes toujours?

Le feu rougeoie dans les cendres; qu'il serait doux d'embrasser Yveline! Elle est assise très près de moi... Je jette autour de moi un regard de voleur.

— Personne! fait-elle.

Mes lèvres ont plongé dans le beau cou tendre; le sein d'Yveline s'élève dans sa palpitation charmante. Ensuite, avec douceur, elle me repousse.

Pour ma justification, je dois dire que, si je la croyais faillible, je ferais effort pour éviter le tête-à-tête. Ce n'est pas délibérément que je m'emparerais du bien actuel d'Haubourguès. Ce que je prends (surface de ce qui

m'appartint) ne m'apparaît pas comme une infraction dommageable, mais quelque chose comme l'intérêt d'une hypothèque morale. Et puisque je nous crois résolus, elle et moi, à ne pas franchir la frontière, je ne conçois pas de remords.

Pour Yveline, la question de conscience ne se pose pas. L'aventure est conforme à son code: si elle avait une faiblesse, elle en serait quitte pour changer tout ou partie de son code. Des torts, elle n'en peut avoir, tous ses actes étant légitimes ou le devenant de par leur accomplissement même.

Il serait abusif d'en conclure qu'elle est amorale. Dans sa ligne légère, je l'estime fort stricte, tellement que je ne lui attribue qu'une seule infraction (la nôtre), justifiée par la durée interminable de la tentation.

Commise alors qu'Yveline était libre, elle peut passer pour le meilleur moyen d'apporter le « maximum » à Haubourguès. La tentation demeurant inapaisée, il est vraisemblable qu'Yveline aurait moins aimé son mari — car, après tout, elle l'aime en sa manière tempérée, et il tire profit de l'excitation intermittente qu'elle s'accorde auprès de moi.

Il est manifeste que l'offensive d'Yveline fit grand bien à Haubourguès. Il en est rafraîchi, comme si son âme avait pris un bain turc; il a jeté par-dessus bord la méfiance indécise que je lui inspirais : son amitié, plus nette, ne laisse pas de me rendre confus et m'induit à fuir les tentations. Yveline, qui s'en aperçoit, s'amuse, au rebours, à les rechercher — sans abus.

Cette période est heureuse. Haubourguès prodigue les randonnées; je consomme en abondance de la montagne, de la forêt, de la lande et de la mer. Compagnon agréable, qui use peu de la parole ailée, il choisit les sites avec discernement.

Un matin que la paix était plénière et que je goûtais

une sérénité de demi-dieu, la Bête parut à l'improviste, la Bête lubrique du prophète, symbolisée par Marcus.

En tout temps, j'aurais eu plaisir à le rouer de coups, mais ce matin-là, au bord de la mer océane, quelle envie de lui sauter dessus! Déjà, il saluait Yveline, il saluait Denise et tendait sa main nonchalante à Haubourguès et à moi. Haubourguès l'accueillit froidement et moi avec une crispation derrière les omoplates. Le primitif hurlait dans sa caverne obscure, et mes deux autres moi faillirent le lâcher.

Marcus ne s'attarda point. Après les propos à tout faire dont sa voix et son regard font un enchantement pour les femmes, il s'en alla jeter des rets. Déjà, pour peu qu'on fût attentif, on discernait le trouble du troupeau. Rombières et jeunes femmes, à l'envi, reconnaissaient celui qui apporte la promesse sans forme, le souffle des terres inconnues — celui qui n'existe que pour elles, ne songe qu'à elles, pour qui tout est vain hors le désir de leur plaire.

Pressentent-elles aussi sa férocité quand il a tiré d'elles le suc de la volupté — volupté d'attente, volupté d'assouvissement, volupté des belles agonies? Peut-être sont-elles d'autant plus ivres, tourbillonnantes autour de la flamme meurtrière!

Défaillance de ce que j'estime le plus pur sur la terre, Denise subirait-elle son prestige? Naguère, cependant, il a dû battre en retraite devant Yveline — mais ce ne serait pas la première qui, protégée par une force dominante, ayant d'abord repoussé Marcus, partagerait à la fin le sort commun.

Deux circonvallations abritaient naguère Yveline: la tentation permanente, en quelque sorte traditionnelle, puis son code de régulière. Pour succomber à la tentation permanente, pendant qu'elle était hors mariage, elle avait eu une raison impérieuse: la Durée; pour succomber sous Marcus, rien que des motifs fragiles.

Maintenant, mariée, elle se voulait imprenable.

Aussi étais-je d'autant plus persuadé qu'elle se donnerait au seul Haubourguès qu'elle n'est pas née sous le signe des multiples aventures. La nôtre devait lui suffire pour le demeurant de son existence. Mais Marcus était Marcus. Il fut vite évident qu'il sapait la forteresse et qu'Yveline ne le décourageait point. J'en suis encore à connaître la femme qu'on retient par des conseils — voire celle en qui les conseils ne stimulent pas l'esprit de contradiction. Je me gardai donc d'intervenir et plus encore d'alerter Haubourguès.

Quand il le fallait, Marcus savait vaincre par la vitesse. Avec Yveline, il perçut qu'il fallait recourir aux souterrains. Il l'avait, naguère, estimée imprenable, mais le changement des circonstances l'échauffait d'un désir de revanche.

Elle le laissait venir, consentait à des engagements légers, se gardant de gaspiller les préliminaires. On reçut Marcus au manoir, sans qu'Haubourguès en parût troublé, tandis que je subissais une stupide crise de jalousie. En vain Yveline, de mon plein consentement, avait à jamais cessé d'être ma maîtresse, elle demeurait mienne par le péché. Je voulais — avec quelle force! — que ce péché *m'appartînt* sans partage. Aussi, n'avais-je jamais eu de jalousie envers Haubourguès, mais tout amant m'eût mortellement exaspéré — et que l'amant fût Marcus! Je m'éveillais la nuit avec des sueurs de détresse et une âme d'assassin: dans l'île déserte, aurais-je résisté au besoin de supprimer Marcus?

Cela dura, je crois, une quinzaine de jours. J'errais dans les ténèbres. Rien que des fantômes. L'aventure se perdait dans l'insaisissable, en gestes furtifs, en mots neutres, en rencontres falotes.

Puis, un matin... Je suis dans ma chambre, près de ma fenêtre, qui a vue sur la pelouse, la roseraie et le parc, lorsque parut Yveline. Elle va, en sa nonchalance,

belle fauve chasseresse, qui ne s'anime qu'à la vue ou l'odeur de la proie. Sa vie ne compte pas une défaite. Elle a toujours fait de l'homme ce qu'elle a voulu: qui le sait mieux que moi, marqué par elle, indélébilement?

Elle va, ce matin, errant ce semble à l'aventure, mais se rapprochant du parc. Elle s'arrête pour regarder le manoir; elle disparaît. Traîné, la corde au cou, la traction ne serait pas plus vive.

En un instant, je suis sur la pelouse, à la piste, mais tandis qu'Yveline suit la route, je marche à couvert, jusqu'à la clairière. Il n'existe pas de plus précieux décor. Ces grands arbres, ces herbes fines, cette brume légère, la fontaine moussue, le faune et la naïade, cette femme ravissante, ah! ne dites pas que les romantiques furent vains! Ils accrurent le beau trésor, ils firent jaillir un autre mystère, une splendeur qui vous saisit aux entrailles, et des illusions plus profondes d'être imprécises. Avec eux, les femmes devinrent plus miraculeuses, elles jaillirent de profondeurs neuves, et tout le décor s'amalgama fœriquement à leurs robes, leurs chevelures, leurs démarches et leurs sourires.

Yveline erre dans le Corot léger de ce matin, créature de légende qui fait monter au cœur les vœux inassouvis; les rêves affolés des fils de l'homme. — Ma *troisième* nature domine — si fort que le primitif semble disparu. La chair de volupté semble morte; une chair sublimée tressaille à chacun des petits pas d'Yveline...

Et voici la bête carnivore. A l'instant, le primitif gronde au fond de la caverne, et le second, l'intermédiaire, se lève, presque aussi farouche, sans que, pourtant, la troisième incarnation s'efface — mais elle subit l'influence, elle s'agite selon sa norme.

Marcus, cependant, s'avance, tandis qu'Yveline, par hasard, est proche de l'abri où je me cache.

Tout cela assez théâtre pour qu'une goguenardise se mêle à mon trouble, sans guère l'atténuer. Rien à criti-

quer dans l'allure de Marcus: rythmique, précise, souple, elle est déjà un élément de séduction. Le geste la complète, quand il s'incline, et la voix parfait ce petit cycle qui, dès les préliminaires, surclasse Marcus.

Les premières paroles confirment ce que la scène muette annonçait: c'est bien un rendez-vous.

Yveline a tendu la main; Marcus, fatalement, la retient, y attarde sa lèvre. Il n'en faut souvent pas plus, lorsque déjà les voies d'approche sont tracées, mais, avec Yveline, l'attaque brusquée ne saurait aboutir. Marcus le sait; il parlera; si son vocabulaire est restreint, il compte l'essentiel et n'en vaut que mieux pour qui sait s'en servir. Au point où ils en sont, chacun est fixé, ou croit l'être, sur la personnalité de l'autre. Pour Marcus, il n'importe : tout fruit lui est bon, pour peu qu'il ait d'apparence.

D'intelligence supérieure, Yveline n'a cure, encore qu'elle soit plus intelligente que Marcus, mais s'il ne comporte pas toutes les qualités qu'elle exige, il en possède plusieurs à un degré transcendant. Il pourrait donc suffire, même combler Yveline — si elle se jugeait libre. J'apportais bien moins d'atouts, et ceux que j'apportais ne venaient guère de ma personne. Haubourguès, mieux pourvu que moi, peut-il être comparé à Marcus? Pas une femme sur cent ne l'admettrait *a priori*. Pourtant, je croyais discerner en quoi Marcus devait être éliminé, *par lui-même*, réserve faite du code de fidélité maritale adopté par Yveline. Mais il est là! Toute ma psychique s'effondre.

— Ah! soupira-t-il... si vous saviez comme je vous aime!...

En somme, quel jouteur dit mieux? Aussi bien, le sourire d'Yveline accueille-t-il ces mots avec une faveur manifeste. Comme il se doit, elle répond;

— Vous dites ça!

— Jamais... jamais encore je n'ai aimé comme cela!

— Oh! protesta Yveline d'une voix douce, vous avez beaucoup aimé.

— C'est que j'ai soif d'amour; je cherchais... sans trouver; je n'ai aimé qu'à demi; tandis que vous, je l'ai senti depuis longtemps, vous... je devais vous aimer complètement!

Elle soupira à son tour, elle le regarda d'une manière que je juge langoureuse, si bien que, de nouveau, la fureur homicide charrie le sang.

— Est-ce bien vrai? Pourquoi me préféreriez-vous à tant d'autres plus jolies?

— Oh! plus jolies, protesta-t-il... Aucune femme n'est plus jolie, aucune n'a autant de charme.

L'hyperbole disparaît sous la chaleur et le velouté de l'accent. Marcus, à la fois, mime et subit la passion; son exaltation, réelle, loin de le priver de ses moyens, les renforce. C'est bien de l'amour, l'amour du taureau ou de l'étalon, élargi par la triple nature de l'homme, mais amour sans pitié, sans tendresse, sans durée, non sans préférences, et combien vives à l'heure où il fond sur l'élue temporaire.

En ce moment, il aime sans doute Yveline tout autant que je l'aimais aux jours les plus flamboyants et son accent décèle un trouble — un trouble bien manœuvré.

Elle reconnaît cette ardeur, la savoure et la flaire, mais, ce semble, en dilettante.

— Je vous crois, dit-elle à mi-voix... vous m'aimez, peut-être.

— Si je vous aime!

Il prend, sans ridicule, une attitude d'adoration.

— Aujourd'hui! dit Yveline. J'en suis flattée, j'en serais même touchée si je vous connaissais moins, mais je vous connais! Demain, la flamme sera éteinte!...

— Je vous jure!

— Serment de bonne guerre. Tant pis pour qui s'y

laisse prendre! Moi, je veux qu'on m'aime longtemps et, s'il y a rupture, qu'elle soit de mon fait. Jamais je ne me consolerais de vous avoir cru; je me haïrais jusqu'à la fin de ma vie...

Il dut flairer l'impossible; sa face, contractée, révulsée, puis refroidie, parut à peu près laide, tandis qu'Yveline poursuivait:

— Ne m'en veuillez pas, sachez que vous me plaisez, *à distance,* et dites-vous que je suis absolument incapable de tromper celui à qui j'ai lié ma vie.

Il dit, à mi-voix, avec une rage d'humiliation:

— Alors, pourquoi m'avez-vous laissé venir ici?

— Parce que vous êtes Marcus! Tâchez de comprendre cela.

Elle eut son petit rire, lui tendit la main et s'en retourna vers le manoir.

Ai-je jamais éprouvé une joie aussi farouche? Tout mon corps vibrait et chantait. Je ne pus m'empêcher de la rejoindre.

— Yveline, lui dis-je, quel plaisir vous venez de me faire!

Elle me regarda obliquement:

— Un plaisir?... Ah! oui, vous étiez là? Caché comme un héros de vaudeville... c'est honteux!

Un rire de petite fille:

— Honteux, et je suis bien contente que vous l'ayez fait! Cela prouve...

Elle laissa quelques secondes la suite en suspens:

— Que tu m'aimes toujours!... Précisément ce que je veux...

Parce qu'elle le veut, ma chair redevient amante; peut-être entend-elle la brusque mise en marche du cœur.

Devant une cabane de verdure, refuge capricieux où luttent les glycines, les vignes vierges et les volubilis:

— Je suis lasse, dit-elle avec un sourire inquiétant.

J'avais pourtant bien renoncé; il me plaisait de la

croire vertueuse — à sa manière ambiguë... et je désirais ne pas prendre à Haubourguès un bien qu'il paie royalement. Mais, dans ce nid de feuilles et de fleurs, après la défaite de Marcus, rien que l'homme, la femme. Toutes mes zones conspirent ensemble, aucune forme d'émotion n'y est étrangère, même l'hypocrisie, adjuvant de tendresse.

Une odeur légère, si charmante, s'amalgame au parfum favori, aux effluves des liserons. Je ne suis plus qu'une proie des désirs — désirs à métamorphoses, désirs fondamentaux, fauves comme le loup d'automne, délicats comme les paupières d'Yveline.

— Yveline, chérie!

Le contenu de ce cri! Aspiration sans bornes, enragée d'être inexprimable!

— Ah! soupira-t-elle, tu m'aimes, et combien je le veux!

Sa tête sur mon épaule; sa chevelure sur ma bouche; et, tout près, des yeux de langueur, de volupté, de perfidie, des lèvres à peine entr'ouvertes sur les dents humides. Ma bouche vorace veut la sienne et ne trouve que les accessoires — la joue, l'oreille, le cou.

— Il faut me le dire! exige-t-elle.

Servile et lâche, j'obéis, épave amoureuse qu'elle ne rejette ni n'accueille. Elle accepte l'étreinte, les baisers, mais défend sa bouche comme une forteresse...

Enfin, levant les bras:

— Je t'aime aussi...

Sournoise, fantasque, mystérieuse:

— *Presque...*

La voici debout, invaincue, vraisemblablement invincible, merveilleuse artiste de l'amour. Mes artères sonnent encore le tocsin... mais la déception est purement corporelle. La zone supérieure n'y prend part que pour approuver: elle sait qu'elle regretterait la défaillance d'Yveline.

Et je me méprise avec indulgence:

— Vous avez tort, Yveline, de me troubler ainsi!

— Non. C'est très bien. Je suis sûre de moi, et je le veux. Rien de plus, mais *cela.*

— Que suis-je là dedans? Quel pantin!

— Du tout. Comme vous viviez! Ah! cela vous plait autant qu'à moi.

— Pas après!

— Tantôt cela vous plairait de nouveau... mais je n'abuserai pas...

Et, me riant au nez:

— Ce serait gâter la belle tentation, et je l'aime, passionnément!

Elle est rose, fraîche, saine, contente de vivre, contente de régner. Je l'excuse, et comment ne l'excuserais-je pas?

Marcus a bien encaissé. Nous le retrouvons sur la plage, au casino, au café, taciturne, souriant, toujours sur le sentier de la guerre. Ma haine congénitale a décru, encore vive cependant, surtout dans les régions hautes. Si le mâle primitif est adouci, le mâle humain songe que de belles victimes, des plus hautes lignées sentimentales, reçoivent pour finir un ignoble coup de matraque et emportent une affreuse provision de souffrance et d'humiliation.

Je juge Marcus pire qu'un Raspoutine, animal sommaire, simple sexe qui ne laissait guère de souffrance après lui. Un historiographe n'a-t-il pas écrit: *elles se retiraient saines et heureuses.* Le moine crasseux, puant le bouc, offrait loyalement ce qu'offre le chien à la chienne.

Princesses, duchesses, avec lui, goûtaient l'animalité solide — il était de bataille! — et la perversité qu'elles y mêlaient venait de leur part et non de la sienne. Il n'était qu'un prétexte; elles portaient seules le péché

— le leur — où il n'était pas autrement mêlé que si elles se fussent livrées à un gorille.

Tout de même, Marcus et Raspoutine exemplifient à des étiages différents la contagion sexuelle.

Est-elle, au fond, plus étonnante pour Raspoutine que pour Marcus? Marcus possède un sens subtil de la femme, un instinct sûr, accru d'expériences et d'entraînement: c'est presque la perfection du genre, car une intelligence plus vive, étant de sa nature hésitante, contradictoire et gaffeuse, le desservirait. Il connaît à fond les ficelles du métier.

Raspoutine dispose d'une ruse paysanne, d'une rude énergie sexuelle et d'un renom de guérisseur « magnétique ».

Le plus difficile pour lui fut de commencer sa lubrique carrière. La Cour sera son étonnant fournisseur, sa réserve. La distance apparente est énorme entre lui et des dames de fière lignée, voire un plus menu fretin mais aristocratique.

En réalité, le nombre de celles qui, le sachant ou à leur insu, sont enclines à goûter aux plats les plus brutaux de l'amour n'est pas tellement restreint. La bête dort à peine plus fort chez la femme que chez l'homme. Si l'on pouvait faire entrer dans la ligne d'hérédité tout ce qu'elles ont subi de forcené à travers les âges, on ne s'étonnerait guère qu'elles pussent être plus entraînées que leurs compagnons vers le cloaque. Alors, le rôle de Raspoutine, en n'oubliant pas la circonstance favorable de son jeu après du prince impérial, s'expliquerait aussi facilement que celui de Marcus, encore que le moine fût sale et que ses dents fussent pourries. Il suffit que des circonstances aident à une contagion qui, en temps normal, eût été à peu près impossible.

Non sans péril, Marcus continuait ses ravages: je pense à tel mari au visage de pirate, à tel sombre amant. Où

qu'il passât, il déchaînait la jalousie. Qu'aucun revolver n'ait été déchargé sur lui, dans l'épidémie des crimes passionnels, c'est miracle. Je me souviens d'une âpre señora, beauté d'incendie, qui répandait « le sel de la volupté », soudée à un mari tragique, homme sec, dévoré de soupçons et point aveugle. Marcus et la señora jouèrent leur vie. On le savait, et l'homme tragique suivait la piste: deux fois près de lever le gibier, il se trouva bredouille. A la fin, il emmena sa femme, la sauvant — et Marcus — de la mort.

Ceux qui ont une femme ou une amante à défendre, ceux qui convoitent, ceux-là mêmes qui n'ont rien à conserver et n'espèrent rien, exècrent Marcus. Quelques-uns, pourtant, lui vouent une de ces sympathies surprenantes qui vont à l'encontre des normes — hommes sans antennes, chez qui les sentiments relèvent d'un tirage au sort, ou d'homosexualité.

Au fond, suis-je si loin d'un Marcus et, parmi ceux qui l'exècrent, combien d'émules virtuels ou effectifs, combien qui, pouvant cueillir les femmes sans danger, sans réprobation, sans lutte, hésiteraient? Cette plage regorge de mâles qui n'attendent que l'occasion. La pusillanimité, la maladressse, l'inertie ou la laideur, la vieillesse, voire l'impuissance, les arrêtent... sinon! Marcus ratés ou Marcus sans envergure! Au fond, s'il y a un fond, il ne vaut guère moins qu'eux, il n'a que le tort de risquer, de savoir, surtout d'être vainqueur. Mais n'est-ce pas de quoi l'exécrer davantage?

J. H. ROSNY AÎNÉ
de l'Académie Goncourt.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POÈMES

Rosemonde Gérard : *Féeries*, Fasquelle. — Amélie Murat : *Le Rosaire de Jeanne*, éditions U. S. H. A., Aurillac. — Raymond Datheil : *Les Signatures Naturelles*, « Cahiers du Journal des Poètes ». — Léon Laleau : *Ondes Courtes*, s. n. d'éditeur.

Après *les Pipeaux,* ouvrage couronné par l'Académie Française, 20e mille; après *l'Arc-en-Ciel,* ouvrage couronné par l'Académie Française, Mme Rosemonde Gérard donne à la Bibliothèque Charpentier, Fasquelle éditeur, son nouveau recueil de poèmes, **Féeries**. Aucun motif ne s'oppose à un succès égal aux précédents ni surtout de même nature. Cela tient admirablement entre *les Musardises,* d'Edmond Rostand, qui sont sur un degré un peu supérieur, et les recueils de M. Maurice Rostand, de qui *le Page de la Vie* présente la même gentillesse, la même grâce apprêtée et facile, les mêmes mérites et des défauts similaires. Du moins apprenons-nous que l'auteur du recueil nouveau connut « la féerie du cœur » au couvent où son enfance se passa, entre de bonnes Dominicaines, dont nous savons désormais les noms, entre autres :

La vieille sœur Adéodat
Qui, sur un piano sans dièze (1),
Nous apprenait avec ardeur
« Le Départ de la Polonaise »
Et « Le Retour du Laboureur ».

Les poèmes évoquant la mère du poète sont les plus simplement émus; ceux qui s'adressent à ses fils, notamment où elle s'émerveille (à bon droit) que l'un d'eux, préparant son baccalauréat, soit si fort en ce qui concerne les hérésies religieuses :

Et tu sais ce que c'est qu'un Carpocratien

(1) *Sic.*

Mme Rosemonde Gérard nous révèle encore, fée au nom précieux et fleuri, toute *la Féerie du Monde*, la parisienne, celle des heures, celles des lauriers ou des roses, et enfin *la Féerie du Rêve*, boîte à musique, disque, music-hall, le Cinéma, et encore le Rouge-Gorge, Napoléon II, la Princesse lontaine, le Dernier Tsar.

Les poèmes réunis sous les rubriques *Credo, Joie, Douleur, Gloire, De Profundis,* composent le recueil, **le Rosaire de Jeanne**, que Mlle Amélie Murat dédie à la mémoire de sa sœur. Dans ses œuvres précédentes elle rendait hommage déjà à la disparue, de qui son souvenir ne se disjoint jamais. Elles grandirent, jouèrent, vécurent ensemble, et s'aimèrent, l'un pour l'autre, exclusivement tout leur bonheur, leur espoir, leur conseil et le confort unique de leur vie. C'est œuvre pieuse et émouvante que la sœur survivante consacre ici à la sœur morte. Des souvenirs intimes et toujours discrets, des tristesses, des erreurs, des retours, des effusions, une constante harmonie de pensée et de sentiment, leur communion a persisté, s'est resserrée peut-être, et l'absente sourira toujours au coin du foyer à celle, anxieuse et affligée, qui aura recours à sa protection. Certains de ces poèmes sont fort beaux, par leur gravité profonde ou leur sensibilité souriante, un peu triste malgré tout. Ils contiennent des tableaux de jeunesse, de mouvement, de féminité spontanée, des retours sur soi-même dans la déception et le chagrin, et, n'y eût-il dans cet ensemble que des qualités aussi sincères du cœur et de l'âme, on ne le saurait trop louer. Mlle Amélie Murat demeure le poète appliqué et sincère qu'elle a toujours été ; elle est digne d'une estime rare, mais, dans ses réalisations, on ne la saurait toujours admirer, ni même louer. Trop de vers faibles au milieu d'autres bien venus. Trop de vagues expressions au milieu d'un mouvement d'idées jaillies de source pure, trop d'impropriétés de termes ou d'incorrections; c'est là ce qui gêne, comme par exemple, lorsqu'elle écrit :

> Car ce Dieu judaïque, irascible et barbare,
> Je ne peux l'implorer, *puisque le concevoir.*

Je crois qu'un tour familier, tel au joli poème *Enfance*

Fraternelle, convient mieux au talent de Mlle Murat que des aspirations plus philosophiques; du moins les poèmes de ce genre me paraissent les mieux réussis. Viser haut, sentir et penser avec profondeur, n'implique pas que l'on ne doive se soucier d'écrire bien, en vers non moins qu'en prose. Les anciens, dont je suis, demeurent, de cette nécessité primordiale, jusqu'à leur dernier soupir pénétrés et convaincus.

La lassante querelle du vers régulier et du vers libre opposés par principe l'un à l'autre ne pourrait guère se prolonger si, dans les œuvres qu'on envisage ou compare, la valeur intellectuelle ou de sensibilité, la largeur des idées, la sûreté d'expression et de style étaient d'importance analogue. Qu'il y ait, de part et d'autre, des insuffisances prétentieuses, des banalités vulgaires et des sottises maladroites, ne fait de doute pour personne. Qui dirait — je ne veux citer aucun nom parmi les vivants — qu'il n'existe pas, écrites en vers libres — mettons : Laforgue — des œuvres aussi considérables qu'en vers réguliers? Aux yeux des partisans modernes et exclusifs du vers libre, le vers régulier a donné tout ce qu'il avait en lui de ressources. Il n'y a plus rien à en tirer, il est épuisé. Ils ignorent, ou ferment les yeux ; les poèmes nouveaux qui les démentent ne manquent certes pas. Le livre de vers libres qui contentent entièrement l'esprit est, à mon avis, infiniment plus rare, ce qui, je le reconnais, n'établit aucunement son infériorité ni non plus, d'ailleurs, sa supériorité. Quand un amateur de poésie se trouve en présence d'un recueil comme celui que vient de publier M. Raymond Datheil, **les Signatures Naturelles**, il ne saurait y avoir de doute, car l'œuvre est d'un vrai et profond poète, maître de sa forme non moins que de sa pensée. Jean Cassou, qui aime et comprend avec une pénétration si sûre les poètes, encore qu'il s'amuse à se montrer hostile hargneusement à ceux qui usent du vers régulier (scrupule de principe, chez lui, irréductible même à ce qu'il sait, à ce qu'il éprouve et explique en critique des plus avisés et des plus fins qui soient), Jean Cassou écrit à ce livre une préface brève et excellente : « La nature est là, dans ces vers tour à tour ardents, humbles, frénétiques et que l'amour fait vaciller. Paysan, provincial, solitaire, Raymond Datheil, grâce

à ce triple privilège, connaît les raisons des racines et les élans des sèves; il répond des souffles et des oiseaux. Et, lecteur de cette sainte écriture, il l'emporte et s'emporte avec elle dans la mort. »

Le poète, l'amant ne veut pas se laisser enliser aux tristesses des choses qui l'environnent, après qu'est disparue la plus aimée. « Laissez-moi passer, arbres, laissez-moi passer », laissez-moi passer, vents, feuilles mortes, hirondelles, sèves et fleurs, mousses, racines; laissez-moi planer, ou plutôt

Vallée, peuple-toi de tout ce que j'ai aimé avec elle!
Remplis-toi jusqu'aux bords, je ne veux rien oublier...
. . . .
Corps de mon amie, corps tant aimé!
Permets pour mon cœur le miracle de te dissoudre dans cet air,
Vois, il est bien assez de place entre ces lignes,
Assez d'air sur ton immobile lumière :
Que je voie t'épanouir,
Non plus comme morte, mais plus vivante que jamais,
Nourriture céleste pour mes nouveaux désirs,
Sang pour sang,
Amour en moi pour un nouvel amour.
Viens! un amour unique est un non-sens pour mon être
(T'ai-je dit, il y a trop d'arbres sous le ciel)
Allège-toi et sois mienne en mon corps,
Viens! la tombe de ton cœur est-elle en moi ou en dehors?

...« Ardents, humbles, frénétiques, et que l'amour fait vaciller », ces vers ont une âpreté prenante dans leur véhémence, et nul mieux que Raymond Datheil n'a réalisé — les lecteurs du *Mercure* se souviennent de cet étonnant *Chant du Fou de la Montagne*, paru ici même, il y a quelques mois — la communion singulière, totale, des forces de la nature et de la puissance intellectuelle ou intimement généreuse des hommes, moments où s'exprime la terre qui les supporte un jour et qui demain les absorbera. Quelle force admirable et sûre retient et captive à la lecture d'un tel livre, de poèmes si naturels et si vrais, quelle grandeur, et qui s'ignore, chez ce poète dont le nom s'impose, Raymond Datheil.

Une fois encore, de Port-au-Prince en Haïti nous parvient une plaquette d'un tirage parfait sur beau papier de choix,

Ondes Courtes, de ce beau poète très aimé, sûr de soi et de ses moyens, Léon Laleau. Il y a, dit quelque part André Spire, « il y a des poèmes à ondes courtes ». Ce sont ici, comme aux poèmes des deux dédicataires de ce recueil, Philippe Chabaneix et Vincent Muselli, de menues compositions où l'esprit lutte avec la concision, et dont l'existence ne se supporte qu'en la proportion où ils sont parfaits. Laleau y excelle non moins que les autres. Je ne chercherai pas cette fois querelle à mon ami pour sacrifier, trop complaisant, à un goût que je crois peu durable et pour se plaire au trait incisif ou pittoresque plus qu'à l'essence des sentiments ou à la densité d'une pensée. Je le lui ai reproché et il m'a entendu, tout en conservant ses préférences. Sans doute a-t-il raison, mais son point de vue ne saurait être le mien. Il suffit qu'il le sache; à quoi servirait d'y revenir? Surtout que mon plaisir est complet lorsqu'il produit des poèmes tels que ceux qu'il intitule *Fou, Vacances, Escales Tropicales, Odelette, Vieille Femme du Vieux Navire* :

Quel âge pouviez-vous avoir?
La mer était déserte et calme,
Et la brise éventait le soir
D'un long bruissement de palme.

Cette délicatesse et cette sûreté de touche nous présagent les qualités sérieuses et fermes que Léon Laleau pourra manifester lorsqu'il délaissera l'obsédant souvenir de Toulet et se souviendra plus nostalgiquement, à mon gré, de la grande mémoire du Moréas des *Stances*. C'est la grâce que je me souhaite, à moi, liseur de ces vers.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Marcel Prévost: *Fébronie*, Les Editions de France. — Marcel Hamon: *Le Pérot; Le Signe de Saturne*, Malfère. — André Lamandé: *Le Jeu de l'Amour*, Albin Michel. — Georges Simenon: *Les Fiançailles de Mr. Hire*, A. Fayard et Cie. — Henri Davignon: *Contes pour le centenaire belge*, Plon et Cie. — Pierre Hamp: *Dieu est le plus grand*, E. Flammarion. — Jean de Vial: *Denis*, E. Fasquelle. — Han Ryner: *Soutane et Veston*, A. Messein.

Le nouveau roman de M. Marcel Prévost, **Fébronie**, m'a beaucoup plu. Il est curieux, troublant, mais volontairement très simple et d'une discrétion exemplaire, malgré l'origina-

lité, l'étrangeté même des personnages qu'il anime. Amanda Chaumeil, fille unique de riches propriétaires des Landes, s'éprend de son professeur d'histoire à l'âge de sa formation, qui a été tardive. D'esprit paresseux jusque-là, elle se découvre tout soudain du goût pour les travaux intellectuels. Benoît Lascombes a, d'ailleurs, de quoi séduire : une belle barbe bien taillée, des manières, et surtout « un savoir » qui impose au père et à la mère de la jeune fille... Aussi, ces braves terriens n'opposent-ils aucune résistance au désir que leur exprime leur enfant de l'épouser. Hélas! Benoît est affligé d'une douloureuse hypéresthésie de l'ouïe. Dans toutes les villes où ses fonctions l'obligent de résider, il se plaint du bruit. Vous pensez : un homme capable de vous dire, rien qu'en tendant un peu l'oreille, si vous avez caché une ou deux montres sous une pile de linge, dans une armoire!... Il finit par donner sa démission; et l'on admire même qu'il ait attendu vingt-cinq ans pour cela. Il est vrai qu'Amanda, sa passion apaisée, n'en chérit pas moins tendrement son mari. Elle fait tout pour éviter qu'il souffre, et pour qu'il puisse continuer ses travaux, si elle ne les suit plus. Grâce à elle, il vit littéralement dans le coton. Mais dans sa tâche d'organiser le silence autour de son cher névropathe, Amanda est aidée par sa servante Fébronie. Ce n'est pas que Fébronie partage l'admiration de Madame pour Monsieur. Au contraire. Elle tient son maître pour ce qu'il est, un égoïste, et elle a pitié de sa maîtresse, on le suppose, du moins, car elle est énigmatique. On ne sait, au juste, quelle est la nature du sentiment qui l'attache à Amanda. Nous ne faisons sa connaissance qu'au moment où les Lascombes reviennent prendre possession du domaine des Chaumeil et s'installer dans leur maison pour y jouir d'une paix totale. Son âme a son secret. Secret, pour elle-même, sans doute, et que nous ne saurons qu'à la fin. Elle a quarante-deux ans, et dans son vêtement noir, boutonné au col et aux poignets, l'air « d'un ecclésiastique encore jeune ». Benoît la trouve laide. Tel n'est pas l'avis d'Amanda qui se plaît en sa compagnie. Amanda a beau chérir son esclavage, elle n'est pas fâchée, à son insu, de trouver en Fébronie une alliée contre son tyran. Sans Fébronie pourrait-elle satisfaire à toutes les exigences de

Benoît? Maintenir le calme extraordinaire qu'il réclame impérieusement? Non, certes. Enfin, Benoît la néglige, absorbé qu'il est par la rédaction de ses œuvres (il écrit des livres, couronnés par l'Institut, et n'abat pas moins de douze pages par jour — dix de plus que Voltaire qui fut, pourtant, grand producteur). C'est assez que Fébronie s'absente une semaine ou deux, appelée par sa sœur mourante, pour qu'elle constate combien l'humble fille lui est nécessaire. Fébronie ramène un chien, Mitou, qu'elle a hérité de la défunte. Pas de chien! dit Benoît. Pas de Fébronie sans chien, laisse entendre la servante qui s'est créé une intimité avec sa maîtresse. Benoît cède, mais exaspéré va faire à Bordeaux une fugue dont il revient malade. A voir le bien-aimé « tirant l'aile et traînant le pied », comme le pigeon de la fable, Amanda sent fondre son cœur. Elle rompt l'alliance qu'elle avait tacitement conclue avec Fébronie et se réconcilie avec son mari. Le vieil amour se remet à flamber, et les époux partent pour un nouveau voyage de noce dans les Pyrénées. Quand ils reviennent, Fébronie a quitté la maison. C'était plus qu'elle n'en pouvait supporter. La déception a été trop forte. Quoi donc? Eh bien, oui : Fébronie était une femme dans le genre de la Bonifas... Fébronie espérait le divorce entre les époux; elle avait « un sentiment » pour Amanda; nous l'apprenons par une sorte de confession que cette dernière fait, en toute innocence — ou presque — à son mari, et qui a pour résultat de le troubler violemment. « Qu'est-ce qui se passait? » — « Mais rien... » Seulement, quand Amanda était seule, et qu'il faisait froid dans son lit, Fébronie la berçait et se couchait à côté d'elle pour la réchauffer... Encore une anormale! se récriera-t-on. J'ajouterai que l'extrême sensibilité auditive de Benoît est, elle aussi, une singularité physiologique. Mais peu importe, puisque tout se passe, ici, le plus ordinairement, *le plus vulgairement du monde*, comme je l'ai dit, déjà, au début de ces lignes. Le sujet, quelque exceptionnel qu'il soit, n'a été pour M. Prévost qu'un prétexte à une saisissante peinture de la vie moyenne. Son infirmité ne rend pas Benoît monstrueux (il reste humain, jusque dans son égoïsme) et il n'y a rien qui choque la décence dans les sentiments des deux femmes — car Amanda finit, sans s'en rendre compte,

par se laisser gagner par l'affection de Fébronie; par la partager; par se transformer même sous son influence. A ce propos, l'effet sur la maîtresse des attentions de sa servante quand son mari la néglige est étudié et *traduit en action* par M. Prévost avec un art remarquable. Le drame, enfin, a de la grandeur (il aurait pu facilement dégénérer en comédie) qui se noue dans le ménage Lascombes, autour du petit chien Mitou.

Je suis bien en retard avec M. Marcel Hamon dont deux romans ont paru en deux ans : **Le Pérot** et **Le Signe de Saturne,** et qui me semble une personnalité à considérer de près. Je crois que le public l'ignore et que cette ignorance s'entêtera, et qu'il a peu de chance d'en triompher. Non par insuffisance; peut-être par une foncière inactualité de ses dons et de sa culture; peut-être par des côtés ingrats de caractère dont son œuvre porte la peine. On s'aperçoit vite, à le lire, qu'il possède un immense bagage, ordonné en corps de doctrine complet, au service de la conservation sociale. Il semble avoir serré rageusement à lui ces trésors; il a même dû, seul, à grands efforts d'autodidacte, se hisser jusqu'aux hautes études, à l'ésotérisme et à l'hermétisme. Imaginez Vincent de Beauvais, armé de l'encyclopédie de son temps, ou Gerson, de sa logique scolastique, et tous deux, d'ailleurs, aussi doués qu'on peut l'être de diction ou d'écriture, arrivant dans la mêlée moderne. Ce n'est même pas du ricanement qui les accueillera : on ne les verra point. D'un mot, nous avons affaire à une valeur anachronique, ce que Léon Bloy (ou Barbey d'Aurevilly) appelait un prophète-du-passé; il nage à la perfection, mais à contre-courant... A part ce for, farouchement idéopathique, rien qui ne soit d'un homme de lettres de bonne structure. Adresse à démêler les jeux de la vie et à les tresser en intrigue suivie; langue saine et sobre (sauf quelques fâcheuses touches de fard : une cour « ombiliquée » par un puits; « décesser » pour continuer; « béance »; une peau « sonneuse », pour marquée de taches de son...) *Le Signe de Saturne* ne donne pas la pleine mesure de M. Hamon. C'est une transposition de l'histoire du malheureux Philippe Daudet, avec des vues de jolis coins vieillots rive-gauche, mais traitée dans ce ton, délicat jusqu'à

l'afféterie dont France usait quand il mettait en scène son Jérôme Coignard. Il n'en ressort que la virtuosité de l'écrivain. *Le Pérot* a de plus hautes ambitions. Il veut atteindre et amener au jour, sous l'homme apparent, l'homme secret. Il y suffit du moindre choc. Avec une manie du « suivi » dans la notation des causes, les chocs me paraissent, ici, insuffisamment marqués. Je vois, par quelques critiques insérées dans une page de réclame, que d'autres leur trouvent un imprévu saisissant : on fait allusion à Dostoïevski. Il y a de cela, en effet : des trous vertigineux, des tournants à courbe brusque. Mais l'amour est traité de façon faiblarde, et émeut peu. Ni beaux cris, ni silences vraiment tragiques. Je le redis : notre auteur porte un sang dix fois plus vieux que celui du commun. Ses vraies passions viennent après celles de la chair, frigides : l'insatiable curiosité du mystère, de l'étrange. En somme s'il a une chance de s'imposer, c'est peut-être celle-là. Je lui souhaite d'en développer toutes les possibilités.

Un homme, chirurgien de valeur, Pontets, qui n'a que le tort de croire que la raison suffit à tout, s'avise un jour qu'il est en train de perdre sa femme. Madeleine, il est vrai, s'est livrée à un aventurier; mais son mari n'entend pas qu'elle fasse pis, c'est-à-dire qu'elle fuie avec le séducteur, et il décide de reprendre son bien à celui-ci. De connivence avec un ami (le narrateur) il attire le misérable dans un piège, et sous la menace de son revolver, l'oblige à signer un papier déshonorant, en même temps qu'il lui intime l'ordre de prendre le large... Opération bien faite. Mais l'opérée, dans son ignorance, n'est pas guérie. Ayant retrouvé son amant à Bordeaux, deux ans plus tard, elle s'est laissé convaincre par lui qu'il ne l'a fuie que pour préserver la beauté de leur amour... Elle vit réconciliée avec son mari, dans l'exaltation de ce mensonge; et Portets, de son côté, se flatte de l'avoir reconquise, grâce à son adresse. Malentendu. Parbleu! Nous ne vivons que de cela. Et dans son délire, Madeleine en a l'intuition amère. C'est **Le Jeu de l'Amour.** M. André Lamandé qui en dévoile le secret ou en révèle les dessous dérisoires est un conteur habile. Son récit qui ne languit pas et qui semble ne vouloir que plaire est d'un psychologue, cepen-

dant ; à preuve les pages où Madeleine se confesse.

M. Georges Simenon qui a mis le point final à la série de ses romans policiers, commence aujourd'hui un nouveau cycle d'œuvres avec **Les Fiançailles de Mr. Hire** (j'écris « Mr » comme lui, ce qui fait *Mister* et non *Monsieur*). Mr ou M. Hire est un pauvre bougre qui n'a rien d'anglais, et vit en banlieue d'un commerce équivoque. Il serait heureux ou du moins tranquille sans le voisinage d'une bonne qui le trouble, car il est sensuel avec timidité. Il assiste, en effet, chaque nuit, toutes lumières éteintes, derrière son carreau, au coucher de la fille qui s'attarde avec trop de complaisance à se déshabiller, puis à lire au lit, en se caressant les seins, pour qu'on ne la soupçonne pas de se savoir épiée... Aussi bien, a-t-elle ses raisons pour entretenir le feu de la concupiscence chez le bonhomme. Un crime a été commis dans un terrain vague, à proximité de l'immeuble où il habite, et la rumeur publique l'en accuse. Or, il sait qui en est l'auteur... Je m'arrête pour ne pas déflorer le secret auquel le récit de M. Simenon emprunte une partie de son intérêt. Je dis de son intérêt; non de son mérite. Celui-ci réside surtout, pour moi, dans l'atmosphère que réussit à créer M. Simenon et dans les qualités d'observation dont il témoigne. M. Simenon est doué d'une admirable mémoire sensible. Non seulement il sait voir, mais choisir le détail caractéristique dans ce qu'il voit, et l'utiliser à propos. Maints traits expressifs et qui sont d'un romancier-né illustrent son récit, par malheur trop négligemment écrit.

M. Henri Davignon qui compte parmi les auteurs belges réputés a célébré sa patrie en treize **Contes pour le Centenaire Belge** (les neuf muses; les quatre éléments) où il a tâché de mettre, avec de l'élégance, une odeur prononcée de terroir. A part *La Fagne,* aucun qui donne « le coup de ceste », comme disait Barbey d'Aurevilly; mais aucun, non plus, qui ne soit aimable et tissé avec dextérité. Les auteurs belges, c'est un peu, pour moi, comme les magistrats de province. Evidemment, ils exercent la justice quelque part, à de certaines heures. Mais c'est comme à huis-clos. En ville, on ne connaît d'eux que leur parfaite tenue d'hommes du monde. Nul ne s'informe si, en robe, ils ont du talent, et de quelle

sorte. On admet qu'ils soient magistrats, et c'est tout. Ecrivain belge, il semble que ce soit aussi quelque chose de surérogatoire : le violon d'Ingres de personnalités éminentes en une autre catégorie plus substantielle. Peut-être parce que s'il y a un groupement d'intérêts industriels, même un patrimoine moral, il n'y a pas de *substratum* belge; il n'y a pas de vraie Belgique. C'est une invention anglaise contre nous, mais aussi contre-nature que Gibraltar. Maeterlinck français, Verhaeren européen, en sont des preuves *a contrario.*

Dieu est le plus grand est un beau Pierre Hamp, avec tous ses défauts et toutes ses qualités poussées au paroxysme. Est-ce d'avoir subi le prestige des colonies qu'il a ce regain?

Pas plus d'intrigue que dans ses précédents romans : une randonnée en auto à travers l'Afrique du Nord. Et je crois que jamais on n'a plus profondément saisi, et plus poétiquement, d'une poésie massive d'épopée, le grouillis des races, des intérêts, tout l'avenir qui bouillonne entre la Méditerranée et le Sahara. Cela vous prend avec la même angoisse délicieuse qu'un feuilleton prend une midinette. Mais c'est à mon confrère de la rubrique coloniale d'étudier les problèmes que cela soulève.

« Un auteur de vingt-deux ans » proclamme le prière d'insérer du roman de M. Jean de Vial : **Denis.** M. de Vial raconte les vingt et une années qu'il a vécues. Sa formation à la diable pendant la guerre (nous connaissons cela), ses essais pour s'axer, l'amour d'enfance qu'il eut pour une fillette, fort originale à ses yeux; de plus en plus originale quand, adolescent, il la retrouve adolescente... Elle ne l'aimera jamais! Quand elle l'aime, il s'aperçoit qu'elle est toute banalité, comme l'amour. Des nuances heureuses dans l'introspection; quand son écriture « sera faite », ce débutant aura en mains un instrument sobre et souple.

M. Han Ryner oppose dans **Soutane et Veston** un prêtre et un incroyant au cours d'une conférence contradictoire, où l'on tâche de prouver Dieu ou le non-Dieu. L'incroyant a une maîtresse, une gale. Elle s'engouera du prêtre. Il perdra la foi et gagnera la femme. L'incroyant, au rebours, perdra la femme et prendra la soutane. Un chassé-croisé... Jeune,

j'ai entendu comparer *Psychodore* ou *le Cinquième Evangile* à du Renan... Mais cette chose-ci est bien molle, et s'amuse à un pyrrhonisme dont on ne sent guère la nécessité.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Châteaux en Espagne, comédie en quatre actes de M. Sacha Guitry. — Une épigramme. — *Loire*, pièce en quatre actes par M. André Obey, jouée par la Compagnie des Quinze.

Je ne saurais dire, comme certains de mes confrères, dont j'ai lu les articles consacrés à **Châteaux en Espagne** avant d'aller voir cette dernière pièce de M. Sacha Guitry, qu'elle soit de sa meilleure veine, ni qu'on puisse la comparer aux plus aimables de ses productions d'autrefois. Elle me semble au contraire languissante dans sa conduite. Je n'y reconnais ni la vigoureuse netteté du dessin, qui était apparente dans quelques-uns de ses bons ouvrages, ni la nonchalance capricieuse qui en rendait d'autres particulièrement attrayants. Je n'y retrouve pas davantage son esprit de jadis, qui avait un tour si personnel et une drôlerie irrésistible, fait qu'il était en apparence de naïveté saugrenue et de cocasserie sans-gêne. Est-ce parce que j'ai vieilli? Ou lui? Quand je me suis posé cette question, il m'a paru invraisemblable au premier abord que ce fût lui. Je remarquai cependant en y réfléchissant que le voici qui s'attribue des rôles de personnages qui peuvent dire aux femmes dont ils deviennent amoureux : *J'ai vingt ans de plus que vous.* Et c'est bien vrai. Peut-être un jour lui verrons-nous jouer pour son propre compte, dans le *Veilleur de Nuit*, le rôle du vieux monsieur. Tout arrive, Tircis, et il ne faut désespérer de rien. J'imagine d'ailleurs que les pièces qu'il écrira pour le vieux monsieur qu'il ne manquera pas d'être dans un certain avenir se rangeront à côté des meilleures qu'il écrivit dans sa jeunesse. Il y parlera de lui, et il nous touchera.

M. Sacha Guitry est l'homme du monde qui ressemble le moins à Flaubert. Il n'a pas idée qu'on puisse cacher sa vie ni être absent de ses ouvrages. Au contraire, il fait le public confident de ses moindres pensées et de toutes ses aventures, petites ou grandes. Elles deviennent comédie de-

vant tout le monde, comme dans la ruche de verre, où les abeilles exposent leurs mœurs et usages à la curiosité de l'apiculteur, ce qu'elles ont absorbé devient miel à ses yeux. Nous avons vu cet homme à tous les tournants de sa vie, et même dans ses lignes droites, et l'on ne saurait contester qu'il nous ait émus quand il lui advint de nous parler de lui-même.

Chaque fois que le personnage sous les traits duquel il se représente prend la parole, le ton de l'ouvrage change. On se sent touché par quelque chose de si direct que l'on éprouve une sorte de gêne à l'entendre. Je ne crois pas que personne ait jamais fait sur la scène de tels aveux, de pareilles confidences. Il est étrange qu'on les puisse faire; mais, quand elles sont faites, on leur trouve du prix. Emouvant, je ne saurais trouver un autre mot pour qualifier, pour exprimer ce que l'on ressent dans l'instant où ce que dit le personnage coïncide exactement avec ce qui est la vérité de l'auteur, ou son mensonge habituel. Quel dommage que, pour le moment, M. Guitry ne soit à même de faire entendre cet accent qu'à de rares intervalles! Les dieux du théâtre lui octroyèrent au berceau deux dons remarquables. Celui que nous venons d'indiquer, qui est de savoir parler de soi comme personne, et celui, bien étrange aussi, de pouvoir occuper la scène avec si peu de chose que c'est comme rien ou moins que rien. Il ne faudrait pas que de ces deux dons il ne conserve plus que le second. Il nous apparaîtrait alors définitivement comme n'étant que cet illusionniste dont un jour il a pris le titre avec un si juste sentiment de ce qui pourrait servir à le définir.

§

Un de mes lecteurs a bien voulu me communiquer une épigramme que **la Francerie** de M. Raynal lui a inspirée. Quoique les rencontres sur les patronymes soient généralement aussi anciennes que les patronymes eux-mêmes, je la transcris, car elle ne manque pas de tour, et c'est le tour qui importe :

Ah! s'il a cru nous donner un régal,
Il a fait un mauvais calcul, Raynal!

§

Il est patent que M. André Obey n'a point de génie. Or, il est sensible dès le premier instant que **Loire** (non pas *la Loire*, mais *Loire*), cette pièce que la Compagnie des Quinze vient de représenter avec un dévouement si parfaitement digne d'être applaudi, ne pourrait se supporter qu'à condition d'être géniale. Certaines personnes ne manqueront certainement pas de savoir à l'auteur gré de la difficulté de son dessein, comme de la hauteur de sa visée. Je ne saurais me ranger à leur nombre. Je ne suis sensible qu'aux résultats et ne suis pas d'humeur à tenir compte aux gens de leurs intentions. Ils cherchent, me disent-ils, du nouveau et veulent retrouver le secret perdu du théâtre. La perte de ce secret me laisse sans angoisse et je m'accommode de vieilleries avec une patience extrême. Je me sens capable de m'intéresser jusqu'au terme d'une vie dont le milieu est passé depuis longtemps, aux combinaisons que peuvent affecter les éléments de l'éternel trio : le mari, la femme et l'amant. Et je n'ai pas besoin que, sous prétexte de rénovation théâtrale, on donne à ses protagonistes la figure d'Adam, celle d'Eve et le masque du serpent, comme ne manquerait pas de le faire M. Obey s'il prenait un jour garde à l'intérêt de cette matière. Je ne reprocherai jamais à la scène d'être salon, boudoir ou confessionnal. Je ne demande pas que l'on me fasse penser, me croyant assez grand pour y arriver tout seul, mais qu'on m'aide à oublier, à quoi je ne réussis jamais de moi-même. Je crains un peu de cuistrerie chez qui doit lire chaque matin Eschyle, Sophocle et Shakespeare pour se mettre en train. Bref, je suis aussi peu fait que possible pour être séduit à l'esthétique et aux principes de M. Obey, mais je reconnais que mes objections sont essentiellement personnelles et que toutes les raisons que j'ai de me porter contre peuvent précisément déterminer d'autres personnes à se porter pour, et j'admets volontiers que l'on puisse en cette matière professer des idées parfaitement opposées aux miennes.

On me choquerait davantage si l'on prétendait apercevoir dans les réalisations de l'auteur quelques qualités que je leur conteste.

Si l'on disait par exemple qu'il a de l'imagination dramatique, qu'il sait ce que c'est que susciter l'intérêt d'un spectateur et l'entretenir, qu'il a tiré quelques effets tragiques du thème qu'il a choisi, qui a cependant de la grandeur, puisque ce n'est rien moins que la malfaisance de la nature. Si l'on disait encore que la façon dont il représente allégoriquement une inondation a de la chaleur et de la vie, qu'elle émeut le cœur des gens à qui on la propose et qui peuvent se souvenir, comme moi qui y ai passé (en 1910, c'est-à-dire avant le déluge), de ce que c'est qu'être chassé de sa maison par la force des eaux. Si l'on disait que les traits sous lesquels il donne un corps à la Loire, et qui sont d'une Maintenon arthritique accoutrée par le fripier, ont de la divinité (Tubi et Coustou ont fait mieux). Si l'on voulait soutenir que les filles de la Loire sont cousines des filles du Rhin, et que M. Obey est capable de créer une mythologie ou une théogonie nouvelle. Si l'on prétendait, en veine de comparaisons musicales, que le calme revenu après l'inondation a quelque rapport avec le calme après l'orage de la symphonie pastorale, en un mot si l'on voulait prétendre que M. Obey a rien d'un poète. Je crois en vérité que tout cela peut se nier le plus objectivement possible, par $a + b$, si j'ose dire. De même, je ne crois pas qu'il soit possible d'avancer que cet auteur ait le moindre style. Le sentiment qu'il a du langage est fort médiocre et sa façon d'écrire n'a point de beauté. Au terme de la pièce, quand la Loire regagne son lit avec l'allure d'une clocharde qui descend vers la berge pour aller coucher sous un pont, elle prononce cette dernière parole : « Ah! ne dis pas ça, je t'en prie », qui, volontairement ou non, s'articule ainsi : « Ah! n'dis pas ça, j't'en prie. » C'est la fin qui couronne l'œuvre, et où l'on peut juger la force expressive de l'auteur.

Et c'est le mot précis que je choisirais pour répliquer à celui qui vanterait les mérites de *Loire* : « Ah! n'dis pas ça, j't'en prie! »

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

A. Guillermond, G. Mangenot et L. Plantefol: ***Traité de Cytologie végétale;*** **Le François. — L. Plantefol:** ***Cours de Botanique et de Biologie végétale*** **(P.C.N.); E. Belin. — La mort d'un botaniste français, Chauveaud.**

La Cytologie, ou étude de la cellule, est une science relativement nouvelle et qui évolue rapidement. J'ai sur ma table deux livres de Cytologie, dont un tout petit, du regretté Henneguy, *la Vie cellulaire* (Collection Payot, 1923) et l'autre, un volumineux **Traité de Cytologie Végétale** (1933). On a souvent dit du livre d'Henneguy que c'est un petit chef-d'œuvre; l'auteur a résolu un véritable tour de force : exposer en 160 pages de petit format l'état d'une science qui touche des problèmes variés, et choisir les faits qui paraissent définitivement acquis; l'ouvrage n'a d'ailleurs pas vieilli. Celui de M. Guillermond est un in-8° de 1.195 pages, avec 464 figures; l'index bibliographique occupe plus de 100 pages! Nul n'était plus qualifié pour écrire ce livre. Depuis la mort d'Henneguy, M. Guillermond est devenu incontestablement le maître de la Cytologie en France; c'est un chef d'Ecole : de jeunes botanistes aiment faire un stage à son laboratoire; de l'étranger on vient chez lui travailler. Il aurait été indiqué que M. Guillermond occupât une chaire du Collège de France; il y exposerait ses recherches personnelles. Or, à la Faculté des Sciences de Paris, il enseigne au P. C. N. la botanique; Pierre Curie, lui aussi, alors qu'il était déjà prix Nobel, professait au P.C.N. Les jeunes étudiants du P. C. N. ne peuvent que s'en féliciter, mais c'est une lourde charge pour le professeur.

« Cytologie Végétale ». Il est de fait que la plupart des découvertes relatives à la structure et au fonctionnement de la cellule sont dues à des botanistes. L'étude de la cellule végétale a précédé celle de la cellule animale; c'est dans les organes des plantes qu'on a découvert, il y a environ un siècle, la cellule, et ensuite le noyau de la cellule, ainsi que les « plastes ». Les végétaux sont plus favorables à l'étude de la variation de l'espèce et de l'hybridation que les animaux; chez les plantes, on voit assez nettement que toute

variation dans le nombre des chromosomes (élément constituant du noyau) est accompagnée de modifications appréciables dans les caractères morphologiques de l'espèce. La cellule végétale se prête beaucoup mieux que la cellule animale à l'observation vitale et permet de contrôler ce que l'on obtient par les méthodes de fixation et de coloration. Les végétaux, enfin, peuvent être cultivés à l'état de pureté dans des milieux synthétiques, et par suite conviennent à toutes sortes d'expériences difficilement réalisables avec des animaux.

Malgré les progrès, rapides et si évidents, qu'elles ont réalisés dans ces dernières années, les méthodes cytologiques ont été l'objet d'attaques très-vives. On leur reproche d'avoir, comme point de départ, une technique défectueuse, celle des fixations, et, non seulement on conteste leurs résultats, mais on va jusqu'à méconnaître leur utilité, objectant qu'elles se bornent à constater des faits morphologiques, d'ailleurs très incertains, et à construire, sur ces données, des interprétations physiologiques qui échappent à toute démonstration. Les progrès de la chimie physique ont, d'ailleurs, contribué à accentuer ce scepticisme... Rien n'est plus injustifié que ces critiques.

Les cytologistes contemporains s'entendent pour admettre que le protoplasma cellulaire, le cytoplasme, n'a aucune structure visible. La plupart des aspects que prend le protoplasma après fixation sont dus à l'action des réactifs qui coagulent et précipitent d'une manière différente certaines substances qui entrent dans sa composition. « Toutes les théories proposées sur la structure du cytoplasma sont aujourd'hui périmées et n'ont plus qu'un intérêt historique. » Le cytoplasma se présente sous l'aspect d'une substance translucide et parfaitement homogène, mis à part les *mitochondries* et les *vacuoles*. Les mitochondries sont des petits grains de 1 millième de millimètre au maximum, qu'on observe dans le cytoplasma; quand ce sont des bâtonnets ou des filaments onduleux, on les appelle chondriocontes; mitochondries et chondriocontes, ensemble, forment le *chondriome*. M. Guillermond a publié une série de travaux remarquables sur le chondriome. Il semble bien que les chondriosomes constituent des accélérateurs des activités chimiques du cyto-

plasma. M. Guillermond a étudié également l'évolution des *vacuoles* à l'intérieur des cellules.

M. Guillermond reconnaît l'importance de la Physicochimie en Biologie.

Il est certain que les procédés employés jusqu'ici par les cytologistes dans l'étude morphologique et microchimique de la cellule, tout en apportant d'indispensables matériaux pour la connaissance de la Physiologie cellulaire, ne permettront jamais de comprendre le mécanisme de la vie. De ce côté les espérances conçues à l'origine de la Cytologie ont été déçues. Il faut pousser plus loin l'analyse du protoplasma, pénétrer jusque dans sa constitution physico-chimique. Il y a de ce côté une voie encore inexplorée qui nous ouvre les plus grandes espérances; mais les biologistes qui ont cherché jusqu'ici à appliquer les données de la Chimie physique à la cellule ont eu le grand tort de se tenir à l'écart des travaux des cytologistes et de construire des hypothèses, *a priori,* sans tenir compte de la morphologie de la cellule... Il importe que, tout en étant physicien et chimiste, le cytologiste reste morphologiste.

M. Guillermond est resté très morphologiste; il a confié la partie physico-chimique de son Traité à son élève M. Mangenot et à M. Plantefol, qui travaille au Collège de France avec le professeur A. Mayer. Certains trouveront que cette partie, fort bien traitée d'ailleurs, n'occupe pas une place suffisante dans l'ouvrage, du moins en ce qui concerne la Chimie : 9 pages seulement sur la « Constitution chimique du Protoplasma ». Sait-on si peu de choses à son sujet?

§

Il m'arrive rarement ici de parler des livres de classe. Le **Cours de Botanique et de Biologie générale** de M. Plantefol s'adresse aux élèves qui viennent de quitter le lycée et qui suivent l'enseignement du P. C. N. L'auteur y envisage la Botanique surtout du point de vue de la Physiologie et de la Biologie. C'est un ouvrage conçu dans un excellent esprit. En particulier, dans la dernière partie du livre, il est question de la variation, de l'action du milieu sur la forme et de la structure des plantes, de la géographie botanique, de l'hérédité, des mutations, de la paléobotanique, du trans-

formisme. Les botanistes biologistes se passionnent d'ailleurs beaucoup, dans ces derniers temps, pour les problèmes concernant la distribution géographique des plantes. Mon collègue de la rubrique « Géographie » parlera certainement ici de deux livres récents de la Collection Armand Colin : *Géographie des Plantes*, par Henri Gausset, et *Géographie des Animaux*, par A. Prenant. J'ai déjà parlé moi-même au *Mercure* des publications de deux éminents professeurs du Muséum, qui ont beaucoup exploré l'Afrique : MM. Chevalier et Humbert, et en particulier de la « végétation des hautes montagnes de l'Afrique centrale équatoriale »; les crêtes du Ruwenzori dominent de plus de 4.000 mètres la plaine, et il y a toute une succession de flores exubérantes : Bruyères arborescentes, *Senecio* et *Lobelia*...

§

Au moment où je termine cette chronique me parvient la nouvelle de la mort de **Chauveaud**. Les journaux, même *Le Temps*, ne l'ont pas mentionnée, et pourtant à l'étranger on considère Chauveaud comme un des premiers parmi les botanistes français : ce savant a renouvelé l'Anatomie végétale, en lui donnant comme base l'Embryogénie. Malgré sa grande valeur, Chauveaud est resté simple chef de travaux au P. C. N. de Paris; on lui avait laissé espérer la Chaire d'Anatomie végétale au Muséum, puis une Chaire à la Sorbonne; à moins de 65 ans, il fut mis à la retraite, et son laboratoire des Hautes Etudes lui fut supprimé, alors qu'il était en pleine production scientique; désormais son activité fut brisée. C'était une belle figure de savant indépendant, ne recherchant pas les distinctions honorifiques, ignorant les moyens d'« arriver ».

GEORGES BOHN.

SCIENCES MÉDICALES

Dr Charles Nicolle : *Introduction à la carrière de la Médecine expérimentale*, Félix Alcan, édit., 10 fr. — Dr Henri Bouquet : *Les ennemis de notre santé*, Librairie Hachette. — Dr Malachowski : *Voulez-vous vivre vingt ans de plus?* Nouvelle Librairie Française. — Robert Lascaux : *La crise chirurgicale*, éditions de la Revue Mondiale, 12 fr. — Joseph Rivière : *Avec les fous*, édit. du Mercure Universel, 15 fr. — A. Deschamps et J. Vinchon : *Les Maladies de l'Energie*, Libr. Félix

Alcan, 40 fr. — René Thuillier : *La vie maladive de Molière*, Jouve et Cº. — A.-B. Marfan : *Les Humanités gréco-latines et les études médicales*, Masson et Cº. — Dr Henri Duclos : *Laennec*, Flammarion. — Dr Gilbert-Robin : *La paresse est-elle un défaut ou une maladie?* Flammarion, 12 fr. — Dr G. Saint-Paul (G. Espé de Metz) : *La Paix, la Guerre, le Lieu de Genève et la Biologie*, Vigot, éditeur. — Dr Dartigues : *Livre d'Airain*, G. Doin et Cº. — Dr F. Achille Delmas : *Psychologie Pathologique du suicide*, Libr. Félix Alcan, 30 fr.

Le docteur Charles Nicolle, directeur de l'Institut Pasteur de Tunis, publie ses premières leçons du Collège de France sous le titre **Introduction à la Carrière de la Médecine expérimentale.** Très belles leçons dans lesquelles, après avoir rendu hommage à ses prédécesseurs, le savant expose ses travaux sur le typhus et les « infections inapparentes ».

L'importance des infections inapparentes s'est révélée considérable pour l'hygiéniste. D'une part, elles jouent un rôle jusqu'ici insoupçonné dans la transmission des épidémies; d'autre part, elles peuvent expliquer certaines immunités durables.

Le docteur Henri Bouquet est un des plus agréables vulgarisateurs de la médecine. La série de causeries qui composent ce livre : **Les ennemis de notre santé,** va des « maladies dont on parle » (appendicite, poliomyélite, hypotension, tétanos, etc...) aux « questions d'hygiène » (végétarisme, le vin, les parfums, convalescences, etc...).

Voulez-vous vivre vingt ans de plus? nous dit le docteur Malachowski. Spécialiste, depuis plus de trente-cinq ans, des affections des voies respiratoires, médecin-chef, de 1916 à 1919, du Centre d'Aviation Maritime de Saint-Raphaël, il s'est persuadé qu'une foule de maladies pulmonaires et autres avaient pour origine de vicieuses habitudes respiratoires; il a patiemment mis au point une méthode de « redressement respiratoire », qu'il place à la base de toute rééducation physique et de l'entraînement de la volonté.

La crise chirurgicale existerait vraiment, d'après M. Robert Lascaux. Elle serait surtout sensible à Paris, où les hôpitaux « sont actuellement devenus les centres de traitement chirurgical de 80 à 90 % de toute la population ». Plus on agrandit les hôpitaux, plus on en crée, plus les malades s'y entassent, tandis que bien des maisons de santé se vident peu à peu. Cette crise est la conséquence d'exagérations indis-

cutables, tarifs élevés des chirurgiens, exploitation souvent sans vergogne de certaines maisons de santé où la « sauce » (tout ce qui est en plus de la pension) est trop fortement épicée. L'auteur expose longuement les remèdes.

Dans **Avec les fous, angoisses,** M. Joseph Rivière nous mène d'abord à l'Asile Sainte-Anne, ensuite dans une clinique chirurgicale. Il nous décrit, dans la première partie, des aliénés; dans la seconde, une série d'interventions. Son ouvrage révèle une connaissance technique très approfondie dont l'utilisation sans lourdeur n'enlève rien aux qualités de pittoresque de l'exposition.

Les Maladies de l'Energie d'Albert Deschamps, furent dans la collection de l'éditeur Alcan un livre à succès justifié. Ce médecin avait été bien placé — trop bien placé — pour observer et ressentir les effets de la neurasthénie.

> Pendant de longues années, déclarait-il dans son introduction, j'ai pu suivre de très près un « neurasthénique » que je connais presque aussi bien que moi-même. Ses tortures physiques m'ont été familières et je n'ai rien ignoré de ses souffrances morales. Je crois bien qu'il a souffert, physiquement et moralement, tout ce qu'un être humain peut souffrir et même un peu plus. Cela importe peu, d'ailleurs, et je ne mentionnerais pas ce détail — domaine du Jardin secret — si cette expérience longue et patiente ne m'avait permis d'étudier subjectivement, ou presque, des phénomènes que la plupart des observateurs ne connaissent que par leur aspect objectif. — Est-ce une supériorité? Quelques-uns le pensent: et c'est l'opinion d'un écrivain médical autorisé. (« Un médecin qui n'a pas connu par lui-même tous les tourments de la névrose dépressive... ne comprend pas aisément ses malades et ne sympathise pas pleinement avec eux. » M. de Fleury.) Je n'en disputerai point. Je crois cependant que si cette méthode d'étude possède quelques inconvénients personnels — il serait superflu de les mentionner — elle offre aussi d'indéniables avantages. Pour « tout comprendre », il est quelquefois nécessaire de « tout sentir ».

Deschamps préparait la troisième édition de son livre, lorsque la mort l'a surpris. C'est l'excellent neuro-psychiatre Jean Vinchon, qui fut chargé de la refondre. Il enrichit la clinique des Asthénies et de la Neurasthénie de toutes les notions nouvelles qui, perfectionnant la méthode, rapprochent le problème de sa solution. Cette troisième édition d'un

ouvrage auquel l'Académie de Médecine conféra le Prix Herpin, est de 1927, et voici que paraît la quatrième. Un tel destin d'un livre austère est dû à ce que médecins et malades ont tiré un égal profit de sa lecture. On l'a appelé le « bréviaire du neurasthénique ». Bréviaire peut-être plus utile aujourd'hui qu'aux temps où il fut pensé et écrit. La vie, dit Vinchon, n'est pas clémente aux faibles qui ont perdu leurs soutiens matériels et moraux dans notre société aux cadres disjoints. Mais celui-là n'est pas un vaincu, qui a appris à ménager ses forces. Or, les auteurs se sont proposé de faire connaître les moyens de parvenir à cette forme pratique de la sagesse. Ils y ont réussi.

Les médecins se sont occupés de Molière avec la même ardeur qu'il avait mise à s'occuper d'eux. Ils se sont penchés sur ses personnages, mais aucun, dit le docteur René Thuillier dans la préface de sa **Vie Maladive de Molière,** n'a écrit une étude d'ensemble qui suive le grand homme du premier au dernier jour, examinant ses rapports avec la médecine et les médecins, décrivant ses états de santé, analysant enfin ses pièces médicales du *Médecin Volant* au *Malade Imaginaire*. C'est ce qu'il a tenté de faire. On meurt jeune dans la famille de Molière, et l'étude des morts amène à conclure, sans toutefois qu'on puisse l'affirmer d'une manière absolue, que les Poquelin ont été la proie d'une tuberculose familiale. Son aspect fait songer à la fois au rachitisme et à la tuberculose héréditaire. Moralement, c'est un tendre. Tous les biographes de Molière ont noté sa mélancolie.

Dans les réunions où il se rendait parfois, au cabaret du *Mouton Blanc* ou à la *Pomme de Pin*, il était toujours grave et souvent préoccupé. Ses amis riaient joyeusement; on buvait sec, on parlait littérature. Racine, dont Molière avait joué la première tragédie, prenait un malin plaisir à griser Boileau. Mignard, La Fontaine et Chapelle avaient des accès de joie débordante. Mais tout cela ne déridait pas Molière — le comique Molière — qui était le plus triste de tous.

Il s'enrhumait souvent, crachait du sang et l'on sait l'influence nocive qu'ont les émotions sur l'évolution de la tuberculose. Les infidélités d'Armande, qu'il aimait passionnément, abrégèrent sa vie. La tare héréditaire qui avait ravagé toute

sa famille n'épargna pas non plus sa descendance. Son premier-né, le petit Louis, ne vécut que quelques mois. Son autre fils Pierre vécut à peine un mois, et sa fille Esprit-Madeleine mourut sans postérité. Mari trompé et tuberculeux, on a dit (Maurice Donnay) que *Le Malade Imaginaire* était la comédie de la désillusion médicale, comme *George Dandin* était la comédie de la désillusion conjugale. Il moquait les médecins, mais leur demandait secours. Il ne s'était pas contenté des conseils de Mauvillain, il avait aussi consulté probablement Liénard et Bernier. Comme tous les névropathes, il essayait de tout; la science officielle ne lui suffisant pas, il s'était confié enfin aux charlatans. On sait sa mort. Comme sa vie, elle fut héroïque. La médecine contemporaine admet l'hypothèse de Cabanès : Molière est mort d'une rupture d'anévrisme de l'artère pulmonaire dans une caverne tuberculeuse.

La plaquette du professeur A.B. Marfan sur **Les Humanités gréco-latines et les Etudes médicales** reproduit deux articles publiés dans les *Débats* (16 août 1932) et la *Presse Médicale* (2 novembre 1932). Il y a dix ans, l'éminent professeur demandait par un vœu déposé devant le corps enseignant de la Faculté de Médecine, que l'étude du grec et du latin fût exigée des candidats médecins. Il montre brillamment pourquoi. Et non sur des idées théoriques, mais en utilisant sa longue pratique des examens et des difficultés de notre métier. Ne négligeant pas la controverse, le professeur Marfan relève les arguments du Doyen Merklen, partisan des programmes modernes.

La biographie de **Laënnec** par le docteur Henri Duclos est frémissante de vie. Le génial inventeur de l'auscultation et de la merveilleuse méthode « anatomo-clinique », qui fit faire de si grands progrès à l'étude de la tuberculose et débrouilla la pathologie inconnue des poumons et de la plèvre, de telle manière que la postérité n'aura presque rien à y changer, mourut phtisique, à 45 ans. Il fut, dit le professeur Léon Bernard, qui préface ce livre, une sorte de Newton, de Galilée, de Lavoisier de la Médecine.

Trois géants émergent, qui marquent les stations capitales du progrès de la Médecine: Hippocrate, Laennec, Pasteur. Entre ces

trois stations mémorables, la Médecine s'avance lentement dans le sillon, dont chacune d'elles a marqué le point de départ.

Laennec fut extrêmement précoce et riche d'abord d'ambitions poétiques justifiées. Toujours âprement combattu, en proie à des jalousies féroces, nanti d'un père odieux, aussi cabotin qu'égoïste, sa vie fut une lutte dont sa mauvaise santé fit un héroïsme perpétuel. En dehors du monde médical, cet esprit immense n'a pas la gloire qu'il mérite.

Le docteur Gilbert Robin est un de nos meilleurs spécialistes de la médico-psychologie infantile. Son dernier livre porte le curieux titre : **La paresse est-elle un défaut ou une maladie?** La plupart du temps, pour employer le terme heureux du docteur Ch. Fiessinger, elle est une « réaction de défense » contre la mauvaise éducation des parents, contre le pédagogue peu subtil ou contre une déficience organique. L'enfant sans défaut est un enfant malade ou rendu hypocrite. Les lacunes scolaires en particulier, l'asthénie, la tuberculose doivent appeler l'attention sur l'état physique.

Les parents croient tout faire avec leur éducation, les maîtres avec leurs méthodes, les médecins avec leurs drogues. Les uns et les autres exagèrent, sans que personne, à vrai dire, se trompe tout à fait...; ce qui domine, c'est que, dans presque tous les cas de retard scolaire et mental, ce triple concours du médecin spécialiste, du pédagogue et des parents s'impose.

Le docteur Dartigues, chirurgien, biologiste, meneur d'hommes, orateur et écrivain d'un lyrisme ardent, donne dans **Le Livre d'Airain** le troisième volume d'une série qu'il a baptisée « le Faisceau scriptural ». La première partie est composée d'heures vécues et de souvenirs, des fastes de la médecine et de la chirurgie auxquels il a assisté, de chroniques vivantes d'enseignement médical et chirurgical; la deuxième partie réunit des biographies et nécrologies diverses. Tout cela puissant et tumultueux.

Le nouveau volume de *Thèmes Psychologiques* du docteur G. Saint-Paul (G. Espé de Metz), consacré à **La Paix, la Guerre, le Lieu de Genève et la Biologie,** est d'un homme dont le désir de bien tenace et fort fait un beau combattant de la plume. Ce médecin-général réclame l'extension de l'étendue et des pouvoirs de la Croix-Rouge : *Trêves de Ge-*

nève (pour ramasser les cadavres et blessés entre les lignes, etc., etc...) et *Lieux de Genève* au sujet desquels il propose :

Déterminer dès le temps de paix, dans le territoire de chacune des nations susceptibles de devenir belligérantes (quelle nation n'est susceptible de devenir belligérante?), des emplacements délimités avec précision où les non-combattants (mères et jeunes enfants, vieillards impotents, infirmes et malades ou blessés) seraient, sur leur demande, rassemblés en cas d'hostilités... faire connaître en tous pays la situation topographique exacte de ces emplacements...

Ces « lieux de Genève » devraient être soustraits, en cas d'hostilités, à toutes fins comme à tous buts, à tout objectif militaire.

Le docteur F. Achille Delmas éclaire parfaitement **la Psychologie pathologique du Suicide.** Ce livre d'un psychiatre s'imposait après la parution de l'ouvrage récent (1930) de M. Maurice Halbwachs, professeur de philosophie à l'Université de Strasbourg, sur *les Causes du Suicide.* Disciple de Durkheim, M. Halbwachs n'acceptait le suicide que comme un fait exclusivement social. Il est, au contraire, un fait surtout personnel que seul permet d'oublier ce que Delmas appelle le « fétichisme de la sociologie ». Accomplissant une œuvre excellente de clinicien, ce dernier essaie de discriminer les faits et de décrire les mécanismes variables et plus ou moins complexes qui interviennent dans les différents cas. C'est, a-t-il soin de préciser, « la contribution d'un psychiatre » et non une « thèse psychiatrique ».

Car le suicide, en tant que fait biologique, relève non seulement de la médecine de l'esprit, mais encore de la psychologie proprement dite, et aussi — nous n'avons aucun parti pris — très partiellement de la sociologie.

La cause essentielle du suicide est l'anxiété de la constitution cyclothymique (90 % à l'époque de la dépression) et celle de la constitution hyperémotive (10 %). Il n'est pas directement héréditaire. Ce qui est héréditaire, c'est la constitution cyclothymique. Et l'auteur conclut :

La sociologie ne peut ouvrir aucune voie à la prophylaxie du suicide: c'est l'affaire de la biologie.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

PRÉHISTOIRE

Dr Henri Jolliat : *L'Antéhistoire*, Neuchâtel, éditions de la Baconnière (Paris M.L.F.), 8°. — J. G. D. Clark : *The Mesolithic Age in Britain*, Cambridge, University Press, 4°. — Commt R. Pujol : *Nos véritables ancêtres, Les Ligures*, t. I, Vrin, 8°. — Maurice Reygasse : *Contribution à l'étude des Gravures rupestres et inscriptions Tifinar' du Sahara Central*, Alger, Carbonel, 8°. — Gutorm Gjessing; *Arktiske Hellerisininger i Nord-Norge*, Oslo, Institut de Culture comparée, 4°. — *Préhistoire* (périodique), tome I, fasc. I, Leroux, 8°.

En proposant de donner aux sciences diverses qui s'occupent de l'histoire avant l'invention de l'écriture le nom d'**Antéhistoire** (qu'il ne trouve pas, et pour cause, dans le Littré), le Dr Henri Jolliat, de la Chaux-de-Fonds, veut marquer que la préhistoire au sens adopté du mot ne lui suffit pas; car il veut « fonder une synthèse et une critique du problème des Origines et de la théorie de l'Evolution ». C'est donc une tentative parallèle à celle de Lacaze-Duthiers, dont j'ai parlé ici. Tentative qui n'est point pour déplaire, puisque la spécialisation progressive, imposée par la perfection croissante de nos moyens d'observation, risque de faire perdre, tant le goût que la possibilité des idées générales. Cette attitude mentale oblige le Dr Jolliat à combiner la Paléontologie, la Géologie, la Préhistoire (âges de la Pierre), la Protohistoire (Ages du Bronze et du Fer) et à évaluer du point de vue évolutionniste (ou son contraire) chacune des formes de la vie cosmique, terrestre et humaine.

Comme mise au point de maints problèmes, ce livre est sans doute utile. Mais, pour les chapitres qui m'intéressent directement, notamment pour ceux qui traitent des formes primitives des religions, il apparaît en retard, avec un décalage qui porte sur quinze, vingt ans, et même plus. Ni pour la couvade, ni pour la formation des clans et l'exogamie, ni pour la croyance prétendue primitive en un Dieu ou Etre suprême, ni pour bien d'autres sujets importants, l'auteur n'est à jour. L'inconvénient de ce procédé de synthèse est qu'il utilise des travaux de deuxième main, et sans recours aux travaux originaux, sauf parfois sur tel ou tel petit point de détail où l'auteur a acquis par lui-même une compétence spéciale (palafittes du lac de Bienne et préhistoire du Jura bernois d'une part, laryngologie et otologie d'autre part).

Il en arrive ainsi à reprendre des formules éliminées depuis longtemps par les divers spécialistes des diverses branches; à adopter tranquillement par exemple la définition que la magie est « la stratégie de l'animisme », alors que les deux tiers de la magie, chez tous les peuples, sont du dynamisme direct (action du semblable sur le semblable, etc.) sans aucune conception animiste; ou encore à parler d'un « culte des morts »; ou d'un « monothéisme primitif » d'après un livre déjà tombé dans l'oubli pour ses malfaçons scientifiques. Ou enfin à supposer, comme autrefois, que les types humains paléolithiques se classent en série, alors que notre grand savant Boule a bien montré qu'ils sont anatomiquement séparés et inclassables ensemble en série ascendante ou descendante. Et ainsi de suite. On citerait les erreurs de détail à la pelle. Mais alors, que vaut la construction dite synthétique? L'ouvrage est très intéressant, pourvu seulement que le lecteur moyen, celui qu'on nommait le Primaire, ne prenne pas ces généralisations pour la vérité, je ne dis pas définitive, mais actuelle.

Le beau livre, très bien illustré, de J. G. D. Clark sur **l'Age Mésolithique en Grande-Bretagne** a une importance qui dépasse le pays étudié : c'est en fait, à propos des trouvailles anglaises et écossaises, un vrai traité comparatif sur la période qui s'intercale entre le Paléolithique et le Néolithique, période encore peu connue et qui est caractérisée en France surtout par le Tardenoisien, dans les pays scandinaves par le Maglemosien et qui, technologiquement, se signale par des instruments de pierre de très petite dimension, les microlithes (il y en a qui ont moins d'un centimètre). Dans les trouvailles de l'île britannique, aux microlithes s'ajoutent souvent des grattoirs sur lame, des grattoirs carénés et même des haches éclatées qui témoignent du raccord avec le Néolithique.

Après une description détaillée des trouvailles, accompagnée de nombreux dessins des pièces typiques, l'auteur conclut que le Tardenoisien est venu assez tôt dans l'île, mais que le Campignien (aux tranchets caractéristiques) est rare et que le Mésolithique semble s'y raccorder presque tout de suite au Métal, le Néolithique anglais ayant duré très peu de

temps. Aux techniciens je signale l'intéressant appendice sur le Micro-Burin, avec discussion des opinions de Saint-Périer et de Breuil.

Où, dans la Préhistoire, doit-on classer les **Ligures**? C'est le problème que compte résoudre le commandant Pujol, par la linguistique d'abord, en ce tome I, et sans doute plus tard par la localisation des trouvailles. Il y a une théorie qui prétend ligures les mégalithes (surtout les dolmens). Mais la linguistique ne se laisse pas malaxer comme l'a fait l'auteur; et je crains que des rapprochements comme le suivant ne prouvent pas encore que nos ancêtres étaient non pas des Gaulois, mais des Ligures. Dans son relevé des noms de cours d'eau en France, M. Pujol cite :

La Cure, cette pittoresque rivière du Morvan qui coule dans une succession de défilés où elle « passe en grondant parmi les rochers » (Vivien de Saint-Martin, *Dict. de Géogr.*); elle a son nom formé du sanskrit *kour, résonner, gronder,* suivi du suffixe *a* d'adjectif; d'où *koura* (qui gronde), d'où était venu *Cora* au sixième siècle après J.-C.

Tout l'ouvrage est fait de raisonnements de ce genre. L'on y apprend que Hugues fut surnommé Capet non point parce qu'il portait une cape ou un capuchon, mais parce qu'en sanscrit *Ka* signifie *prince* et *pati* signifie *qui gouverne*; donc, *Kapati* ou *Capet* signifiait le *régent* ou le *vice-roi*... Je renvoie au livre pour d'autres « preuves » .

On sait que Maurice Reygasse a fait partie de la grande expédition au Hoggar organisée par le gouvernement de l'Algérie; il en a rapporté toute une collection de **Gravures rupestres et d'Inscriptions Tifinar'** (ancienne écriture berbère) reproduites en photo et au trait. Le style général, tant des gravures sur roche que des inscriptions, est le même que celui des gravures et inscriptions découvertes antérieurement (travaux de Gauthier, de Flamand, etc.). Mais rien ne permet d'affirmer le synchronisme des gravures et des inscriptions; de plus, Reygasse insiste sur le fait que les gravures tout au moins sont toujours associées à deux types de monuments funéraires particuliers aux Berbères, les *bazinas* et les *chouchets,* qui sont en général à proximité des points d'eau; mais que « jusqu'à ce jour aucune gravure de l'Afri-

que du Nord n'a été relevée dans un foyer archéologique daté par son outillage ».

Si pourtant, comme tout porte à le croire, les gravures (qui représentent une faune disparue de nos jours de ces régions : éléphants, girafes) sont néolithiques, on pourrait les situer entre 6 et 5.000 ans avant notre ère. Pour le moment, on en est là. Reygasse est un esprit prudent, un savant d'une érudition comparée étendue; il faut se contenter de ses conclusions et ne pas aller chercher trop loin tant qu'on n'a encore que des matériaux aussi fragmentaires.

Aux planches et dessins de Reygasse on comparera utilement les très intéressantes **Gravures rupestres de la Norvège septentrionale,** relevées avec soin, et non sans peine (on est là en pleine zone arctique), par Gutorm Gjessing. Ces gravures se répartissent en deux groupes, celles qui ont été obtenues par grattage et celles qui l'ont été par piquetage. On y voit, par petits groupes ou en grands troupeaux, des daims et des rennes; parfois des figures humaines, sans doute le gardien. Les dimensions de ces gravures, faites sur roches inclinées, polies par les glaciers et les eaux, sont énormes; le renne de la pl. IV a quatre mètres de long; le trait est large de 2 à 3 centimètres; la roche est extrêmement dure. Après étude des planches, je suis d'accord avec l'auteur pour admettre que la plupart de ces figures animales sont « d'une qualité artistique tout à fait ahurissante », vu surtout leurs dimensions anormales. Le mouvement, les attitudes de ces animaux colossaux sont d'un naturel, d'une vérité qui rappellent les plus belles œuvres de l'art préhistorique pyrénéen. Mais, comme le dit l'auteur, cette ressemblance ne prouve ni la filiation, ni même une parenté éloignée.

En tenant compte de tous les éléments (géologique, technologique, etc.), on arriverait à situer ces gravures au Néolithique, quelques-unes pourtant aux débuts du Bronze. Comme on y voit aussi représentés des chiens et des canots monoxyles, l'auteur est disposé à attribuer à toutes ces gravures une signification magique. Je préfère ici l'attitude plus prudente de Reygasse en présence des gravures nord-africaines et sahariennes. Pourquoi veut-on absolument que les hom-

mes préhistoriques aient ignoré les joies de « l'art pour l'art », n'aient été artistes qu'utilitairement?

En publiant un nouveau périodique, **Préhistoire**, sous la direction de Raymond Lantier, les éditions Leroux comptent mettre à la disposition des savants non pas de petits articles, mais de longs travaux concernant soit des fouilles, soit un objet ou un groupe d'objets typiques : « Préhistoire n'est pas une revue, mais un recueil périodique de mémoires. » En effet, on trouvera dans ce premier numéro une belle étude, admirablement illustrée, du Dr Henri Martin sur les *Sculptures du Roc*; une autre, de Hugo Obermaier, sur les *Œuvres d'art magdaléniennes de la grotte du Pendo*, près de Santander; et une excellente étude comparative, elle aussi admirablement illustrée, de Robert Forrer sur *Les chars cultuels préhistoriques et leurs survivances aux époques historiques.* C'est un beau début; c'est aussi une bonne idée; car les revues existantes étaient obligées de n'accepter que des articles courts et très spécialisés. Dans *Préhistoire*, M. Lantier compte au contraire accorder une large part à la comparaison. On souhaite ici bonne chance à *Préhistoire*. Pour tous renseignements concernant la rédaction, s'adresser à M. Lantier, conservateur du Musée des Antiquités Nationales, à Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).

A. VAN GENNEP.

LITTERATURE ET QUESTIONS COLONIALES

J. Gasser: *La Tunisie*, Edit. Notre Domaine Colonial. — René Vanlande: *Visions de Tunisie*, J. Peyronnet. — Le même: *Le Chambardement Oriental*, J. Peyronnet. — Charles-Collomb: *Vérités Nord-Africaines*, Deltrieux et Joyeux. — Marc Julienne: *En dissidence*, Figuière. — Marie Bugéjà: *Du Vice à la Vertu*, Nouvelles Editions Argo. — Maurice Le Glay: *Nouveaux Récits Marocains de la Plaine et des Monts*, Berger-Levrault. — J. Joubert: *Tableaux Marocains*, Libr. Istra. — Dr Lucien-Graux: *La Reine du Maroc*, Arthème Fayard. — Jean Vieuchange: *Smara*, « Carnets de route de Michel Vieuchange », Plon. — Alfred Silbert: *Transafrique*, Hanoï, I. D. E. O. — Guy de Bellet: *Mort le Nègre*, Braun. — René Saint-Georges: *La Révélation d'un Monde*, pages africaines, Figuière. — M. Rondet-Saint: *Sur les Routes du Cameroun et de l'A.E.F.*, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — Marius et Ary Leblond: *Passé la Ligne...*. Les Œuvres Représentatives. — Georges Bonneau: *Japon et Mandchourie*, Messein. — André Touzet: *Théorie du Régime Législatif Indochinois*, Marcel Giard. — Pierre Varet: *Les Dieux qui meurent*, Figuière. — Albert Duchêne: *Chasseloup-Laubat*, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — P.-Louis Rivière: *Colonies*, Delagrave. — P.-Louis Rivière: *L'Après-Guerre, 1918-1932*, Charles Lavauzelle. — *Les Flottes de Combat 1933*, Société d'Edi-

tions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — Marc Guillerme: *Marin, Fils de Marin*, Fasquelle. — J.-L. Duplan: *Au Coin de la Grande Cheminée*, Edit. des Portiques. — Stéphane Faye: *Mor Bihan*, La Renaissance du Livre. — Jean Martet: *Le Récif de Corail*, Albin Michel.

Un grand voyage d'études transafricain à travers le continent noir, de l'Angola au Mozambique — environ trente mille kilomètres pendant plus de 3 mois — m'a mis dans la nécessité d'interrompre momentanément le cycle de critique coloniale qu'ont bien voulu me confier M. Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France*, et son fidèle collaborateur, feu Louis Dumur, dont nos lecteurs déplorent la grande perte.

Je m'excuse donc auprès de ces derniers de l'interruption de ma chronique; et je la reprends aujourd'hui avec le gros arriéré qu'elle comporte. J'ajoute que, pendant mon absence, les écrivains d'outre-mer n'ont pas chômé. On peut en juger, plus haut, par la liste des ouvrages reçus (encore que je ne cite, parmi ceux-ci, que les plus importants, sinon les plus valables).

Parlons, d'abord, de l'Afrique arabe, berbère et même *nègre*, d'où je reviens.

La douce, prospère et riche Tunisie — si sagement gouvernée par son Prince, S. A. le bey Ahmed, et si prudemment administrée par son Résident général, M. Manceron, successeur de l'avisé et éminent proconsul Lucien Saint, émigré au Maroc — cette **Tunisie,** dis-je, vient d'être l'objet d'une étude, extrêmement documentée et sagace, du Dr J. Gasser. Rehaussé par de belles photographies, cet ouvrage passe en revue le pays et son histoire depuis ses origines jusqu'à sa société contemporaine. Parlant, notamment, des Juifs, si cruellement et si imbécilement persécutés en ce moment par le nouveau gouvernement *nazi* de l'Allemagne, le Dr Gasser écrit ceci :

Les Juifs tunisiens sont plutôt des ouvriers manuels. Très fidèles aux rites de la religion mosaïque, ils avaient, naguère encore, tendance à se grouper dans des quartiers spéciaux, des agglomérations. On sait à quelles animosités les vouait leur métier de prêteurs d'argent. Leurs origines, leur culte, leurs professions, les haines qui en découlaient leur valurent de constituer

une société à part, dont ils commencent à s'évader, grâce au libéralisme de nos lois et à la tolérance de nos mœurs.

Le chancelier Hitler, Autrichien d'origine, donc aveuglément antisémite, devrait bien méditer sur tout ceci...

Après quoi, le Dr J. Gasser nous initie on ne peut mieux à l'organisation politique et administrative de cette Tunisie que j'ai si souvent visitée et admirée, à son agriculture, à ses pêches, à sa chasse, à ses mines et à ses carrières, à son industrie, à son commerce, à ses finances, à son outillage économique, à son tourisme, enfin à ses voies d'accès et à ses itinéraires. Voilà un livre qui, pour n'être pas aussi littéraire que celui de M. René Vanlande, **Visions de Tunisie**, n'en passionnera pas moins ses lecteurs, comme les passionnèrent, en 1913, les jolies pages évocatrices de M. Vanlande. De ce même René Vanlande, spécialiste de l'Islam, on lira aussi avec agrément une étude incisive, intitulée **Le Chambardement oriental**, sur la Turquie, le Liban, la Syrie, la Palestine, la Transjordanie et l'Irak, livre de voyage exact et souvent mordant, mais sans partialité confessionnelle. Au surplus, si l'on veut bien parler du Levant, ne faut-il pas se faire une âme complexe de chrétien, de musulman et d'hébreu pour échapper au parti pris du sectarisme?

En un petit volume technique consacré à l'Algérie-Tunisie-Maroc, M. Charles-Collomb nous révèle des **Vérités Nord-Africaines**, bonnes à dire, dont Ferdinand Duchêne a pu écrire qu'elles constituaient des « pages vraies, courageuses, de brûlante actualité coloniale ». L'auteur s'y inscrit en faux, en particulier, contre l'idée de Napoléon III qui, dit l'auteur, imagina, un jour, la « folie d'un royaume arabe en Algérie ». Un curieux roman algérien de Marie Bugéja, **Du Vice à la Vertu,** achève, d'ailleurs, de nous pénétrer de cette idée qu'une Algérie purement musulmane n'est peut-être pas à souhaiter pour nous autres *roumis*.

En Dissidence, de Marc Julienne, donne plutôt l'impression d'une fresque du Moghreb que d'un *roman* de ce pays : je lui préfère **Les Nouveaux Récits Marocains** de Maurice Le Glay, recueil de contes, où l'auteur s'attache à nous montrer les aspects variés des populations musulmane et juive, à l'instar de Mme Elissa-Rhaïs. Ce n'est pas la première fois

que je m'aperçois que Maurice Le Glay, lauréat du prix de Littérature Coloniale 1922, est un conteur de premier ordre. En un style protéiforme — parfois pasticheur d'archaïsme, comme dans cet ironique *Périple d'Hannon* — cet « Exotique » m'apparaît par instants comme un disciple d'Anatole France, ce phénix un peu en éclipse aujourd'hui, mais qui, croyez-moi, renaîtra sous peu de ses cendres. Les **Tableaux Marocains** de J. Joubert, illustrés de bois originaux de J. Journet, me font un peu l'effet de *commentaires en beauté* d'un catalogue d'exposition de peinture, supérieurs en qualité, bien sûr, à la plate banalité de **La Reine du Maroc**, roman du Dr Lucien-Graux, polygraphe — mais inférieurs (parce que trop raccourcis, trop alexandrins, trop brefs) à l'admirable **Smara,** carnet de route du jeune et regretté Michel Vieuchange. L'action de ce dernier livre se passe chez les dissidents du Sud-Marocain et du Rio de Oro. Dans la préface consacrée à ce récit ardent et émouvant, Paul Claudel dit justement que son auteur, ce « triomphateur épuisé, a fourni d'un seul coup ce qu'on attendait de lui, le plus pur de son sang, la moelle de son intelligence et de sa volonté ». Vous goûterez comme moi, j'en suis sûr, les pages fiévreuses que ce héros mystique — Michel Vieuchange — consacre à ses deux séjours à Tigilit. On ne fait pas mieux!

Il faut lire aussi **Transafrique**, notes et souvenirs d'équipée au Tanezrouft, au Niger, en Côte-d'Ivoire, au Soudan et au Hoggar, d'Alfred Silbert, ainsi que **Mort le Nègre** de Guy de Bellet, préfacé par André Demaison. Deux livres typiques sur l'Afrique Occidentale, telle qu'elle est aujourd'hui, avec ses lacunes et ses qualités. Mais il faut surtout vous procurer **Passé la Ligne...**, histoires sauvages de Marius-Ary Leblond. Là dedans, en tête de ces onze étranges et vivants contes, vous trouverez aussi un périple : celui du *Roi Mandjar*, potentat nègre du plus grand des lacs africains de l'est. Ecrites en une langue tantôt nerveuse, tantôt poétique — dont parfois, dans les dialogues, l'accent biblique n'est pas banni — ces onze histoires sauvages des Leblond ont dû enchanter Pierre Mille, Robert Randau, André Demaison, car il y est plus question de sorciers, griots et initiés à des confréries secrètes, que de colons ou d'administrateurs euro-

péens, genre Barnavaux le «broussard», lequel reste un grand bonhomme. Je vous recommande, en particulier, *La Lèpre rouge, Madame Sénégalais* et la *Femme des Caïmans*, qui me paraissent des «modèles» en littérature exotique et coloniale. Seuls, des Blancs, nés en Afrique Orientale et qui connaissent comme pas un l'indigène, son idiosyncrasie, son éthique et sa psychologie hermétique, peuvent rédiger de si exacts et saisissants tableaux.

En Asie, je signale volontiers à l'attention de nos lecteurs et lectrices : **Les Dieux qui meurent**, de Pierre Varet, administrateur adjoint des services civils de l'Indochine; le **Chasseloup-Laubat** (ministre trop oublié), d'Albert Duchêne, qui évoque les années somptueuses et inquiètes du Second Empire, alors que s'ébauchait en France la volonté d'une politique coloniale; **Colonies**, de Paul-Louis Rivière, essai historique des nouvelles France, que son préfacier, le maréchal Lyautey, résume en trois mots qui peuvent servir de programme aux jeunes : «effort, réalisation, altruisme». Du même auteur — qui fut le délicat écrivain du roman siamois *Pôhdeng* — je mentionne encore **L'Après-Guerre**, ouvrage d'un historien autant que d'un juriste (Paul-Louis Rivière est actuellement magistrat à la Cour d'Appel de Caen) et qui contient, notamment, de puissants aperçus sur l'Islam et le Proche-Orient, ainsi que sur l'Extrême-Orient et le Nouveau-Monde. Par sa forte documentation objective, ce livre *sérieux* s'apparente à *l'Histoire contemporaine* d'Hanotaux, dont il est, en quelque sorte, le corollaire et l'annexe.

Je ne suis malheureusement pas assez technicien naval pour rendre à **Marin, Fils de Marin**, troisième roman maritime de Marc Le Guillerme, le juste hommage qui lui est dû (hélas! je ne suis qu'un *éléphant*, alias un civil, un pékin, comme on dit à Brest ou à Toulon...). Non que cette œuvre pèche par l'abus de sa technique — Marc Le Guillerme est aussi calé là-dessus que Paul Chack, Maurice Larrouy ou Jean Feuga — mais je ne me hasarde pas à discuter avec le jeune et très remarquable romancier de *Bora* et de *Brisants et Lames de Fonds*, sur la question de savoir si les officiers de nos escadres sont encore des marins naviguants ou s'ils ne sont plus que des «bureaucrates embarqués». Ce que

je retiens de *Marin, Fils de Marin,* et qui me plaît, c'est son ton alerte, vivant, cinégraphique, si j'ose dire, et aussi la belle figure du commandant Andrec, son principal personnage. Comme toujours, le « milieu » naval y est décrit de main de maître, avec de jolies pages d'amour, terriennes, qui vous charmeront, soit que vous soyez romanesque, soit que vos penchants vous attirent, au contraire, vers les couplets de bravoure et vers l'esprit de sacrifice.

Pour terminer ce palmarès, un peu « à retardement », la vérité toute nue, plutôt que mon amitié privée pour Jean Martet, ex-secrétaire de Clemenceau, m'oblige à dire que son dernier roman, **Le Récif de Corail**, est un bouquin... tout simplement *épatant* (excusez cette expression un peu triviale). Sapristi! que voilà bien un auteur exotique! Comme il sait, en couleurs vives, brosser son décor et camper ses personnages en pays d'outre-mer!... Je vous le dis : ce *gaillard-là* est un nouveau Pierre Benoît qui se lève à l'horizon. Son éditeur unique, le clairvoyant et fin Albin Michel, ne s'y est pas trompé, lui qui sut habilement truster toute sa production : *Dolorès, Azraël,* les stupéfiants *Cousins de Vaison,* enfin ce *Récif de Corail* qui nous entraîne des côtes du Mexique jusqu'à la partie la plus aride du continent australien. Tout cela, chers lecteurs fascinés, parce que le mystérieux aventurier Trott Lennard aime l'énigmatique Mary Moewe, affublée du virginal pseudonyme de Lilian White, traquée qu'est cette jolie personne par la police du Queensland, pour assassinat d'un séducteur!

Moi qui connais à fond l'Australie pour y avoir séjourné avant la guerre, je me croyais — grâce à l'exotisme de Jean Martet — tantôt à Brisbane, tantôt aux Montagnes Bleues des Nouvelles-Galles-du-Sud, tantôt au sein de ces âpres forêts d'eucalyptus sous le grêle ombrage desquels bondissent kangourous et wallabys!

ROBERT CHAUVELOT.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Albert Finet : *Au pays de la Bible,* Société commerciale d'Edition et de Librairie. — Félicien Challaye : *Le christianisme et nous,* Rieder. — Paul Sabatier : *Etudes inédites sur saint François d'Assise,* Fischbacher. L'Eglise catholique et l'Etat français. — Paul Lesourd : *Le missionnaire catholique des temps modernes,* Flammarion. — *Savoir,* Editions Spes. — Saint François de Sales : *l'Introduction à la vie dévote,* Mame.

C'est un livre charmant que cet **Au Pays de la Bible,** que M. Albert Finet a écrit, non pas en géographe ou en guide, mais avec le seul désir d'évoquer, autour de ces noms que rapprochent les Ecritures, un cortège d'images. « Je tiens pour un des malheurs de la vie, disait quelqu'un, qu'il faille lire des milliers de livres pour s'apercevoir qu'on n'avait pas besoin de les lire. » Celui de M. Finet n'est pas de ceux-là, mais au contraire de ceux qu'on met à part pour y revenir.

M. Félicien Challaye s'est posé une question qui constitue en effet un tragique problème. Un homme d'aujourd'hui peut-il, en toute conscience, s'appeler chrétien? **Le Christianisme et nous** est la réponse de l'auteur à cette question. Réponse négative pour ce qui est du christianisme de l'intelligence, réponse affirmative ou plutôt moins négative en ce qui concerne le christianisme du cœur, M. Challaye estimant que si l'homme d'aujourd'hui n'a plus le droit de se nommer chrétien, il peut être encore l'ami de l'idéale personnalité de Jésus. Pour lui, le Christianisme peut rester l'une des grandes traditions morales qui recommandent l'amour de la vie universelle et l'amour de l'humanité.

Ce n'est pas sans émotion que j'ai ouvert les **Etudes inédites sur Saint François d'Assise,** de Paul Sabatier. Sa vie du saint m'avait profondément intéressé. Je la tiens pour un des livres les plus importants qui aient paru au cours de ces cinquante dernières années. L'Eglise l'a mise à l'index. Et cependant quelle sympathie ce livre n'a-t-il pas excitée pour le *Poverello,* ainsi mieux connu et mieux aimé! Paul Sabatier voulait reprendre cette vie, la refondre, en l'enrichissant de toute la documentation qu'il avait amassée, aussi de tout le progrès de sa pensée. Dans cette documentation, M. Arnold Goffin a fait un choix excellent. Nous lui devons un livre qui viendra bien utilement prendre sa place à côté de l'infiniment précieuse *Vie de Saint François d'Assise.*

Je réponds à une seconde objection faite à l'article sur l'*Eglise catholique et l'Etat français*, qui a paru dans le *Mercure de France* du 15 juillet dernier. On objecte que la loi du 9 décembre 1905 a été une loi de spoliation, le budget des cultes qu'elle supprimait devant être considéré comme la représentation, d'ailleurs dérisoire, des biens de l'Eglise confisqués par la Révolution.

Il est sans doute inutile que je rappelle les privilèges dont le clergé jouissait sous l'ancienne monarchie .Formant le premier ordre du royaume, il faisait lui-même la répartition entre ses membres et le recouvrement des sommes que dans ses assemblées il décidait de verser au trésor royal. Les biens ecclésiastiques n'étaient point la propriété individuelle des clercs. Ils appartenaient à l'ordre pris dans son ensemble et présentaient ce caractère spécial d'être inaliénables, les besoins du présent ne pouvant être satisfaits au détriment de ceux de l'avenir, auquel ces biens appartenaient également.

Or l'ordre du clergé n'existait plus du fait même de la Révolution. La liberté religieuse, l'égalité civile ayant été proclamées, le clergé, pris dans le sens où l'ancien régime l'entendait, ne pouvait plus faire prévaloir dans l'Etat un culte, une foi uniques. N'existant plus constitutionnellement, il ne pouvait revendiquer pour ses membres l'usage de droits qu'ils tiraient de leur participation aux immunités, prérogatives et franchises d'un ordre maintenant aboli.

Le clergé était mal venu à protester, ce qu'il fit cependant. Ses revenus étaient mal répartis et presque gaspillés, ainsi que Massillon le lui dit un jour, à propos de l'usage profane que la plupart des ministres faisaient des richesses du sanctuaire. Au surplus, le clergé français aurait dû se rappeler qu'il avait concouru à établir, en faveur du roi de France, le droit de la royauté sur les biens de l'Eglise. N'avait-il pas réclamé contre les exactions de Rome la protection du pouvoir royal? N'était-ce pas le roi qui, en cas de vacances, percevait le fruit des biens ecclésiastiques? Ceux-ci ne pouvaient être vendus, si une vente apparaissait comme nécessaire, que conformément aux lois du royaume. Il suffit de se reporter aux Etats de Blois pour être fixé sur le droit incontestable du roi d'avoir recours aux biens ecclé-

siastiques dans les urgentes nécessités du royaume. Du fait de la Révolution, qu'on s'en afflige ou qu'on s'en loue, le roi, c'était la nation. Ce qu'on pensa, au moment du rétablissement du culte catholique en France, c'est que la très grande majorité des Français ayant demandé que le catholicisme fût réinstallé, et j'entends par là le catholicisme romain, il était convenable d'assurer la subsistance de ses ministres. La même protection fut d'ailleurs étendue aux autres cultes, auxquels je ne sache pas que la Révolution ait rien enlevé. Et n'oublions pas — cela paraît trancher la question — l'article 13 du Concordat :

Sa Sainteté, pour le bien de la paix et l'heureux rétablissement de la religion catholique, déclare que ni elle ni ses successeurs ne troubleront en aucune manière les acquéreurs des bien ecclésiastiques aliénés, et qu'en conséquence la propriété de ces mêmes biens, les droits et revenus y attachés, demeureront incommutables entre leurs mains ou celles de leurs ayants cause.

Tout en n'étant pas d'avis « qu'au sortir de l'école primaire, les enfants du peuple ont tout à apprendre », je ne puis que faire bon accueil à la collection lancée par les Editions Spes, sous ce titre général : **Savoir.** Ce sont de petits livres qui se présentent fort bien. Tout le monde s'incline devant la cornette de Saint Vincent de Paul. Le général Gallieni et le Père de Foucauld n'ont que des admirateurs, et à cette questinn : « Irons-nous dans la lune? », chacun souhaite avoir une réponse. Très bon début.

Les missionnaires catholiques des temps modernes, de M. Paul Lesourd, vient à son heure. Il est certain que notre époque aura vu l'activité missionnaire se développer dans des proportions remarquables .On peut sur certains points ne pas partager les mêmes opinions que M. Lesourd, tout en rendant hommage au talent avec lequel il a mis en œuvre une riche documentation.

On se désole de ne pas disposer de plus de place, lorsqu'il se présente un livre comme l'**Introduction à la vie dévote** dans l'admirable édition que nous en donne M. Fabius Henrion. « Vous n'allez sûrement pas rendre compte de ce livre », me dit quelqu'un. Mais l'*Introduction à la vie dévote* est un chef-d'œuvre, et les chefs-d'œuvre sont toujours

actuels. J'avoue d'ailleurs que M. Emile Magne aurait pu très légitimement me le disputer, auquel cas j'aurais fait comme tout le monde. Je me serais incliné devant son indubitable compétence.

Ce n'eût pas été sans en éprouver de la peine, l'occasion m'étant précieuse de dire ce qu'il faut penser de Saint François de Sales, qu'on méconnaît, me semble-t-il, en ne lui attribuant que de la grâce, de la douceur, de l'onction, sans voir ce que sa doctrine a de sûr, de ferme, de rigoureux même. Le saint a pu se comparer à la bouquetière Glycère, qui savait si proprement diversifier la disposition et le mélange des fleurs, qu'avec les mêmes fleurs elle faisait une grande variété de buquets. » Il séduit, et c'est une joie que de le suivre. Mais ce séducteur est un prêtre, ce qu'il n'oublie pas et ce que nous ne pouvons pas ne pas sentir.

Je connais des dictionnaires dans lesquels il n'est pas fait mention de Saint François de Sales, parce qu'il n'était pas Français. Son maître, son prince, c'était le duc de Savoie. Mais qui fut plus Français que le célèbre évêque de Genève? Je l'ai rencontré à Annecy et à Thonon. Je l'ai saisi, comme jamais encore je ne l'avais pu faire, dans le livre exquis que l'abbé Vincent lui a consacré. Le voici, souriant, mais ferme aussi, dans cette édition de l'*Introduction à la vie dévote*, qui, je l'espère, engagera nos autorités à inscrire au programme de nos collèges et lycées un indiscutable chef-d'œuvre.

A. BARTHÉLEMY.

LES REVUES

La Revue Hebdomadaire: Napoléon à l'île d'Elbe; les Elboises et la garnison. — *Le Correspondant:* toast d'un général russe en 1891 et réponse de l'amiral Gervais. — *La Revue de France:* opinions de récents émigrés allemands établis à Paris: un intellectuel; un fabricant de meubles; un officier d'active. — *La Bouteille à la Mer:* deux poèmes. — Mémento.

M. Robert Chauvelot donne à **la Revue hebdomadaire** (29 avril) des fragments du journal d'un capitaine Jean-Louis Jobit, volontaire en 1791 et retraité en 1823 avec la croix de chevalier de Saint-Louis, sans avoir obtenu le quatrième galon. Jobit commandait un fort au-dessus de Porto-

Ferrajo. Le 5 mai, lendemain de son arrivée à l'île d'Elbe, Napoléon visite les fortifications:

A 7 heures, il se présenta à mon fort où j'avais eu à peine le temps de me préparer à le recevoir, écrit Jobit.

La sentinelle l'arrêta à une grande distance en criant : « Qui vive? »

« — L'Empereur, fit-on.

« — Halte-là! reprit la sentinelle. Caporal hors la garde, venez reconnaître l'Empereur. »

Après cette reconnaissance, je fis hisser son pavillon et le saluai d'un coup de canon. Mes cinquante hommes étaient rangés en bataille en avant du pont-levis.

L'Empereur en arrivant à la barrière mit pied à terre, vint droit à moi en ôtant son chapeau et me dit :

— Votre nom?

— Capitaine Jean-Louis Jobit, Sire.

— N'étiez-vous pas à Marengo?

— Oui, Sire.

— De quel régiment sortez-vous?

— Sire, du 70ᵉ.

— Brave régiment, dit-il.

Présenté à Napoléon comme « le plus ancien capitaine de la République et de l'Empire », Jobit reçoit du grand homme ce remerciement : « Brave homme, je suis heureux de vous revoir ici. » C'était peu. Il espéra mieux et tenta d'obtenir davantage, ce qu'il conte ainsi :

Sa visite finie, je le conduisis jusqu'au bas du monticule sur lequel mon fort est situé; il s'appuyait quelquefois sur mon bras ou sur mon épaule pour se soutenir dans le sentier raboteux qu'il avait voulu prendre pour aller voir cette position qu'il avait dessein de faire fortifier, et où on ne peut aller qu'à pied. Cette familiarité et cette bienveillance, jointes au ton amical des questions qu'il ne cessait de me faire sur différents sujets, m'enhardit à lui rappeler, sans aucune autre intention que celle de causer, la promesse qu'il m'avait faite de ne pas m'oublier pour mon affaire du passage du Tessin.

Il me répondit :

« — Les grands intérêts de l'Empire ne m'ont pas toujours permis de songer aux intérêts particuliers... »

Après un instant de réflexion, il reprit en soupirant :

« — J'ai fait quelques heureux, beaucoup de mécontents et encore plus d'ingrats. »

Il prononça ces derniers mots avec un accent si douloureux que les larmes m'en vinrent aux yeux. L'Empereur s'en aperçut et me tendit la main, que je pressaï sur mon cœur. Ces quelques instants où mon âme fut, en quelque sorte, confondue avec celle du grand homme, me causèrent plus d'émotion que les vingt batailles auxquelles j'avais participé.

L'Empereur ajouta encore quelques paroles, mais insignifiantes; et, étant au bas de la colline où le chemin était praticable pour le cheval, il enfourcha le sien, me salua d'un air satisfait et partit pour continuer sa course.

En montant à cheval, l'Empereur me prit la main et me dit :

« — C'est bien. Je suis charmé de vous revoir. Informez vos vétérans que je ferai crédit à toutes leurs réclamations. »

Plus tard, après un dîner, dans le salon où sont servis le café et les liqueurs, Napoléon questionne Jobit, dans une embrasure de fenêtre, sur les richesses de l'île :

Puis, tout d'un coup, il me dit :

« — Etes-vous content?

« — Oui, Sire. »

...Et comme je voyais l'Empereur très gai, j'ajoutai dans un souffle, à son oreille :

« — Comment, Sire, ne serions-nous pas contents, nous qui sommes *mariés* depuis notre débarquement dans l'île...

« — Comment mariés! dit l'Empereur.

« — Oui, Sire. Les insulaires elboises, comme Votre Majesté a dû le constater, sont admirables, en vérité les plus belles femmes du monde! Chacun de nous les « loue » tant par mois à leurs parents. Les commandants paient 25 francs, les capitaines, comme moi, seulement 19, et les lieutenants — comme mon camarade ici présent — seulement 12; mais nous leur donnons campo les samedis et les dimanches qu'elles vont passer dans leurs familles. »

L'Empereur sourit, puis chuchota, car S. A. la princesse Pauline s'avançait vers nous :

« — Mais vous sont-elles fidèles?

« — Oui, Sire, je puis assurer à Votre Majesté qu'il est bien rare de trouver un entreteneur trompé... »

§

L'amiral de Marolles fut lieutenant de vaisseau de la croi-

sière commandée par l'amiral Gervais qui, en 1891, inaugura l'alliance franco-russe que nous avons payée si cher. Il a rédigé ses souvenirs de cette époque pour **le Correspondant** (25 avril). Un des passages les plus curieux de ce récit relate un banquet offert à Moscou aux officiers de l'escadre :

Tout de suite, l'atmosphère de ce dîner est empreinte d'une chaleur électrique. Cette chaleur est portée à son comble par les toasts de la fin du banquet. Celui du général Tchernaief est incendiaire. Il nous émeut si fortement que, dès notre retour à l'hôtel, nous nous réunissons quatre ou cinq officiers pour corroborer nos souvenirs et le transcrire aussi exactement que possible. Je n'ai vu son texte intégral reproduit nulle part dans les journaux, ni alors ni plus tard; probablement a-t-il été arrêté par les censures comme trop provocant pour l'Allemagne. En voici le sens précis, s'il n'a pu être rédigé mot à mot :

« Dans le passé, la Russie et la France, par une sorte de fatalité, se sont trouvées bien des fois, toujours face à face, sur les champs de bataille de l'Europe entre Moscou et Paris, depuis la première fois sous les murs de la forteresse polonaise de Dantzig avec Plélo, jusqu'à la dernière à Sébastopol. Mais la lutte a toujours été loyale et courtoise, et l'on voyait les ennemis se serrer les mains pendant les armistices à Sébastopol.

« Mais ces temps de malentendus doivent être passés, et, maintenant que nous nous sommes reconnus et compris, quand vous crierez : « Aux armes, citoyens! », nous formerons nos bataillons de la Vistule au Kamtchatka, et ensemble, forts de notre droit, conscients de notre force, nous ferons cesser ce régime de fer qui pèse si lourdement sur l'Europe. »

Les dernières paroles du général sont fortement scandées et hachées par sa propre émotion. Elles sont acclamées frénétiquement par toute la salle debout et vibrante. Chacun sent que pareil langage, tenu par un tel personnage, est autorisé et est la proclamation de l'alliance qui va changer les destinées de l'Europe.

Quand l'émotion s'est un peu suspendue, l'amiral Gervais répond d'une voix bien posée qui paraît extraordinairement calme : « Merci, mon général. La France, relevée de ses malheurs, unie désormais à l'intérieur, sûre de l'amitié d'un grand peuple, peut envisager l'avenir avec confiance. »

§

Mme Irène Chevreuse a questionné divers émigrés allemands établis à Paris depuis les excès de l'hitlérisme. Cette enquête a été publiée par **la Revue de France** (1er mai). Elle est antérieure à l'exode des juifs allemands.

Un M. C..., « intellectuel et pacifiste, marié à une actrice française », a fourni à sa visiteuse les éléments de ces renseignements :

Il s'est échappé après la tourmente et vit maintenant dans la famille de sa femme. Avant l'avènement d'Hitler, ils avaient, à Berlin, un salon où se réunissaient les partisans d'une entente culturelle franco-allemande. Les rares intellectuels français qui venaient à Berlin étaient accueillis à bras ouverts. Il croyait pouvoir servir la cause de l'entente. Un beau jour, son appartement fut envahi par une patrouille armée des trop fameuses troupes d'assaut. On perquisitionna chez lui de fond en comble et, quand il demanda la raison de cette perquisition, on lui dit qu'il était accusé de francophilie. A cette accusation, il répondit :

— Mon seul crime serait d'avoir voulu faire comprendre la culture allemande aux Français.

— Sachez, monsieur, que, jusqu'à présent, il n'existait pas de culture allemande et que sa naissance date du jour de l'avènement d'Hitler au pouvoir.

Il comprit que cette réponse rendait toute explication inutile et se rendit aux instances de sa femme qui le suppliait de quitter l'Allemagne.

Il ne s'occupe plus de savoir quelle forme de gouvernement sauvera son pays. Il est meurtri de voir toutes ses idées rejetées comme des choses inutiles et surtout meurtri de voir la culture allemande, qu'il jugeait tellement supérieure, considérée par le nouveau gouvernement comme un mythe n'ayant jamais existé. Sa déception morale en est d'autant plus profonde. Il voudrait travailler chez nous, plaider auprès des Français la cause des Allemands qui, eux, sont restés raisonnables, qui ont gardé le respect de la culture passée et souffrent de l'oppression présente.

M. E..., fabricant de meubles et mari d'une Alsacienne, « membre actif de la Société allemande pour la paix », a dû s'expatrier. Il renonce à la politique. Il faisait du « style moderne » en Allemagne. Il déclare — et ce n'est pas très rassurant, au fond :

Je n'ai fait que du style moderne. Je vais changer. L'atmosphère de Paris est plus propice à la création des meubles élégants du style Louis XV qu'aux chaises en nickel et acajou massif, chères à mes compatriotes.

Pour M. T..., « homme d'extrême-gauche », l'hitlérisme « est la porte d'entrée idéale pour le communisme », et celui-ci « est le désordre nécessaire pour déblayer le chemin à l'anarchie individuelle ».

Mme Irène Chevreuse a rencontré « dans un petit café du côté de l'Ecole Militaire », un homme d'une quarantaine d'années, officier d'active en Allemagne, devenu « insupportable à ses camarades » pour avoir épousé une Juive. Interrogé sur la possibilité d'une guerre, il répond :

— Une guerre déclenchée par les Allemands serait la fin de ma patrie. Ces nazis sont des jeunes qui n'ont jamais senti l'odeur de la poudre et seraient absolument incapables de résister au premier choc d'une armée disciplinée.

Il s'anime et me dit tout à coup cette chose inattendue :

— Je ne vois d'issue au brouhaha actuel que dans une intervention militaire étrangère, et ceci dans le plus bref délai !

A son avis, la situation pourrait empirer au point que le Gouvernement lui-même serait obligé de recourir à l'aide étrangère pour pouvoir rétablir l'ordre en Allemagne.

Il regrette l'état militaire. Il voudrait revêtir un uniforme. Il envie le temps des armées de mercenaires. Il irait proposer ses talents d'officier à la Chine, si, là-bas, les « conseillers militaires allemands » lui pardonnaient son mariage. Il essayera de donner « des leçons de gymnastique et d'équitation » ici. Il termine ses confidences par cette déclaration :

— Si je ne réussis pas à Paris, je m'enrôlerai dans la légion étrangère. Etre légionnaire est tout de même mieux que de ne pas être soldat du tout.

§

La bouteille à la mer évoque par son titre l'aventure et les hasards. Son numéro d'avril donne l'exemple d'une rencontre de deux poèmes que nous rapprochons ici parce qu'ils sont assez représentatifs des aspirations inapaisées qui attristent la jeunesse de province — la jeunesse normale encore, s'entend.

Voici une de ces deux pièces. Elle est signée : Simone Routier :

LE CŒUR EST SEUL

Aimer... Je voudrais aimer!
Qu'un matin, simple et immobile, un bel étranger vienne [*et son immobilité?*] heurter le marteau de ma porte,
Qu'il demande : « Qui es-tu? » Et que ce soit moi qui sorte,
Que je le suive sur les pavés, l'herbe et la montagne,
Que derrière ses pas je m'abreuve à son ombre,
Que sa pupille soit mon souci, mon mobile tourment,
que son corps soit ma ville
et que sa main soit mon destin,
Que je lui serve d'oreiller sur le rocher,
de chaleur dans la plaine,
et de pensée dans l'incertitude,
Que je l'aime à pleurer, mais en silence.

A quoi sert ce petit chapeau bleu et que *je* sois blonde,
Qu'une fourrure douce et grise caresse mon visage,
Que j'aille flexible, victorieuse et jeune par ma route soleilleuse,
Que le passant demande : Quel rendez-vous colore ainsi sa joue?
A quoi sert qu'il me sache aimée et me veuille heureuse si moi je n'aime pas?...

L'autre poème est de M. Henri Sales :

JE VOUDRAIS...

Je voudrais qu'une jeune fille nue
S'en vienne au bout de l'avenue,
Me sourie et s'endorme
La tête à mes genoux,
A l'ombre des vieux ormes.
Sous le mouvant treillis du soleil et des ombres,
Son ventre et ses seins roux
Luiraient comme l'eau lisse et les boules du houx...
Et je ris de me voir imaginant ses formes
Comme un poète aimé qui rêve à ses amours
Quand paraît au détour
Du chemin, brandissant comme un sceptre sa canne,
Monsieur le Percepteur avec sa noble dame.

MÉMENTO. — *La Nouvelle Revue française* (1er mai) commence un « Napoléon » riche en spéculations neuves, de M. André Suarès. — Lire : « Le dict de Padma » traduit du Thibétain par

M. G. C. Toussaint; « Feuillets » de M. A. Gide; « Le gouverneur de Kerguélen » par M. V. Larbaud. — « Sur des vers retrouvés de Stéphane Mallarmé », par M. Auriant.

La Grande Revue (avril) : « Un prussien antimilitariste : le professeur F. W. Fœrster » par M. Ch. Chassé. — « Stéphane Mallarmé et la Mode » par Mme Pascale Saisset. — « La gauche littéraire » par M. A. Mortier.

La Vie (1er mai) : « L'agression antisémite » par MM. Marius-Ary Leblond.

Crapouillot (avril) : « Les deux frères », nouvelle de M. H. de Monfreid.

La Revue de Paris (1er mai) : M. Luc Durtain : « Croquis d'Argentine. — M. Pierre Dupuy : « La vie intellectuelle au Canada français ». — Cte de Chambord : « Voyage à Rome en 1839 », publié et commenté par le prince Sixte de Bourbon. En annexe, deux lettres inédites de Stendhal, relatives à ce voyage et extraites des archives de notre ambassade à Rome.

Hippocrate qui, dans son n° 1, avait publié de fort curieux documents sur l'affaire des empoisonnements de Marseille par le marquis de Sade, donne (mai) le texte avec variantes de « Clisson et Eugénie », bref roman de Bonaparte. — Lire aussi : « Poulardeau porté pâle », par M. Henri Bachelin. — Un courageux essai de M. Elie Faure : « De l'individualisme », où notre laide époque est sainement jugée.

Æsculape (avril) : n° sur la grossesse.

Montjoie (avril) : « Ne brise pas ton glaive encore », poème de M. René Fauchois. — Deux lettres de M. Sacha Guitry à M. Fauchois.

Le Bon Plaisir (avril) : « L'esprit de notre époque » par M. A. Payer qui rend là bonne justice à l'œuvre poétique de M. Sébastien-Charles Leconte.

L'Archer (avril) : Dr Ch. Fiessinger : « Le rôle du médecin ». — « Touny-Lérys » par M. F. Carco et de magnifiques vers de M. Touny-Lérys. — Suite de « Avec la 67e division de réserve », souvenirs de guerre du docteur Paul Voivenel.

Les Amitiés (avril) : fin de la monographie de « Moudot, Moine de la Chaise-Dieu, premier traducteur en vers français des Odes d'Horace » par M. Hugues Vaganay.

Etudes (20 avril) : Sous ce titre : « Les Mythomanes de l'Union rationaliste », M. Joseph Huby rassemble MM. Alfaric, Couchoud et Bayet. — « Carence des clercs? » par le docteur A. Beau.

La Revue Mondiale (1er mai) : « Futilité de la Chambre des

Lords » par lord Ponsonby. — « Les Juifs au ban du Reich » par M. F. Delhorbe.

Les Marges (10 mai): De M. R. Johannet: « La vie privée des écrivains ». — « Ecce iterum », par M. Fernand Fleuret.

Europe (15 mai): M. Romain Rolland: « Introduction à l'Icare de Lauro de Bosis ». — « Histoire de ma mort », par ce dernier, héros de l'antifascisme. — Un poème de M. Aragon et « La Comédie de Charleroi », par M. Drieu La Rochelle. — De M. Jean-Richard Bloch: « Intérêt général et intérêt de classe ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Opéra: Première représentation de *Jeunesse*, ballet en deux tableaux de MM. André Cœuroy et Serge Lifar, musique de M. P.-O. Ferroud. — Opéra-Comique: Première représentation de *Frasquita*, opéra-comique en trois actes, livret français de MM. Max Eddy et Jean Marietti, musique de M. Franz Lehar. — Concerts Straram: *Transparences*, de Mlle Jeanne Leleu; *Eleonora*, de M. Mirouze; *Orchestique* (d'après *l'Ame et la Danse*, de M. Paul Valéry), de M. L. Fourestier. — Concerts Pasdeloup: *La Chanson des Sables*, de M. H. Tomasi. — Chateaubriand prophète wagnérien.

Il y a entre la musique de M. Ferroud et la chorégraphie de M. Serge Lifar un accord évident. On peut n'aimer point le nouveau ballet que l'Opéra vient de monter, et j'entendais autour de moi des spectateurs qui, comme ils eussent prononcé une formule d'exorcisme, parlaient de *Giselle*. Mais **Jeunesse** aussi nous rappelait des souvenirs : le spectacle qu'on nous offrait eût ravi Serge de Diaghileff. Les décors, les costumes, la danse et la musique même vont sans disparate : ce n'est point un mince mérite, puisque c'est cette convenance et ce rapport qui font style. Et si je n'avais craint de troubler le spectacle, j'aurais fait remarquer à mes voisins qu'on n'en pourrait pas dire autant de *Giselle;* précisément si « dansante » que soit la musique d'Adam, elle est d'une médiocrité que la poésie du livret et la qualité supérieure de la chorégraphie rendent plus affligeante encore. On voudrait regarder sans entendre : est-ce là ce qu'il faut faire quand on est à l'Opéra? M. Ferroud nous donne une partition essentiellement chorégraphique, mais qui ne cesse pour cela, en aucun moment, d'être musicale. Elle a dû bien embarrasser ceux qui aiment à classer toutes choses sous des étiquettes préparées à l'avance : l'auteur, s'il a, comme tout le monde,

subi des influences, les a si bien assimilées que son tempérament est l'un des plus originaux et des plus personnels de notre jeune école. Il y a en lui une sorte d'humour pince-sans-rire (dans *Parc Monceau,* dans *Types,* dans les *Poèmes* de P.-J. Toulet, par exemple) qui, dans *Jeunesse,* lui a naturellement inspiré des pages charmantes. Mais ses dons les meilleurs, il ne leur demande rien qu'il ne soumette au contrôle le plus sévère; et ses hardiesses, soyez sûrs qu'il les a voulues comme elles sont.

L'argument de ce ballet est simple : sur une plage méridionale (le décor du premier tableau oppose l'or du sable à l'azur des flots, le second nous montre la terrasse d'un casino, ouverte sur la nuit étoilée), trois fleuristes préviennent une jeune sportive que le beau jeune homme qu'elle aime assistera le soir à la fête donnée au dancing. La jeune fille se déguise en fleuriste; elle croit reconnaître son amoureux et se méprend : le yachtman avec lequel elle danse n'est point l'élu de son cœur. Il se démasque et elle comprend son erreur. Mais le jeune sportif, de son côté, commet pareille méprise, danse avec une belle étrangère, et lorsqu'il reconnaît son amie, quitte sans façons sa conquête que le yachtman consolera.

C'est simple..: Mais il y a là, en vérité, tant de vigueur juvénile, tant de puissance et de variété rythmiques qu'on ne résiste point. Et Mlles Lorcia et Didion, toutes « modernes » et sportives qu'elles soient, n'en sont pas moins charmantes. Leur souplesse, leur grâce et leur aisance sont dignes des plus vifs éloges — comme la science chorégraphique de leurs partenaires, MM. Serge Lifar et Peretti. Les costumes — maillots de bains, pyjamas, robes de plage — et les décors de M. Godebski, ont une couleur délicieusement estivale. L'orchestre, conduit avec grande sûreté par l'excellent chef qu'est M. Szyfer, a rendu dans toute sa finesse la partition.

§

N'ayant point reçu de service pour **Frasquita**, opérette de M. Franz Lehar, je me serais abstenu d'en parler si, précisément, le nouveau spectacle de l'Opéra-Comique n'appelait une remarque. Présentement, et depuis plus d'un an,

le Châtelet, théâtre municipal, joue *Nina-Rosa,* opérette de M. Romberg; la Gaîté-Lyrique, autre théâtre municipal, joue le *Pays du Sourire,* opérette de M. Franz Lehar; Mogador joue *l'Auberge du Cheval Blanc,* opérette de M. Ralph Benatzky. On se demande si la subvention que reçoit l'Opéra-Comique (et qui vient d'être augmentée, ce qui est, en soi, fort légitime) est pour aider les compositeurs viennois à noyer définitivement la musique française sous

L'intarissable flot des valses danubiennes...

§

Les Concerts Straram, le même soir que l'Opéra donnait *Jeunesse,* jouaient la *Symphonie* de M. P.-O. Ferroud (qui a retrouvé aux Champs-Elysées le même succès qu'à la salle Pleyel), et, en première audition, deux œuvres nouvelles, l'une de Mlle Jeanne Leleu, l'autre de M. Mirouze. Je n'ai pu entendre la seconde, puisque j'étais à ce moment à l'Opéra pour le ballet de M. Ferroud. On m'assure que cette **Eleonora** de M. Mirouze, inspirée d'Edgar Poe, est un ouvrage plein de promesses. M. Mirouze est jeune et, à l'heure où j'écris, en loge pour le concours d'essai du Prix de Rome. S'il est encore, comme il est naturel, sous l'influence de ses maîtres et de ses aînés, il montre des qualités remarquables et, ce qui est essentiel, de la personnalité. Nous sommes donc certains de le retrouver et d'avoir bientôt occasion de confirmer ces éloges qu'on nous fait de sa musique.

C'est aussi une confirmation que les **Transparences**, de Mlle Jeanne Leleu, nous apportent; en décembre, à propos de ses *Croquis de Théâtre* que venaient de nous révéler les Concerts Colonne, je disais ici même en quelle haute estime il fallait tenir le talent de Mlle Jeanne Leleu. L'ouvrage que M. Walther Straram nous a fait connaître nous donne de nouveaux motifs d'admirer cette jeune musicienne, si douée et si savante aussi, si inventive et si naturellement originale. Jamais titre n'a mieux convenu à un ouvrage que celui de *Transparences* à cette suite symphonique de trois pièces, *l'Arbre plein de chants* (inspiré de M. André Gide), *le Miroir d'eau* (d'après le *Narcisse* de M. Paul Valéry) et *les Etincelles d'Eté* (d'après le même poète). Inspiration di-

verse, et diversité des moyens, mais avec une indéniable unité de composition qui crée le lien entre les parties. *L'arbre plein de chants* est évoqué par un thème très court, sans cesse rappelé, mais qui s'épanouit, pour ainsi dire, en rameaux touffus, qui s'enveloppe de fines, de transparentes harmonies, qui se colore sous les irisations des timbres, nuancées comme les ocellations des plumages. Le saxophone, avec une persistante discrétion, élève à travers ce bruissement joyeux une phrase mélancolique. Dans *le Miroir d'eau*, l'insaisissable image fuit sous la transparence cristalline et s'évanouit au moment que Narcisse, penché sur la berge, croit la saisir :

Mes lentes mains, dans l'or adorable, se lassent
D'appeler ce captif que les feuilles enlacent...

Etincelles d'été est un *scherzo* dont la joie, en de courts moments, se teinte de mélancolie. L'art de Mlle Jeanne Leleu est subtil autant que les vers du poète. Parfois on songe à Debussy en l'écoutant, car elle emprunte — et fort légitimement — à l'impressionnisme ses moyens d'évocation les plus suggestifs. Mais, de quelques procédés qu'elle use, elle modèle cette matière avec une grâce, une délicatesse, une originalité qu'on ne saurait trop louer. Ce sont là des qualités féminines; mais Mlle Leleu joint à ces mérites des vertus qui, pour être discrètement affirmées, n'en sont pas moins solides, et je ne sache pas qu'il y ait, en dépit de toute la grâce de ces *Transparences*, musique plus « construite », ni mieux composée.

§

Pour son dernier concert de la saison (trop brève à notre gré), M. Walther Straram a fait appel au concours de Mme Germaine Lubin. Elle a chanté une œuvre nouvelle de M. L. Fourestier.

C'est à M. Paul Valéry que M. Fourestier a demandé, lui aussi, l'inspiration de son **Orchestique**, et il a pris un fragment de *l'Ame et la Danse*. La prose de M. Paul Valéry est, en elle-même, musicale; elle est nombreuse et rythmée, concise et expressive; elle a toute la vertu suggestive du vers et, cependant, elle garde cette sobre puissance de la prose.

On n'imagine point, à première vue, que la musique puisse y ajouter grand'chose : qu'ajouter à la perfection, qui ne risque de détruire l'équilibre réalisé par l'art? Je crois pourtant deviner la raison de ce choix : il tient à la sincérité du musicien qui, bravant ce danger, *obéit* non point à un engouement capricieux, mais à l'irrésistible appel, à la séduction de cette prose magnifique.

La tâche que s'imposait M. L. Fourestier était donc périlleuse, puisque le texte demeure, sous la mélodie, tout prêt à témoigner contre l'audacieux compositeur.

Polynice et *A saint Valéry* nous avaient déjà révélé les brillantes qualités de ce jeune musicien (qui fut à la Villa Médicis le camarade de Mlle Jeanne Leleu). J'avoue les préférer à l'*Orchestique*. Mais il convient d'ajouter que cette œuvre extrêmement difficile, aussi bien pour la tessiture inhumaine dans laquelle elle est écrite que pour le rythme, ne pouvait trouver une interprète aussi vaillante et aussi sûre que sa dédicataire Mme Germaine Lubin : tout semble simple de ce qu'elle fait; mais on sait quelles richesses il faut posséder pour donner l'apparence de cette simplicité-là. Et l'orchestre et son chef méritent d'aussi vifs éloges que la cantatrice.

C'est au premier violon de cet orchestre, M. Marcel Darrieux, que revint l'honneur d'exécuter en soliste la belle pièce de M. Alfred Bachelet, la *Ballade* que M. Straram avait inscrite à son programme. M. Darrieux est, lui aussi, un artiste de race, et qui possède à un égal degré des qualités trop rarement unies, la virtuosité et le goût, la perfection technique et la culture musicale. Le public lui a marqué en quelle affectueuse estime il le tient.

Enfin, ce concert encore nous a valu une très belle exécution de la *Symphonie classique* de M. Serge Prokofieff et de *Divertissement sur un thème pastoral* de M. Gabriel Pierné, deux ouvrages fort différents, mais qui, chacun en son genre, sont des chefs-d'œuvre dont le succès grandit à chaque exécution.

§

La **Chanson des Sables**, de M. Henri Tomasi, est une mélodie détachée d'un poème symphonique, pour orchestre

et chœurs, *Tam-Tam*, dont M. Julien Maigret a composé le livret, et qui est destiné à la radiodiffusion. Mais nous retrouverons certainement la saison prochaine *Tam-Tam* au concert, et j'aurai l'occasion, alors, de vous entretenir longuement d'une œuvre dont je dois me contenter aujourd'hui de dire que, si elle tient (comme on en peut être sûr) tout ce que promet le fragment entendu aux Concerts Pasdeloup, elle doit être fort remarquable. Cette *Chanson des Sables*, en effet, que Mlle Nadine Waters interpréta en perfection, évoque de manière saisissante l'Afrique mystérieuse. Ce thème de pagayeurs, bien rythmé, hallucinant et plein de mélancolie, est d'une poésie profonde. L'orchestre qui l'accompagne crée l'atmosphère en quelques touches légères et précises. Vif succès, auquel contribua par son habileté M. Fabien Sevitzky, chef venu d'Amérique, et dont l'autorité est remarquable.

§

Mlle Hélène Daremberg, mon aimable et très érudite collègue de la Société Chateaubriand, me signale ce passage des *Mémoires d'Outre-Tombe*, qu'il est intéressant de placer sous les yeux des musiciens qui, cette année, plus nombreux encore que de coutume en raison des fêtes du cinquantenaire, vont accomplir le pèlerinage de Bayreuth. Le 2 juin 1833, **Chateaubriand** écrivait ceci aux lieux mêmes où s'élève aujourd'hui le *Festspielhaus* :

> Voici Bayreuth, réminiscence d'une autre sorte. Du temps de Voltaire et de Frédéric II, la margrave de Bayreuth était célèbre... J'ai vu défiler tant de fantômes à travers le songe de la vie! Dans ce moment même, ne viens-je pas de contempler les trois larves royales du château de Prague et la fille de Marie-Antoinette à Carlsbad? En 1733, il y a juste un siècle, de quoi s'occupait-on ici? avait-on la moindre idée de ce qui est aujourd'hui? Lorsque Frédéric se mariait en 1733, sous la rude tutelle de son père, avait-il vu dans Matthieu Laensberg M. de Tournon intendant de Bayreuth, et quittant cette intendance pour la *préfecture* de Rome? En 1933, le voyageur passant en Franconie demandera à mon ombre si j'aurais pu deviner les faits dont il sera le témoin.

(*Mémoires d'Outre-Tombe*, Biré, t. VI, pp. 168-169.)

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le Salon des Artistes Français. — La Société Nationale.

L'intérêt du **Salon** est variable pour le visiteur selon l'esprit qu'il y apporte. S'il prétend et espère assister à une floraison merveilleuse de jeunes talents, de promesses dans une forêt enchantée aux multiples paysages, aux eaux éblouissantes de belles naïades, aux halliers peuplés de belles nymphes, il s'en ira déçu. Si simplement on s'attend au plaisir modéré de voir de braves gens se colleter de leur mieux avec la nature et traduire honnêtement leurs impressions, on distingue qu'ils font de leur mieux et qu'ils apportent des nuances intéressantes de la contemplation humaine. Si on croit trouver au Salon une information générale sur l'état actuel de la peinture française, on sera également déçu, car la dispersion et la multiplication des Salons séparent les groupes de techniques un peu diverses, moins différentes qu'on ne le croit et que ne pensent ceux qui les pratiquent. Il n'y a guère d'impression générale à recueillir. On peut conclure à une diffusion générale de l'impressionnisme parce que toutes les palettes s'éclaircissent.

L'effort de quelques peintres qui, par réaction contre la lumière impressionniste, peignent noir et sous prétexte de construction déforment (on en voit au Salon des Tuileries) n'a pas du tout porté sur l'ensemble des élèves récents et anciens de l'Ecole. Ils tournent le dos aussi résolument à Picasso qu'à Bouguereau. Leur académisme consulte Renoir pour les nus et Camille Pissarro pour les paysages. Ils ont abandonné les vieux thèmes dits de grand art, cortèges, massacres, anecdotes historiques et allégories. Par contre, certains, non des moins doués, s'attardent à ce qu'ils appellent des *compositions,* groupements arbitraires de personnages, sans occupation délimitée ni légitimée, à la façon de quelques maîtres décorateurs italiens. On ne pourrait voir au Salon des Artistes français qu'un ou deux tableaux à défroque militaire des siècles passés, un seul de bric-à-brac archéologique. Le modernisme a vaincu. Ce n'est pas toujours du réalisme, ce n'est pas toujours de la vérité, s'est souvent la suppression de toute rhétorique. A la Société nationale,

plus encore et plus anciennement qu'au Salon. Est-ce tout bénéfice? Logiquement, la simplicité de la conception est une de ses qualités. Mais à la simplicité doit se joindre une certaine puissance de méditation. Elle n'y est pas toujours.

Prenons quelques exemples parmi des œuvres intéressantes du **Salon des Artistes Français**. Les éléments de Rolland Gérardin, exécutant d'ailleurs très brillant, sont tout à fait arbitrairement disposés, sauf le souci de mettre en harmonie les colorations. Ce sont des jeunes filles au bord de l'eau, une simple et plausible notation. La composition d'Emile Aubry, toute différente, se rapproche du style de l'allégorie par le soin de représenter les facettes diverses du sujet : *Le Chant de la Terre,* trois grâces nues, un vieillard, un adolescent, un enfant, une génisse blanche, un faon, beauté, force, innocence, méditation, labeur de la terre. C'est de style traditionnel et pur. Gustave Pierre tente de reproduire le hasard limité par la vie professionnelle qui, sur une jetée de port, fait circuler des figures très diverses de pêcheurs, de mareyeurs, de marchands et quelques flâneurs, spectateurs d'efforts nouveaux pareils à ceux qu'ils eurent eux-mêmes à fournir. La présentation est celle d'un instantané, mais l'alternance et le voisinage des figures masculines, féminines, madrées, souriantes, vieilles, jeunes, sont soigneusement dosés avec un réalisme scrupuleux. C'est la tranche de vie ou plutôt la tranche de présence. En apparence toute simple, la composition de Bergès, *Ceux qui notent,* n'est point sans équilibre, cherché dans le détail de ses figures paysannes. Paul-Michel Dupuy, par une ordonnance très délicatement conçue, réalise un aspect tout spontané de la vie, tel un hasard fait d'habitudes bien observées, dans des Sœurs de la Compassion, assises dans un clair jardin, surveillant tout en causant, les yeux baissés, des ébats de marmots modelés dans la plus jolie lumière. Du même peintre des bébés blancs au bois de Boulogne jouent à nourrir les cygnes du lac; c'est d'une émouvante fraîcheur. Guillonnet, avec de beaux portraits, dont celui de l'amiral Le Bigot, détache de sa grande décoration du palais du ministère des Affaires étrangères à Caracas une composition d'un grand vérisme et

bien naturellement ordonnée. Décor de large plaine barrée de hautes montagnes aux cimes ombreuses. Dans une lumière dorée, tiédie du couchant proche, des vaqueros guident et poussent devant eux un beau troupeau. Il y a là de solides études animalières dans le cadre d'un paysage silencieux et d'une largeur presque solennelle. Rochegrosse étudie un *Triomphe* à Rome. Par une fenêtre arabesquée de formes féminines, bien cambrées, agitant des palmes de leurs bras sculpturaux, on aperçoit un monotone défilé comme teinté de rose, autour du char blanc du triomphateur : grande vignette. Charles Duvent donne l'accent à la fois réel et idéalisé d'un paysage provençal, d'un beau jardin ombreux et fleuri, en y faisant promener les faunes et les nymphes, dont notre imagination est toujours toute disposée à orner ces décors d'un paganisme souriant et si insistant, sous ce soleil tamisé de tant d'ombrage. Dans un paysage bleu rose et cendré, un grand éléphant blanc et des Hindous colorés. C'est un hymne à Dupleix, de Fouqueray.

Henri Martin est notre grand décorateur, par la vibration de sa couleur et l'impressionnisme de sa vision, et le sobre modelage des figures qu'il évoque. Son *Idylle* est une partie d'une décoration qu'il a accepté de peindre pour la Chambre de Commerce de Béziers. Nous serons appelés à voir l'œuvre dans son ensemble. Le panneau qui nous en est montré célèbre la joie d'aimer, profonde et timide, d'un paysan et d'une pastourelle qui, les visages humbles et ravis, s'avancent l'un vers l'autre, d'une démarche presque solennelle. Le décor des champs, près de la mer, les encadre d'harmonies solides et douces. Un grand paysage animé de du Gardier figure une plage heureuse, florée de jolies femmes aux grands chapeaux d'or pâle frissonnants.

Victor Charreton, un de nos plus grands paysagistes, évoque toutes les variations de la lumière irisée et brillantée sur la neige d'un jardin, en hiver, un jour de soleil vivant. Il montre un temps de pluie, gris et bleuâtre, avivant de reflets sourds les tours et les murs d'une petite ville assombrie, où, sur la route, passe, courbée, une petite vieille, verdie par l'ambiance. Montézin construit de grands paysages clairs, une cour de ferme où des botteleurs de foin vibrent dans

le soleil, et le cours d'un ruisseau tout apaisé, à reflets bleu pur de ciel tranquille, auprès d'un rideau de grands arbres, près desquels bleuissent des silhouettes de travailleurs. Jules Adler décrit une petite place claire et de tranquille animation dans son Luxeuil natal, puis une pelouse aux verts étonnamment frais; mais le morceau capital de son exposition est un vivant et vigoureux portrait du président Jeanneney. Lucien Cahen-Michel est un familier des bords du Loing et du Lunain. Deux grandes pages décrivent le cours tranquille du Loing, près du célèbre barrage, avec son décor de maisons riantes et son clocher perdu dans les hautes frondaisons. Aussi note-t-il la largeur de l'horizon qui s'évade sur les belles plaines. C'est dans le Midi, près d'une crique heureuse de la mer provençale, que Blanche Camus évoque, dans une lumière étonnamment juste, les aspects si fortement modelés de trois jeunes femmes méditatives. Fernand Maillaud, qui est aussi un des beaux peintres de la campagne provençale et de ses horizons bleus et argent, est remonté cette année vers sa Creuse natale pour y noter la finesse des rideaux de bouleaux et les vivants marchés. De bons paysages de Gosselin, de thèmes très simples. Désiré Lucas, dont on doit remarquer un portrait très vigoureux, met quelque mollesse à décrire le grand esseulement d'un village breton dans un grand pan de mer et de ciel. Mme Pironin décrit toute l'animation de la place Saint-André-des-Arts et un vivant petit coin de Bretagne. Cornil, une rue de Paris; il note très curieusement le spectacle, jusqu'ici inédit au Salon, d'un studio de cinéma balayé d'un puissant rayon de lumière électrique, ce qui n'est point commode à traduire et à esthétiser. En face de ce modernisme, évoquons Untersteller, qui dépeint la place Saint-Louis à Metz d'après documents ou telle que la lui donne son imagination. Actuellement, les jours de marché, c'est une ruche, une corbeille de mouvements auprès d'un rang d'arcades aux vitrines très colorées. Dans la toile d'Untersteller, cette place est solitaire et majestueuse. C'est peut-être lui qui a raison. Un nu de Biloul est épais. Un nu de Suzanne Ody est du goût le plus pur et de ligne charmante. Caputo, Ridel, donnent de somptueuses et graves images. Muenier, dans un souple et frais

décor de jardin, ouvre une porte ensoleillée sur le seuil de laquelle se dresse, d'un très juste mouvement, un peu hésitant, une charmante silhouette de jeune femme tenant un bouquet à la main. Montassier triomphe avec une jolie toile de très discrète harmonie, et très agréable, *l'Attente*, où s'encadre une légère et fine silhouette féminine. Paul Chabas a un clair portrait de jeune fille au bord de l'eau. Quelques orientalistes : Dabat avec une très fine notation, Caniccioni, dont un voyage en Tunisie renforce la palette et qui évoque Kairouan. Marius de Buzon peint des Kabyles mates et nues. Paul-Elie Dubois symbolise sous le nom de *Rives de lumière* la beauté bleue et blanche des villes de la côte tunisienne et, près de l'éclat de leurs terrasses, suscite des formes féminines, de blanches formes de déesses de ligne grecque et de pureté très finement blonde et classique. Remontons en Provence avec Denis-Valvérane, qui fait voler sur les cailloux de la Camargue de robustes gardians. En Provence, aussi, des ensoleillements de Van Maldère. C'est sans doute en Normandie que Gagey a noté sa petite plage si légèrement et spirituellement égayée de jeux d'enfants.

Les bons portraits ne manquent pas. Le contingent des exposants d'outre-Manche, un peu moins nombreux cette année que les précédentes, pourvoit à l'éclat de la série avec deux pages magistrales de Lavery, deux portraits d'hommes, dont celui de lord Lonsdale surtout, traités avec une puissance de vérité physionomique qu'égale la science à traiter brièvement et complètement le costume. Un fin portrait de femme par Frédéric Whitting. Parmi les peintres français, une esquisse d'un portrait du président Doumer, traitée dans l'essentiel du dessin, avec une précision tragique des traits, plus tragique de la blancheur fantomatique de l'esquisse. Le mouvement en est très juste. Il fait honneur à Marcel Baschet. Fougerat donne un bon portrait de Georges Lecomte, parlant sous le bicorne et la cape. Ce sont des portraits sans doute que Gautier nous donne de trois poilus permissionnaires, étagés de la jeunesse de la recrue à la maturité du territorial, de couleur un peu brillantée, mais de dessin très vigoureux. Juliette Dissel, joglaresse occitane, directrice du Théâtre d'Oc, apparaît sous le pinceau habile de Denis-Val-

vérane. Jeanne Chabod peint un remarquable portrait de femme. Renault compte parmi les espoirs de la jeune peinture. L'an dernier il avait des joueurs de foot-ball, nus de très bon mouvement. Il tente la peinture de légende avec ce sujet: Midas, qui a le don de tout changer en or, touche le sein d'une courtisane. Le sein devient métallique. Evidemment, les trois femmes nues que Renault groupe dans son tableau autour d'un Midas consterné de sa bévue sont de belle allure, mais le thème choisi empêche le tableau d'intéresser. Clémence Burdeau est également une artiste de bel avenir. Son départ de bateaux marque un nouveau progrès. Il faut noter aussi l'affirmation plus nette d'un grand talent chez André Delauzières, qui peint le port de La Rochelle et le paysage d'Aunis comme un artiste qui s'en est tout jeune et profondément pénétré. C'est en Charente aussi que Foreau va chercher ses intéressants décors de brume matinale. En contraste, Montagné reprend sa vieille paysanne comtadine, la Toinette, qui lui a déjà fourni de si heureuses images, et la représente avec sa chèvre, dans une combe rissolée. Grün a étudié les reflets d'une soupière ancienne avec une grande finesse. Marcel Bain peint un intérieur. C'est aussi un intérieur solennel, somptueux et d'une clarté mesurée, le salon d'un noble hôtel d'Aix-en-Provence, dont Paul Urtin nous décrit toute la grave intimité. De Michel Colle, le maître-verrier qui est aussi un bon paysagiste, des coins de Bretagne; de bonnes impressions de Campain; de Mlle Hélène Pellissier, qui débute avec talent, un paysage breton et une nature-morte de qualité. Bouchet expose son propre portrait, bien venu. Mme Clech-Legarçon donne un pittoresque aspect de l'avenue d'Italie.

Coraboeuf a une Colombine du plus joli style. Dans la série des portraits composés, Clément Serveau, avec deux jeunes filles placées à côté l'une de l'autre, d'un mouvement gracieux et naturel, nous donne une œuvre bien mûrie, d'une saisissante pureté. De bons paysages de Broyelle, dont l'œil est très fin; une neige et une étude de néréide de belle ligne par Lagrange; un large paysage de Moselle par Romanet; des regardeurs d'affiches électorales, animés, comme on dit, de sentiments divers, brossés par Finez avec verve,

avec un juste humour. Une bonne nature-morte d'Yvonne Carro, qui harmonise avec justesse. Un autel fleuri avec ampleur éclate dans une silencieuse église de Mlle Guyot.

Il faut s'arrêter à Paul Bazé, prix de Rome de l'an dernier, qui a un joli portrait de jeune Romaine et un aspect clair et joyeux de Venise, avec une curieuse juxtaposition du décor des vieilles pierres et de l'animation que mettent auprès d'elles les touristes et les jeunes élégantes. Hervé, qui peint des aspects joyeux et mélancoliques, deuils, cortèges de musiciens dans les petites villes du Nord français, atteint à la maîtrise avec sa noce dans la guinguette, aux personnages vraiment expressivement rendus. C'est un tableau du même genre, une fête au village en Ariège, que Regagnon nous présente avec un joyeux emportement de bon aloi. Roger Schardner prouve beaucoup de talent et une belle finesse de l'œil à peindre des bateaux gris d'acier près d'un môle, et aussi tout le calme noble d'un beau château à Angers. Giess, un de nos récents prix de Rome, peint bien les nus et les revêt d'une sereine limpidité. Il sait donner une intimité tranquille à ses figures féminines. Il compose de façon que l'on s'étonne toujours de la présence et de la place de son nu dans sa composition. Tout s'y heurte paisiblement. Mme de Bourgade donne un beau portrait de jeune fille rousse. La Fontinelle des paons éclatants. Chasteauneuf un âpre coin d'Auvergne, source et bois dans l'avril dur, le même thème sous la neige. La scène de Mme Pillet, *Dans l'Atelier*, est attrayante. Mlle Decsenyi montre un joli paysage à figures, au *Bord de l'eau*. C'est une toute jeune artiste, douée. Joron a un très bon nu. Van Looy des natures-mortes de gibier, en pleine pâte grasse, d'un excellent et savoureux style flamand. Les beaux objets trouvent en Mme Alice Schœngrun une remarquable interprète. Ce sont de bonnes natures-mortes qu'elle nous montre. Martin-Sauvaigo rend avec plus de vérité cette année que les précédentes la lumière du Midi. Son paysage, un peu âpre, intéresse.

§

Les rotondes et le pourtour du Salon des Artistes Français contiennent bien des œuvres intéressantes. Quelques

peintres notoires n'ont exposé que des dessins. Ainsi Anna Morstadt, qui s'est acquis comme peintre orientaliste un beau renom. C'est dans des paysages tristes, aux îles Falkland, qu'elle est allée récemment noter d'étonnantes silhouettes de pingouins. Mme Delangle-Marevéry décrit avec talent les vieilles pierres et les rues pittoresques des vieilles villes. Elle a donné des cités normandes et bretonnes, à passé encore vivant, des aspects bien vus et de très agréable exécution. Elle a cette année de bonnes pages sur Assise et Florence. Cahen-Michel dessine un aimable portrait de Guillonnet. Mlle Guffroy, un portrait d'homme. René Marca dessine le Tréport; Charles Duvent les jets d'eau des Champs-Elysées. Des détrempes de Montézin chantent le printemps. Rigaud allume les émaux des vitraux aux églises de Chartres. Les aquarelles de fleurs de Mme Chrétien sont fort attrayantes.

A la gravure, nous trouvons Léandre, avec une figure dans la série de ses évocations de vieille Normandie, la Saône d'André Dezarrois. Paul-Emile Dubois expose les éléments d'illustration de *l'Atlantide* de Pierre Benoit. Ce très remarquable évocateur du Maroc et du Hoggar était tout désigné pour délimiter les figures et les décors de *l'Atlantide.*

A l'art décoratif, un carton de tapisserie de Guillonnet, une *Adoration des Anges,* de noble style. Des céramistes, Dransart, à l'excellente facture, au dessin agile, Mlle Sabricotti et Louis Baude. D'origine, Louis Baude est un peintre. Céramiste, il a travaillé avec Renoir. Il y a confirmé son aptitude à peindre clair et juste. Il y a tel bouquet jeté par Louis Baude sur un coffret, au fond d'une sébile, au flanc d'un vase ou d'un pichet, qui est un tableau intéressant et d'un juste éclat. Les formes de ses céramiques sont toujours simples. Sa richesse d'imagination lui permet de les créer nombreuses et diverses.

§

La **Société Nationale** a réuni quelques rétrospectives assez brèves d'ailleurs. Disons, en passant, qu'on s'étonne un peu que les Artistes Français ne nous aient rappelé que par deux dessins les souvenirs de Pointelin, qui fut quelqu'un de monotone, mais quelqu'un d'intéressante pensée,

et aussi qu'aux Artistes Français on ne pense pas à célébrer, par la représentation de quelques-unes de ses toiles, de ses paysages de fleurs ou de ses belles étendues d'arbres et de prés sous des cieux très curieusement observés, le souvenir de Quost. Les rétrospectives de la Société Nationale sont un peu arbitraires. A côté de David-Nillet et Leheutre, morts très récemment, on nous montre La Touche et Morrice, morts il y a déjà quelques années. Ce ne serait pas une raison, me dira-t-on, pour les oublier; mais je ne sais pas s'il y avait opportunité absolue à grouper quelques toiles de La Touche. Je sais bien qu'il y a procès sur son nom et sa rétrospective indique que ce procès, il pourrait bien le gagner devant la postérité, quoiqu'il semble que ses tableaux ne gagnent pas à vieillir. Mais c'est là, peut-être, impression passagère de visiteur sollicité par deux mille toiles de vivants. Si certaines affinités entrevues entre deux artistes pouvaient inspirer une certitude sur des faits administratifs, je croirais volontiers que c'est Jean-Gabriel Domergue, cette année revenu à la Société Nationale, qui a suggéré cette rétrospective. Retrouve-t-on dans cette salle de Trianon, égayé d'un Eros, non, d'un Cupidon que la lumière dore parmi cet admirable jour d'été, rayé, réduit, amenuisé par les barres des persiennes et qui est tout de même d'une bien jolie luminosité diffuse, tout le charme qu'y trouvèrent, lorsque le tableau nous fut montré, les adversaires mêmes de La Touche, ceux qui, sans se tromper, l'accusaient de maniérisme? Il y a toujours une jolie franchise de couleur dans ce carrosse écarlate, plein de femmes délicieuses, à chapeaux merveilleux, qui cahote dans un ru où clapotent de jolies néréides, naïades de Vaux ou de Versailles. Ce n'est certes pas moi qui reprocherai à La Touche d'avoir voulu être un peintre poète et d'avoir aperçu des nymphes dans une cressonnière. Le fait qu'il n'y en a pas n'a aucune espèce d'importance, et je ne reprocherai au peintre que le détail trop fouillé des chapeaux des vivantes, qui sourient sans étonnement à l'admiration des petites nymphes. La Touche, en maint tableau, plaçait, sans nécessité, un singe. Mais il y en a bien un, et qui n'était pas obligatoire, dans la *Grande-Jatte*. Ce qui met La Touche en discussion, en dehors de sa très vive préoccupation de

l'effet immédiat et du succès, c'est le manque de vérité et de vibration de sa lumière, pourtant pourpre, dorée et agréable; c'est de la belle lueur, ce n'est pas de la lumière. Après tout, on y peut prendre un plaisir, qu'après réflexion on se reproche un tout petit peu. Mais provoquer à la fois le plaisir et l'imitation, ce n'est pas du premier venu. Rigoristement consciencieux, La Touche eût-il été un meilleur peintre? Je ne le crois pas. Le cas de J.-C. Domergue n'est pas sans quelque rapport avec celui de La Touche.

William Morrice était un Canadien. Sa légende raconte que l'extrême sobriété ne l'intéressait pas. Je dis : sa légende. Il avait des bouquets de tons frais dans les blancs et les bleus, neiges et étangs qui à chaque Salon ravissaient les connaisseurs. On a beaucoup imité ses assemblages de tons rares, si bien trouvés. Il a dû avoir une influence sur les peintres de son pays, car, lorsque André Dezarrois organisa, pour notre grand plaisir, une exposition de peintres canadiens, on vit que la plupart d'entre eux, sur des motifs plus rares, et parfois magnifiquement sauvages et silencieux, prenaient pour bases les harmonies de W. Morrice. Mais n'est-ce point que Morrice avait rapporté, réétablies, ces harmonies du Canada pour les moduler vis-à-vis de nos paysages? Sa jolie rétrospective n'est pas assez abondante pour nous révéler tout ce peintre. Son talent s'y affirme, sans détails.

Avec David-Nillet, on est sur une base très solide. C'était un amoureux de la Bretagne et, tous les ans, il quittait Paris pour aller la peindre. Son point de séjour était fréquemment Le Faouet. De là il rayonnait, peignant les calvaires moussus et ciselés, les rues étroites des villages, les maisons de pierraille verdie d'où sortaient ou rentraient par les fentes des portes des vieilles également verdies et moussues, dans leurs larges mantes noires. Il aimait aussi les intérieurs d'églises, avec des émaux de vitraux projetés pourpres et dansants sur les robes rouges des enfants de chœur.

Beatrice Howe peignit sans cesse les nurses et les bébés, mais avec quelle variété dans l'interprétation des frimousses et des coquetteries de l'attifement! Ce que Carrière a fait avec l'ombre, elle le réalisait quelque peu dans le blanc et le clair. Un ruban rose ou jaune dans une toilette toute

blanche, elle le faisait chanter à merveille. Elle avait un talent délicat et attrayant au possible.

Autre rétrospective : celle du graveur Leheutre, paysagiste intéressant, épris des vieilles architectures. Peu d'imagination, mais le plus solide métier.

§

La Société Nationale bénéficie tous les ans de quelques retours. C'est tout à l'éloge de sa collectivité, de son accueil et de sa forte moyenne d'art. Zuloaga y revient après une longue absence, ce qui n'indique nullement qu'il ait jamais arrêté de peindre. Les portraits de Valle Inclan et de Manuel de Falla vivent dans leur sobre et puissant modelé, leur valeur d'intuition et l'originalité propre de l'harmonie colorée de Zuloaga.

Desbois est le doyen de nos sculpteurs. C'est un doyen plein de jeunesse; pour se délasser de la sculpture, il dessine et pastellise des fruits, des fleurs, des femmes avec une jeunesse, dirait-on, accrue et une jolie puissance de velouté.

Des grandes toiles : Jaulmes avec ses beaux modernismes classiques, son unité de tons rares. C'est surtout aux Arts Décoratifs qu'il triomphe avec ses tapisseries pour la Casa Velasquez et ses sièges exécutés par les Gobelins. Je ne crois pas que Balande ait déjà exposé à la Nationale : il y entre avec un beau tableau, ce *Repos des Moissonneurs*, large et vibrant de soleil. Clémentine Ballot crée des paysages ouatés de lumière douce avec des eaux frissonnant doucement parmi les grands arbres ou des jardins modelés en pleine clarté comme des corbeilles de joyaux vivants chauffés de soleil. Elle fait voisiner à une belle vision de l'Anglin à mi-jour des images très colorées de roses et de soucis.

Hugues de Beaumont est un portraitiste de haute valeur. Son passé, non point d'humoriste, mais de satirique lui a appris à scruter les visages, mais il n'est pas toujours hanté par l'esprit de mécontentement, et ses portraits de cette année sont de véridiques et robustes portraits.

Goulinat nous montre Tivoli sous un soleil amène et des points du décor de la Villa d'Este, dont il a décrit tous les

aspects, les fontaines, les terrasses, les grandes allées de cyprès, avec une exactitude passionnée et un sens profond de la beauté de cette œuvre d'art parée d'ombrages et chantante de recueillement. Roger Casse, parmi de jolis paysages, d'une harmonie très fine et très détaillée, en épisodes toujours étroitement soumis à la notation d'ensemble, montre un très vivant et preste portrait de jeune femme.

Sypiorski n'a qu'une toile, un grand nu d'une solidité et d'une conscience exceptionnelles. C'est construit par l'artiste le plus expert. Un sculpteur en jugerait sans défaut la structure anatomique et la précision du détail. C'est d'un art très affirmé et très intéressant.

Marie-Jeanne Carpentier fait un gros effort. Très lisible de forme, le tableau ne paraît point très net dans sa conception, ou du moins ne suggère-t-il pas suffisamment son thème par les gestes ou l'immobilité de ses personnages rangés, à côté les uns des autres, nus ou habillés. Mais la force du dessin suffit à intéresser le regard.

Yves Brayer est un des plus nets espoirs de la jeune peinture. Il a le sens des ensembles et de la page pittoresque. Il ne présente rien qui ne vaille la peine d'être dit. Il a le don de la mesure et celui de la force. On connaît ses toiles d'Espagne et celles d'Italie où, prix de Rome, il étudie et révèle l'Italie actuelle par des portraits très authentiques. Sa toile importante à ce Salon est une *rue galante,* à Séville peut-être, ou quelque autre point de théâtre espagnol et de corridas. Un homme allumé et durci de désir, une femme nue (et très bien modelée) en un simple châle de dentelle noire, et c'est un beau poème concentré d'exotisme en même temps que de fièvre amoureuse.

C'est en Espagne aussi ou aux pays basques limitrophes que Robert Delétang cherche ses modèles si activement occupés de leurs jeux violents et nettement saisis dans leur allure.

Un nu d'Edelmann est toujours précieux de grâce claire, et ses natures-mortes sont baignées de délicates lumières florales. Il y a longtemps que Van Dongen est réputé un peintre supérieur à toutes ses toiles. Il y place toujours un détail, des détails ingénieux, et il manque toujours quelque chose,

peu de chose pour que la sensation d'ensemble soit captivante.

Guiraud de Scévola est aussi un virtuose de la couleur. Il veut plaire et recherche la plénitude de séduction. Il a toujours d'amusantes harmonies. Voici, avec ses qualités et ses défauts, sa facilité, son exubérance, sa vivacité de couleur, et la facticité mondaine de son type de femme (la femme telle qu'elle voudrait se voir dans la glace d'une salle de bal), Jean-Gabriel Domergue. Le plus vif contraste avec ce faire spirituel et prestidigitateur se trouve aux admirables dessins d'enfants si sobrement dessinés et rehaussés, et devinés à l'intérieur par François Guiguet, aux beaux portraits de Mme Babaian, qui, elle aussi, scrute son modèle et l'enclôt dans une atmosphère modérée d'accords simples et rares, à qui elle refuse l'éclat pour en accuser la profondeur. Il y a des qualités du même ordre chez Mme Tournès d'Escola, dont le portrait est vivant et la nature-morte imprégnée de profonde intimité. Gumery donne des pages de Catalogne et du Val d'Andorre, avec sa probité habituelle. Cadel aussi nous emmène en une Espagne poétique avec des gitanes dansant au clair de lune, ou réaliste avec des contrebandiers bien empêtrés dans la montagne par le vent, les ballots, les ravins. Autre vétéran du Salon, Louis-Picard avec une série nouvelle de ses jolies apparitions féminines, blanches ou rosées, un peu voilées de gaze et de langueur.

Madrassi a un grand tableau très bien établi, avec trop de souci peut-être de l'équilibre intellectuel de son ensemble. Des amateurs (très bien formulés) regardent dans l'atelier du peintre le modèle étendu. Ils en comparent la réalité au portrait qu'en a fait le peintre. Ce portrait, on ne le distingue pas. Le peintre a voulu éviter le pléonasme des figures. Louons-le de sa discrétion en ce sujet difficile et fort bien traité. Madrassi nous montre aussi d'étonnants dessins d'après des paysans des Carpathes et un excellent portrait (peint) de Mme Rosita Matza.

Paul Bret, dans un large carton de tapisserie, démontre toutes ses belles qualités de couleur et d'ordonnance.

Lucien Simon est toujours solide, clair, concis. Sa Bretagne à personnages est toujours vivante. Parmi les peintres

dès longtemps reconnus, il figure au Salon avec Jeanniot, toujours fin, André Dauchez, qui peint si largement le paysage breton, Raoul Ullmann, toujours savant et varié et d'observation pénétrante, Griveau, habile et non sans émotion. Peské s'est fait, dans notre art du paysage, le peintre de l'arbre. Il sait approcher de l'arbre, en donner tout le détail, qu'il enclôt dans une structure majestueuse qu'il ne stylise que jusqu'à la conquête du modelé imposant. Il a trouvé en Vendée, pour les peindre, de magnifiques châtaigniers. De Stillmann une intéressante étude de liseuse. Le *Bain* de Pierre Wagner, bon peintre de la côte bretonne, de la mer, et traducteur remarquable des intimités familiales, est une fort jolie toile. Esther Dumas montre un grand beau panneau décoratif de fleurs et de fruits. Angèle Delasalle, au talent sûr et varié, fait clapoter la pluie sur le sol des Champs-Elysées avec une vérité d'instantané et donne un très bon portrait du sculpteur Contesse. Christiane Oliveda est des plus douées parmi nos jeunes peintres. C'est un nom à retenir. Elle évoque le Midi dans des paysages joyeux et mouvementés, avec tous les détails, en jolies taches de couleur, et elle dessine de jolies figures. Jeanne Pouge décrit avec largeur et dans le ton le plus juste le large ruban de la Seine, sillonnée de bateaux, au pied des hauteurs de Saint-Cloud et de Meudon. On trouve, dans cette transcription, la plus saisissante émotion. Suzanne Bernouard peint les plus gracieux bouquets, sur de sobres fonds bien choisis. Gaston de Villers peint bien Antibes; Veillet la Seine à Rolleboise, dans une grande limpidité. Lucy Wormser est un très agréable peintre de fleurs. Waldraff est un artiste trop modeste, savant et ému, qui se borne trop souvent au dessin pour indiquer ses franches notations de nature. Ses études peintes d'Italie intéresseront profondément. René Olivier a un beau tableau d'église au Puy, un autre à Pampelune. Il en note le silence architectural et l'animation des fidèles. Il remporte un des succès de critique de cette année. Mme Juliette Bendix montre une belle étude de jeune fille et aussi une femme en prière d'une facture très distinguée. Vauthrin a des marines très décoratives. Gabriel Belot des paysages de grand accent simple. Notons André Thomas, Gabrielle Faure, Mlle Yvonne

Lee, Nicolas Leprince, les beaux dessins de Jouve, Raymond Woog, Ganesco et son beau champ de courses sous la neige, la Corse ardente de Dagnac-Rivière.

§

J'eusse aimé insister sur l'exposition d'André Chapuy. Or, seuls les placeurs et les critiques l'ont vue. Un malentendu entre le bureau et l'artiste a décidé Chapuy à emporter toutes ses toiles et, à l'heure où j'écris, ce malentendu n'est pas calmé, ni les toiles revenues à leur place.

Chapuy est un artiste de rare talent qui recherche deux buts : d'un côté figurer avec le plus d'intensité possible la misère humaine, de l'autre, retracer, sous forme de nus, de scènes de casinos, d'intérieurs élégants et fleuris, vivifiés de grâce féminine, la joliesse et la beauté profondes. Son panneau représentait bien ses deux tendances. Au centre, sa toile très décorative et de tons clairs charmants, la représentation d'un mutilé de guerre amputé des deux jambes et de blessés de la face, voilés de noir. C'est un excellent tableau, comme on le pense infiniment âpre. Le contraste entre cette cruauté du sujet et les claires élégances qui l'entouraient a-t-il paru au comité trop dramatique et d'une horreur trop vraie? On a demandé à l'artiste de disjoindre ses toiles. Il a refusé. Sans doute, si l'affaire ne s'arrange pas, les reportera-t-il à une autre exposition.

§

La sculpture.

Aux Artistes Français. — La crise actuelle réduit singulièrement la possibilité d'effort des sculpteurs. Non seulement, seuls, les héros ou les maîtres envers qui la commande d'Etat est obligatoire peuvent se vouer à de grands travaux, mais la recherche de la transcription d'une idée en petit format devient si difficile à réaliser en matière durable qu'il en résulte un découragement sinon général, du moins répandu. Les quelques œuvres de grand format du Salon jaillissent, comme des arbres d'un jardin de pelouses parées de fleurettes, d'une multiple floraison de bustes, les uns très beaux, les autres moins. Niclausse se manifeste par deux bustes, dont celui du cardinal Verdier, très remarquable. Des

bustes de M. René Baschet, par Maillard, de Mario Meunier, fort intéressant, par Dimitriadis, Clemenceau, par Sicard, le préfet Causeret, par Calvet, et encore des bustes de Michelet, Benneteau, Le Bozec, Guerard, Leroy, Lesieur, Stoll, etc... Jean Boucher a sculpté un grand Christ en croix qui est un chef-d'œuvre. Il en expose la tête (en bronze). C'est d'un puissant caractère, et si la tête ne peut offrir, seule, le caractère de souffrance et d'agonie que donnent, au monument, la lassitude poignante du corps, la tête révèle l'aspect d'émotion de la plus haute spiritualité, mais aussi de caractère populaire que Jean-Boucher a voulu réaliser. La face de son Christ est celle d'un penseur, d'un penseur chez qui la pitié et la tendresse universelle sont les véhicules de la pensée. Une tête de Breton, celle qui fut projetée par l'explosion du monument de Rennes, type de chouan admirablement traduit; les longues mèches font deviner le sayon de poil de chèvre.

Dans l'ordre des grands monuments ou simplement des statues, La France, symbolisée par Landowski, en une majestueuse Minerve, de beauté de visage voulue bien moderne, le *Jean de Chelles,* vieillard fatigué, un peu voûté, d'une belle expression de résistance à l'âge, et doué par la robustesse de la face de vigueur de pensée, qu'a sculpté Jean Bouchard. Jean de Chelles apporte au monde un chef-d'œuvre, une belle église. Il la porte sur son bras en réduction, en maquette. Le sculpteur pourrait-il faire mieux, pour aider à la manifestation de son symbolisme un peu médiéval et archaïsant? Traverse, dans un sens de recherche païenne, équilibre deux femmes, deux suivantes de Diane, avec deux lévriers. C'est le parallélisme de leurs formes qui est son sujet même. Il y a trouvé un joli aspect monumental. Le titre? *Rythme.* Patrisse fait preuve d'originalité et de beau métier avec une svelte Minerve de ciment. Les animaliers : Perrault-Harry avec une magnifique otarie de beau surgissement très observé et de matière parfaite. Nicot, un chien bien modelé. Tegner modèle en énormes proportions un Apollon, non sans verve grandiloquente. Notons Zelikson, avec son batelier de la Volga, Saint-Paul avec un bon nu. Francis Renaud, des Bretonnes en longues mantes.

Au Salon de la Société Nationale. — Desbois avec une Eve qui garde toute la souple élégance qu'il sait donner au corps féminin. De Fix-Masseau qui, dans les galeries de peinture, expose des fruits et des fleurs de la meilleure technique, un buste très étudié de Victor Charreton. De Monard fait preuve de souplesse et de mesure, en même temps que de force, dans sa grande centauresse étendue. Les bustes de femmes de Berthoud sont du plus pénétrant et subtil modernisme. Anna Bass expose une femme couchée d'une grande noblesse indolente, de lignes flexibles et du plus gracieux caractère, et une grande statuette de jeune femme debout et saluant l'aube du plus frais élan de toute sa jeunesse. C'est d'une exquise fraîcheur dans une belle sérénité et la plus grande justesse élégante de mouvement, d'un art attique et classique, avec un profond sentiment du moderne et de la vie frémissante. Vallette montre un beau buste de Paul Jouve. Bigot et Lemar sont d'excellents animaliers. Notons Mme Cousinet, Derré, de Hérain qui, pour la mairie de Fez, symbolise la France pacifique, Arouson, Bros, Clément Mère qui a, à l'Art Décoratif, une très belle vitrine. Jouas, Beurdeley, Decaris, Gusman, soutiennent la belle gloire de la gravure française.

GUSTAVE KAHN.

ARCHÉOLOGIE

André Rhein: *Notre-Dame de Mantes*, Henri Laurens. — Mme Lily Jean-Javal: *Sous le Charme du Portugal*, Plon.

Chez Laurens, dans la collection des *Monographies des Grands Edifices de France*, M. André Rhein vient de publier une intéressante étude sur **Notre-Dame de Mantes**. Le pays de Mantes est un pays de marche de frontière, intermédiaire entre l'Ile-de-France et la Normandie. Cette situation amena naturellement des compétitions entre les deux puissances rivales du moment, les rois de France et les ducs de Normandie, et l'architecture participa des deux écoles. Les origines de la collégiale, comme d'ailleurs celles du chapitre dont elle était le siège, sont demeurées fort obscures. On n'en trouve une première mention que dans un récit de Guillaume de Malmesbury, datant de 1087 et relatant l'incendie de Mantes par Guillaume le Conquérant. Au XIIe siècle,

le chapitre était reconstitué; il avait à sa tête un supérieur portant le titre d'abbé. Les rois de France eurent toujours un droit de patronage sur l'église, qui fut dite « royale et collégiale ». On est sans indication précise sur la date de la construction actuelle; l'étude archéologique permet cependant d'en fixer l'époque à la fin du XIIe et au début du XIIIe siècle. Comme c'est à ce moment que s'élevait Notre-Dame de Paris, il n'est pas trop surprenant de retrouver des analogies dans la façade des deux édifices. Toutefois, la galerie légère, qui occupe le centre de la façade de Notre-Dame de Paris, semble moins heureuse à Mantes, où elle est située dans la partie supérieure.

Une opinion mal fondée attribuait la collégiale de Mantes aux reines Blanche de Castille et Marguerite de Provence; on citait même l'architecte : Eudes de Montreuil. On a confondu avec la réfection du portail de droite, dont la date peut être fixée vers 1300. De grandes transformations eurent lieu dans les tribunes, et c'est vers le milieu du XIVe siècle que fut élevée, sur le flanc sud de l'église, l'admirable chapelle du Rosaire. D'après les archives de ce temps, un pont-levis avait été établi pour relier Notre-Dame à un donjon neuf, et il est également question d'autres parties fortifiées dont on ne retrouve plus trace dans le monument actuel. Déjà mauvais au moment de la Révolution, l'état de ruine de l'édifice fut encore aggravé par les *démonstrations* populaires et l'établissement d'une fabrique de salpêtre. En 1794, le plomb qui recouvrait les toits fut volé et les statues de la façade décapitées et mutilées. Ce ne fut que vers l'an III que les fidèles purent rentrer en possession de leur église et qu'on put enfin en entreprendre la restauration qui continua jusqu'à nos jours. Notre-Dame de Mantes n'offre pas, d'ailleurs, le plan habituel de la croix latine, car elle est dépourvue de transept saillant. De vastes tribunes s'étendent dans l'église au-dessus des collatéraux, et accentue encore ainsi la ressemblance avec Notre-Dame de Paris. Le portail principal est une des œuvres les plus remarquables que nous ayons conservées de la fin du XIIe siècle; malheureusement, on le sait, la très belle statuaire qui le décorait a été fort abîmée au moment de la Révolution, et l'on paraît en avoir

retrouvé des vestiges qui ont été déposés à l'étage des tribunes. Le portail de gauche, de style plus archaïque, n'en offre pas moins une iconographie curieuse. Le portail de droite (XIVe siècle) est d'une grande richesse d'ornementation; il s'apparente étroitement à ceux de Rouen, de Vernon, etc. M. André Rhein en donne une description très détaillée. A la suite de la dernière chapelle de la face nord, on trouve un contrefort que termine un charmant petit édicule, couvert par quatre arcs tréflés et qui abrite une statue malheureusement mutilée. Des anciens vitraux disparus, seule la grande rose a conservé sa parure du XIIIe siècle. Le trésor ne peut plus offrir qu'une pertuisane gravée et damasquinée en or aux armes de France et de Navarre, et un magnifique tapis persan du XVIe siècle a été cédé par la ville au musée du Louvre.

Dans la ville, on peut signaler encore une belle fontaine (XVIe siècle); la Tour Saint-Maclou, reste d'une église disparue, la maison dite de Gabrielle d'Estrée, la Tour Saint-Martin, vestige demeuré debout des anciens remparts, le vieux pont de Limay, etc.

De belles illustrations ajoutent au charme de ce petit volume, que le texte de M. André Rhein suffirait à recommander au lecteur.

§

On trouvera chez Plon un volume de Mme Lily Jean-Javal, **Sous le charme du Portugal**, *visages et paysages*, récit d'un véritable intérêt. Mme Lily Jean-Javal passe par Bayonne, prend contact avec l'Espagne à Irun, et ce sont des pages d'un plaisant humour, avec les péripéties de la route. Après avoir gagné Salamanque, elle arrive au Portugal par Vilar-Formoso et se dirige vers Porto, ville aux toits rouges, toute en gradins et que traverse le Douro. L'hôtel où elle descend est un palais; sa chambre d'imposante dimension, avec des meubles à l'avenant. Le personnel est très bien stylé et les menus très copieux. Une première visite en ville permet de remarquer que, malgré les ordonnances de police, les habitants préfèrent aller nu-pieds, que les rues sont sillonnées par de pittoresques chars traînés par des bœufs et qu'il est

question de faire disparaître. Certains sont ornés du sceau de Salomon ou portent suspendus au joug de bois sculpté le parapluie qui semble le compagnon inséparable de tout Portugais. La Sé (nom générique de cathédrale) apparaît comme une forteresse crénelée du XIIe siècle. Son intérieur est très beau; à côté subsiste un cloître gothique du XIVe siècle dont les murs sont décorés de jolies céramiques. Mme Lily Jean-Javal fait remarquer qu'elle n'a pas eu à se défendre contre les importuns. En voici sans doute la raison : dans l'austère république, la police dresse procès-verbal aux hommes trop entreprenants dans les rues. Sous la conduite d'un brillant et érudit officier, le capitaine de Barros-Basto, elle visite complètement la ville et les environs. La misère de certains quartiers la frappe particulièrement. Sao Francisca, « l'église d'or », est un éblouissement; ses bois ouvragés sont splendides; la chapelle Santa Clara semble une véritable broderie d'or, sur une colline, au milieu des casernes; l'église Itossa Senhora da Serra do Pilar demeure encore ravagée depuis la guerre civile de 1833. Puis c'est une visite à Bragance, dont toute l'ancienne cité est contenue dans la citadelle, qui offre une belle porte arabe et byzantine, de vieilles maisons blasonnées, des tours à mâchicoulis, etc.; une autre nous conduit à Braga, la « Rome portugaise », primitivement ville romaine, pillée par les Arabes, restaurée au XIIe siècle et enjolivée (?) par les Jésuites. Le retour se fait par Guimaraês, qui fut l'antique capitale du Portugal. La narratrice se rend ensuite à Coïmbra-citade, université du pays, dont elle nous fait une intéressante description et montre la physionomie archaïque; à Pombal, à Leiria, près de laquelle on peut voir le tombeau d'Inès de Castro, à Tomar, petite ville auréolée de souvenirs glorieux où se dresse, formidable citadelle, le couvent du Christ. Enfin c'est Lisbonne, la capitale présente. Mme Lily Jean-Javal apporte des indications si nombreuses, décrit tant de coutumes curieuses, nous montre tant de beaux édifices qu'à notre regret nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur. Ce volume, très heureusement illustré, est de plus pourvu d'une bonne carte permettant de suivre l'itinéraire.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

J. Le Coudrier: *Irène,* La Renaissance du Livre. — Emma Lambotte: *L'Aventureux,* Les Editions de Belgique. — Arsène Soreil: *Dure Ardenne,* La Terre Wallonne. — Les Conférences du Cercle de l'Avenue. — *Le Thyrse* commémore feu Arthur Cantillon.

Le petit roman **Irène**, de J. Le Coudrier — un auteur jusqu'à ce jour inconnu — a été très remarqué de ce qui, dans le public belge, constitue la pointe de l'élite. Succès de cénacle? Non pas; l'auteur, à ce que nous sachions, n'appartient nommément à aucune chapelle, ni à aucune écurie : mais succès littéraire au sens absolu du mot, et cela est justice. Le thème d'Irène est enclos tout entier dans une sorte de digression ou plutôt de boutade, que Le Coudrier a placé dans la bouche de Slasky, le « créateur d'Irène », c'est-à-dire, dans la réalité du récit, son maître à danser au sens esthétique du mot, celui qui non seulement en a fait une artiste, mais encore a matérialisé, par elle et en elle, ses conceptions plastiques.

Slasky dit :

Aujourd'hui encore, Eve s'éveille au souffle d'Adam. D'abord, elle vit repliée sur elle-même, sans y trouver rien d'autre qu'un lourd sommeil. Mais, soudain, quelle découverte! Eve se voit enfin. Elle se voit telle qu'Adam la crée.

Ainsi le chorège est-il sûr de la danseuse. Elle peut, en une révolte intellectuelle et physique, s'efforcer d'échapper à celui qui est à la fois son seigneur au sens anagogique du terme et son amant au sens charnel. Cette révolte n'aura d'autre fin que le néant, c'est-à-dire la mort ou la démence. Tel Adam lui-même, dans le jardin d'Eden, tels les Anges maudits qui, du jour où ils chercheront à se créer une personnalité autonome, seront diversement précipités pour avoir voulu se détacher du démiurge dont ils ne devaient être que le miroir.

Cette révolte, Irène, on le devine, va la tenter. Par quelles démarches de l'esprit, de la sensibilité et du sens deviendra-t-elle la maîtresse du héros anonyme du roman? C'est ce que M. Le Coudrier expose avec pénétration, démêlant à merveille les complexes enchevêtrés de ce reniement.

Voici donc Irène au bras d'un homme qui n'est pas son créateur. Mais l'impossibilité d'exister dans cet état s'impose à elle peu à peu, *en soi*, et sans que de grossières contingences s'interposent entre elle et son nouvel ami. Pendant un bref espace de temps, elle est en quelque sorte le lieu vivant d'une lutte d'influences. Celle de Slasky, absent, celle du héros, son second amant, qui triomphe dans le monde visible, mais qu'Irène, irrésistiblement, tend à éliminer. Enfin elle s'y décide, non sans combat, et se retire, dans la banlieue de Londres où se passe le récit, en une espèce de baraquement inhabité, dont l'intérieur est garni de glaces, et qui, s'il était décrit avec plus de précision, donnerait assez l'idée d'un carrousel forain vidé de chevaux, et tenu clos avec ses miroirs éteints dans la pénombre. Le héros et Slasky enfin revenu y retrouvent Irène, folle à jamais.

Sans conteste, la conception symboliste de l'« Eve » de Van Lerberghe, dont l'influence jusqu'à ce jour ne s'était étendue qu'aux poètes, est à la base de ce curieux et délicat roman. Mais nous sommes en 1933, et le jeune auteur, très discrètement, a traité son thème dans la manière de M. Giraudoux; or, celle-ci n'est pas symboliste, elle est allégorique, d'un allégorisme difficile, encore qu'authentique, qui s'approche beaucoup plus près du Roman de la Rose, didactique, préhumaniste et courtois, que de la littérature de suggestion purement sensorielle que fut, à ses débuts, le symbolisme.

Il est intéressant de signaler la rencontre de ces deux courants dans une œuvre belge : car si l'allégorie, latine et celtique à la fois, convient à l'un des aspects de l'âme nationale, le symbolisme, germanique et anglo-saxon d'origine, en représente à merveille l'autre aspect.

L'Aventureux, de Mme Emma Lambotte, que préface Maurice des Ombiaux, n'appelle pas un commentaire si ample. C'est un roman sans prétentions, le premier de cette femme de lettres, connue jusqu'à ce jour « par des vers et par de courts récits en prose tout imprégnés de notations curieuses, subtiles et parfois saisissantes ». Et même le public a jugé que la matière en était un peu mince, l'aventure assez banale, et qu'un peu plus de prétentions n'y eussent pas

nui, à la condition de se trouver justifiées par une richesse de psychologie et des qualités descriptives qui, à la vérité, font assez défaut à *l'Aventureux*. C'est l'histoire d'une jeune et jolie veuve, Mme Dumercy, que le finacier Leuwenberg invite à faire une croisière sur le yacht, d'un luxe royal, où son fils, Maxime Leuwenberg, achèvera la convalescence d'une grave maladie en compagnie d'amis de choix. La jolie veuve accepte et s'embarque, dans un état de disponibilité sentimentale qu'obombre à peine la pensée d'un prétendant trop discret qu'elle appelle Jean le Fidèle et dont elle sourit, à part soi. Mais, parmi les passagers du navire, il y a un don Juan : le docteur Georges Certain. Celui-ci dissimule un cynisme en acier chromé sous des yeux de velours, et porte la quarantaine avec désinvolture : c'est l'âge où Lovelace est le plus dangereux. Il jette aussitôt son dévolu sur la séduisante jeune femme, et le récit de la stratégie amoureuse qu'il déploie occupe tout le corps du livre, non sans agrément d'ailleurs, car Mme Lambotte sait conter, silhouetter, et ratiociner avec délicatesse sur les choses du cœur : mais la matière est un peu mince, répétons-le. Enfin, le docteur Certain se démasque, et montre, comme l'on dit, le pied du faune.

Réaction prévue : la proie qu'il chassait était honnête; elle se dérobe, et, au retour, elle se remariera avec Jean le Fidèle, que, par comparaison, elle a appris à mieux apprécier.

Assez menu et un peu grêle, lui aussi, apparaît le recueil de souvenirs d'enfance que M. Arsène Soreil intitule **Dure Ardenne**. Cette région est à la mode, et les récentes apparitions mariales, dont le bruit s'est répandu dans toute l'Europe de l'ouest, ont attiré l'attention sur l'une de ses petites villes taciturnes et grises, Beauraing. Les Ardennais sont rustiques, patients, grippe-sous et finauds. Ils sont aussi très portés au mysticisme, avec un fond rêveur qui peut s'allier avec le goût de la mystification appelée *craque* en patois du pays. M. Soreil a dégagé les traits essentiels de l'âme ardennaise avec beaucoup de pénétration, et ses historiettes villageoises ne manquent ni d'atmosphère, ni de poésie; certaines atteignent au pathétique, et la triste fin de sa « Vir-

ginie », la fille qui tourne mal et meurt en couches, est dite avec émotion et simplicité. Enfin, le style est aussi pur que savoureux. Il faut louer les écrivains qui ont encore le souci et le don de la forme. On n'a qu'une restriction à apporter à ces éloges. C'est que le relief de l'œuvre soit si effacé, et que la fièvre, l'audace, le trait noir en soient absents.

Il semble d'ailleurs que ce soit le propre des œuvres belges de se complaire dans une certaine insignifiance, ou à l'opposite, de se raidir pour frapper fort et d'aller à l'emphatique ou au burlesque, voire au précieux. On l'a bien vu lors des auditions d'œuvres belges qu'a organisées cet hiver M. Leirens, fondateur du **Cercle de l'Avenue** et réinventeur de la Maison d'Art, dont jadis Edmond Picard et Maus furent les animateurs. La Maison d'Art a donné, au cours de sa première saison, de remarquables concerts — Rudolf Serkin et le quatuor Rolisch ont enchanté le public — elle a fait appel à Paul Valéry, à Massis, à Eugénio d'Ors, à André Malraux, dont le débordement d'idées neuves a grisé l'auditoire, restreint mais très averti, qui suit ses manifestations; elle a voulu aussi faire place à des écrivains d'ici, et à des jeunes. Mais il faut avouer que le résultat a été assez déconcertant. Un auteur qui ne s'était jusqu'à ce jour fait connaître que par un roman des plus hermétiques et même légèrement abracadabrant, M. Herman Closson, y a donné lecture d'un jeu dramatique qui s'intitule « Godefroid de Bouillon », et qui part de ce principe que, pour pénétrer la personnalité réelle dudit Godefroid et au besoin pour la faire devenir ce qu'il faut qu'elle soit, il suffit de décider, par une sorte d'oukase intuitif, que le personnage en cause fut le contraire de ce qu'il passe communément pour avoir été. Ceci a conduit M. Closson à transformer ce féodal en une espèce de lettré décadent, déchiré et machiavélique, tel nous pouvons postuler que, peut-être, le fut Frédéric II Barberousse, et à placer dans la bouche de ce stupéfiant chevalier tout le bagage philosophique de M. André Gide.

Le public n'y a pas fait d'opposition violente, mais s'est demandé pourquoi l'on ne nous présentait pas un Napoléon curé de village ou marchand de bicyclettes. C'est qu'il y a ici, comme ailleurs, un snobisme de l'absurde. C'est pourquoi

il faut louer, parmi les jeunes qui se sont gardés de l'abracadabra tout en exprimant une note personnelle, le pauvre **Arthur Cantillon**, dont les lettres belges déplorent la perte prématurée, et à qui le « *Thyrse* » vient de consacrer un cahier. Pur poète, dont il faut lire les âcres et susurantes chansons du *Cœur à Musique*, il avait écrit pour le théâtre de délicieuses féeries, des pièces enfantines auxquelles collabora Mme Blanche Rousseau. On avait retenu, de son *Robinson*, que le *Marais* joua en 1924, l'impression d'une mélancolie où chuchote çà et là un sarcasme, et de son dernier recueil: *Du fond des Abîmes*, publié en 1931, le sentiment d'une hantise atroce de la fin. Celle-ci était proche, et le poète disparaît au seuil de la quarantaine, emportant les regrets de ses amis consternés.

ED. EWBANK.

LETTRES CHINOISES

Sung-nien Hsu: *Anthologie de la Littérature Chinoise*, Librairie Delagrave. — Georges de Rœrich: *Sur les pistes de l'Asie Centrale*, Librairie Orient. Paul Geuthner.

La langue écrite chinoise n'a pas varié depuis plusieurs siècles avant J.-C. La population chinoise a toujours formé le tiers ou le quart de l'humanité. Le goût de la littérature n'a cessé d'être une passion en Chine. On juge par là de l'immensité de l'œuvre écrit de ce peuple lettré.

L'entreprise d'une **Anthologie** semble donc folle. Et cependant, des œuvres plus spécialement célèbres ont surnagé sur cet océan de livres. Il faut bien guider son choix sur la célébrité, toute autre mesure étant une appréciation personnelle. Mais si en Europe, et surtout de nos jours, le grand succès d'une œuvre la classe aussitôt comme inférieure puisque ne s'adressant pas à l'élite, en Chine ce fut toujours l'élite qui donna le ton.

La tâche de M. Hsu, lettré raffiné en chinois, et parfait gallologue (car c'est ainsi qu'il faut désigner cet étranger connaissant notre langue), s'est donc trouvée toute tracée. J'avais éprouvé le même soulagement en écrivant mon *Essai sur la Littérature chinoise*.

La poésie tient une place dominante dans cet ouvrage, plus

importante que dans la réalité, où dominent les romans et le théâtre, la poésie demeurant un délicat plaisir, mais non l'aliment principal.

D'autre part, les citations de romans et pièces, voulant être nombreuses, sont écourtées, perdant ainsi de leur saveur.

Par contre, des notes précises, donnant les dates et noms d'auteurs, etc., sont d'une utilité qui ne peut être suffisamment évaluée.

Il faut louer et remercier M. Hsu de ce travail, dont on regrette seulement le trop petit format.

Les membres de la famille qui fonda le Rœrich Museum de New-York ont, pour ce musée, organisé une expédition scientifique et artistique en Asie Centrale, de mars 1925 à mai 1928. George de Rœrich a décrit ce voyage en un beau livre dont la traduction vient de paraître sous le titre **Sur les pistes de l'Asie Centrale**, avec de nombreuses et bonnes photographies.

La description est, si je puis dire, exclusivement externe. On ne trouvera rien sur les pensées, les désirs, les jugements collectifs des peuplades traversées. Et cependant, G. de Rœrich parle chinois, thibétain et mongol.

Que représentent les croyances réelles des lamas? Quel stade est atteint là-bas dans les recherches sur nos forces immatérielles, dont l'action guide notre inconscient et détermine tout de notre vie?

Les monuments druidiques découverts en passant ont-ils laissé là-bas ce qui permettrait d'expliquer les nôtres? Pourquoi n'y aurait-il pas encore des druides, dans ces pays où les persécutions religieuses ont été atténuées par la possibilité de fuir en des vallées isolées?

Quand j'ai voyagé moi-même en Mongolie, il y a déjà plus de trente ans, j'ai bien souvent interrogé laïcs et religieux, et l'on me disait toujours que des coutumes antiques étaient encore suivies en maintes régions peu fréquentées. Mais je passais trop vite, moi aussi, pour attendre patiemment que les langues se fussent déliées complètement, dans ces interminables et paisibles conversations sous la yourte, pendant que grille la viande sur l'argol, crottin desséché de chameau, seul combustible du désert.

Les trésors matériels rapportés par l'expédition américaine compensent, il est vrai, l'absence de vision immatérielle. Il faut lire le livre pour en comprendre l'importance.

Qu'en sera-t-il de ces pays quand la vague soviétique qui les atteint déjà les aura recouverts?

La friction actuelle entre Japon et Russie au sujet du chemin de fer de l'Est-Chinois (où sont engloutis tant de capitaux français) va-t-elle s'envenimer au point que Mongolie, Turkestan et nord de la Chine deviennent le champ de bataille et l'enjeu de la partie?

Le parti de Nanking, par une manœuvre habile sinon patriotique, a réussi à soumettre sans combat le maître de Péking, incapable de combattre à la fois le Japon et Nanking. Nanking commande à tout le nord, mais se heurte aux Japonais dont il souhaite la destruction par les Russes, espérant bien (et si vainement!) dicter ses conditions au vainqueur épuisé. N'oublions pas que les troupes de Nanking, aussi bien que les troupes russes, ont des états-majors allemands et des armes américaines, et attendons les événements.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Raymond Postal : *Explication de l'Alsace;* les Œuvres représentatives. — *La question du désarmement, édition spéciale de la « Zeitschrift für Politik », publiée sous la direction de MM. Richard Schmidt et Adolf Grabowsky;* Berlin, C. Heymann. — Paul Gentizon : *Rome sous le faisceau;* Fasquelle. — *Une nouvelle ombre sur l'Amérique,* Bogota, El Tiempo. — S. Dmitrievsky : *Dans les coulisses du Kremlin;* Plon. — Alexandrof : *Kto pravit Rossiéï?* (Qui gouverne la Russie?), « Parabola », Maison du livre étranger, Paris-Berlin, 1933.

Un ami de l'Alsace, M. R. Postal, s'est efforcé de donner l'**Explication de l'Alsace** dans un excellent livre où dialoguent plusieurs Alsaciens représentant les diverses tendances. Naturellement, dans un travail de ce genre, la question linguistique occupe une place importante; voici ce que l'auteur fait dire à ses personnages, dont le premier est un Alsacien qui a servi dans notre armée pendant toute la guerre et qui est « revenu à Strasbourg sous la même bourguignote que les camarades ».

CLAUSS. Notre langue maternelle, c'est le dialecte. Que nous y

tenions et que nous voulions le conserver, c'est pour nous un droit et un devoir. Mais quoi! Suffit-il à tous nos besoins? Nous donne-t-il pour les satisfaire accès au français? A ces deux questions, l'expérience et la raison répondent non. Parce que ce dialecte n'est pas une langue écrite, nous désirons que l'on continue à enseigner à nos enfants la langue littéraire qui y correspond, la langue allemande. Si l'on n'accepte pas cette conséquence, la culture de nos enfants... est privée d'instrument, devient impossible. Cela, au surplus, n'a rien à voir avec le Deutschtum, cela ne fait pas de nous des Allemands. Cela admis... nous consentons... que, dans un avenir aussi proche que possible, tous les Alsaciens soient mis à même de comprendre, de parler, d'écrire le français... Nous demandons que l'on tienne compte d'une situation de fait... qui impose... peut-être pour toujours, le maintien simultané et donc l'enseignement de ces deux langues. — MARTINAGE. Deux langues nationales, alors?

HANSEL. Cela dépend de la façon dont vous l'entendez. Je ne vois aucune raison d'aller rédiger en français et en allemand les feuilles de contribution des habitants de la Charente, j'en vois une très forte d'employer conjointement ces deux langues pour tous les textes intéressant les Alsaciens... Qu'avons-nous vu ici, au lendemain de la victoire?... la substitution d'une langue nouvelle à la langue ancienne... Mais les boutiquiers continuaient à parler comme auparavant... les citoyens restaient bouche bée devant les affiches administratives... Et je ne parle pas de notre « génération sacrifiée »: fonctionnaires arrêtés dans l'avancement qu'ils pouvaient espérer, parce qu'ils ne connaissaient pas ou qu'ils connaissent mal le français, employés de banque et de bureau remplacés, par des Suisses souvent, parce qu'incapables d'assurer la correspondance nouvellement nouée avec le reste de la France, hommes des professions libérales brusquement frappés d'infériorité par rapport à leurs nouveaux confrères... Qu'est-il arrivé à l'école? Un maire, qui a l'habitude d'assister aux examens primaires, me disait il y a quelque temps: « Nous élevons des analphabètes...

CLAUSS. Les modifications apportées l'an dernier aux programmes par M. Pfister marquent un pas vers la solution désirable... Il est désormais acquis que l'enseignement de l'allemand est donné dès la seconde année de l'école primaire. L'emploi d'un corps enseignant et, d'une manière générale, de fonctionnaires vraiment bilingues est désirable à tous points de vue, et d'abord à ceux du bon sens et de la paix civique.

Tout cela est bien juste et partiellement bien triste. Je

ferai cependant une réserve sur la possibilité d'avoir des populations entièrement bilingues. C'est possible à la noblesse et à la bourgeoisie, pas au peuple. Il faut donc se résigner à traiter les Alsaciens et les Lorrains de langue allemande autrement que les autres : ils doivent être des Français privilégiés chez eux, et même aussi en dehors de chez eux, quand ils viennent affronter des épreuves à l'entrée des diverses carrières, fût-ce seulement celles de gendarmes ou d'agents de police. Nous avons eu jadis les cœurs des Alsaciens; nous les avons partiellement perdus par notre sottise administrative; *dans un pays de suffrage universel,* un changement de ce genre s'accuse aussitôt par des réactions électorales; pour conserver (et parfois, hélas! regagner) à la France l'amour des Alsaciens, il faut leur accorder un traitement de faveur.

Le gros recueil intitulé **La Question du Désarmement** est la traduction d'un remaniement d'un numéro spécial de la *Zeitschrift für Politik*; il expose la thèse allemande et combat les thèses adverses sous tous leurs aspects. Les spécialistes allemands les plus réputés (baron von Neurath, Julius Curtius, Wilhelm Groener, Ernst Jaeckh, comte Max Montgelas, etc.) y ont apporté leur contribution. Toutes sont caractérisées par une polémique haineuse contre la France. On sait que, par l'accord du 11 décembre 1932, le Royaume-Uni, la France et l'Italie « ont déclaré que l'un des principes... sera... l'égalité des droits dans un régime qui procurerait la sécurité à toutes les nations ». L'auteur de l'article sur « La sécurité de la France » prétend que « le vrai caractère de la thèse française, c'est d'éluder le désarmement »; mais son collaborateur au Bureau de la Presse, Adolf von Carlowitz, un peu plus loin, dans l'article sur « Les armements clandestins de l'Allemagne et les procès de haute trahison allemands », constate que « la courbe des condamnations pour haute trahison en Allemagne a atteint par rapport à l'avant-guerre et même au temps de guerre un degré effrayant ». Quelle confiance avoir dans le désarmement d'un Etat qui agit comme s'il cachait des réarmements? L'Allemagne, plus forte que chacun de ses voisins, sait bien qu'aucun d'eux ne la menace. Si l'Allemagne républicaine a réarmé clandestinement pendant ces derniers temps, qu'attendre de l'Allemagne hitlérienne? Le désarme-

ment non contrôlé est évidemment un piège où l'Allemagne exige que tombent les Etats qui, comme la France, ont un régime politique qui ne permet de rien cacher.

Un bon observateur, qui vient de résider pendant cinq ans à Rome, M. Paul Gentizon, a réuni ses observations sous le titre : **Rome sous le faisceau**. M. Gentizon n'a pas abusé de l'hospitalité italienne pour parler défavorablement des Romains et du Duce. Il décrit avec éloge les travaux ordonnés par celui-ci, raconte sans critique les événements et les fêtes qui sont survenus pendant son séjour; tout au plus se permet-il çà et là quelques remarques qui donnent à penser; son livre n'est d'ailleurs qu'un recueil des chroniques envoyées à un journal qui n'est point nommé. La conclusion de M. Gentizon est que « le système fasciste ne peut encore susciter aucun jugement définitif; une organisation où le chef du gouvernement possède des pouvoirs aussi complexes et étendus réclame un homme exceptionnel; l'Italie le possède avec le Duce; mais plus tard, le trouvera-t-elle toujours?... Au demeurant, le Duce est un homme qui répond à l'idéal du peuple italien; il a les mots, le geste, l'attitude de l'Italien typique; il est dans la mentalité et dans la tradition de la race, et chacun en Italie se reconnaît en lui; d'où cette absence d'opposition concrète, cette acceptation quasi générale dans laquelle on aurait tort à l'étranger de ne voir que de la contrainte ». Peut-être! J'ai voyagé en Italie et en Espagne en 1929; ces deux pays avaient alors tous deux la dictature; la population, dans l'une comme dans l'autre, semblait indifférente à ce joug. On a vu par les événements d'Espagne ce qui couvait dans l'un d'eux.

El Tiempo, de Bogota, publie une brochure intitulée : **Une nouvelle Ombre sur l'Amérique**. Elle a pour but de renseigner sur l'objet du conflit entre la Colombie et le Pérou. Les frontières de ces deux pays et de l'Equateur, dans la région du haut-Amazone, ont été longtemps indéterminées. Après des négociations qui durèrent un quart de siècle, la Colombie et le Pérou signèrent en mars 1922 à Lima un traité réglant leurs limites et la navigation fluviale. Il fut approuvé par les Congrès du Pérou et de la Colombie, et les ratifications furent échangées le 19 mars 1928. Le 29 mai suivant,

le traité fut enregistré au secrétariat de la Société des Nations. Des commissions délimitatrices furent alors envoyées; dès le mois d'août 1930, elles terminèrent leurs opérations, et les autorités colombiennes et péruviennes prirent possession de leurs territoires respectifs. Mais la crise du caoutchouc survint. Elle compromit la situation de Vigil, le propriétaire de l'hacienda La Victoria, située près de Leticia, chef-lieu du territoire jadis contesté qui avait été attribué à la Colombie par le traité. Il fit proposer au gouvernement colombien de lui racheter son hacienda pour 28.903 livres péruviennes (ou 80.288 pesos colombiens). Le 22 juillet 1932, le colonel Oscar Ordoñez, représentant Vigil, remit cette proposition au gouvernement de Bogota. Celui-ci s'y refusa, parce qu'il ne voyait point de raison d'acheter cette propriété ruinée et qui valait beaucoup moins que le prix qu'on en demandait; la promesse d'Ordoñez « de paralyser, en cas d'achat, une campagne qui était en train de nuire beaucoup aux relations des deux pays », n'avait pas suffi à rendre l'offre séduisante pour les Colombiens. Informé de ce refus, quarante jours après la remise de l'offre de vente, l'ingénieur Oscar Ordoñez, fils du colonel, aidé de Jorge Giles, administrateur de l'hacienda la Victoria, et du lieutenant La Rosa, chef de la garnison péruvienne de Chimbote, envahit le territoire attribué à la Colombie, occupa Leticia et en chassa les autorités colombiennes. La Colombie avertit alors le gouvernement du Pérou de son intention d'expulser les perturbateurs, mais celui-ci la pria de s'en abstenir, sans quoi il serait obligé de les soutenir. « Ce refus, a écrit *El Expectador* de Bogota, peut aboutir au sacrifice, peut-être inévitable, de bien des milliers de vies et de bien des millions de pesos. » En dépit d'une sentence de la Société des Nations favorable à la Colombie, le Pérou s'obstine à résister par les armes et à demander une rectification de frontières. Voilà à quoi aboutit l'absence d'une force internationale.

Plusieurs années avant la Révolution russe, Dmitrievsky s'était rallié au marxisme. Après la Révolution (il avait 23 ans), il se montra d'abord hostile aux bolchéviks et fut emprisonné par eux, puis, en octobre 1919, quand Ioudenitch marcha sur Saint-Pétersbourg, il adhéra au parti commu-

niste et collabora avec Trotsky aux commissariats de la guerre et des transports. En 1922, il devint membre du Soviet de Moscou; en 1923, il fut secrétaire d'ambassade à Berlin; en 1924, il remplit les mêmes fonctions à Athènes et devint ensuite directeur du cabinet du commissaire aux Affaires étrangères. Il était conseiller d'ambassade à Stockholm quand il rompit avec les Soviets. Son livre **Dans les coulisses du Kremlin**, résume ses souvenirs sur les dirigeants du bolchévisme. On avait déjà sur eux l'excellent livre de Bajanov; Dmitrievsky n'a pas approché Staline d'aussi près que Bajanov, mais il donne beaucoup plus de détails que lui et non seulement nous fait connaître les principaux collaborateurs de Staline, mais nous décrit aussi la vie privée des fonctionnaires et hommes d'Etat bolchéviks, tandis que Bajanov s'était à peu près contenté de nous faire connaître Staline.

Dmitrievsky écrit avec talent et ses appréciations donnent l'impression qu'il est assez équitable et véridique. Quoique ayant rompu avec les bolchéviks, il n'en reste pas moins partisan des idées avancées, mais il les allie avec un nationalisme ardent; bien suggestif est en particulier ce qu'il dit p. 208 :

> Avec des mines de bébé rose, Litvinov parle à Genève et dénonce les menaces de guerre. Ce n'est pas que Litvinov déteste la guerre par principe ou qu'il ait pitié de l'humanité, mais il se rend parfaitement compte que *guerre* signifie *désastre* et *changement*. Il comprend qu'une guerre renverserait tout de fond en comble et *pourrait libérer enfin le peuple russe*. Et alors, que deviendrait Litvinov, qui n'a et n'aura jamais rien à voir avec la Russie *nationale*? Aussi, pour empêcher la guerre, *renoncerait-il d'un cœur léger à la Bessarabie* (!!!) et aux provinces de l'Asie occidentale; s'il le fallait, il sacrifierait la moitié de la Russie pour garder son poste. On peut dire, sans risquer de tomber dans l'erreur, que parmi les dirigeants soviétiques, Litvinov est le plus grand défaitiste. Cela explique le peu de popularité et de sympathie qu'il rencontre dans le pays *parmi les nouvelles forces nationales*.

Le rêve de M. Dmitrievsky est qu'un Bonaparte *russe* délivre la Russie de la séquelle robespierriste qui la martyrise et en fasse de nouveau un pays où l'on puisse vivre, et qui

soit capable de dominer, mutiler ou absorber ses voisins faibles; les trois ou quatre générations dernières avaient rêvé de gouvernement représentatif et d'union des peuples; les *luttes de classe* imposent progressivement un pis-aller : la dictature, socialiste à l'intérieur, ultra-nationaliste à l'extérieur.

ÉMILE LALOY.

§

La grande complexité de l'appareil politique et administratif de la Russie des Soviets, jointe à l'extrême difficulté pour les étrangers de se reconnaître dans les différents rouages de la machine soviétique, a fait naître, depuis un certain temps déjà, toute une littérature consacrée exclusivement à initier les profanes au fonctionnement de cet appareil, à expliquer qui fait marcher la machine bolchéviste et comment elle marche, et, enfin, à procurer la clef qui permette de déchiffrer ces signes cabalistiques sous lesquels sont cataloguées toutes les institutions moscovites. Le gros volume de M. Alexandrof, **Kto pravit Rossiéï?** (Qui gouverne la Russie?), qui vient de paraître, est justement un de ces ouvrages de vulgarisation, un de ces guides-clefs qu'il est nécessaire d'avoir sous la main si on veut comprendre comment et par qui est gouvernée l'Union soviétique.

Le pouvoir soviétique, nous dit M. Alexandrof, se maintient presque exclusivement grâce au caractère spécial et à la puissance de l'appareil gouvernemental du parti. C'est pourquoi l'auteur étudie avant tout la structure de cet appareil et son développement historique, d'abord à l'époque de Lénine, depuis octobre 1917 jusqu'au mois de juin 1922, ensuite au temps de Staline, durant la période de « la lutte pour le pouvoir », c'est-à-dire de juin 1922 à 1928, et, enfin, au cours de ces dernières années, à l'époque du triomphe du « stalinisme », depuis 1928 jusqu'au mois de septembre 1932.

On est convenu de considérer Lénine comme le créateur de l'appareil gouvernemental du parti communiste, après la prise du pouvoir par les bolchéviks. Mais M. Alexandrof ne partage pas tout à fait cette opinion. Il considère qu'en l'absence d'un nombre suffisant de documents publiés sur cette

question, il est bien difficile de dire ce qui fut réellement créé par Lénine en personne et ce qui a été fait par son entourage. Du reste, notre auteur est loin d'accorder à Lénine l'importance qu'on lui attribue à l'étranger et dans les milieux des émigrés russes dans l'organisation de la prise du pouvoir par les bolchéviks et la consolidation de ce pouvoir après le mois d'octobre 1917. Il va de soi que ce n'est pas de l'importance des idées de Lénine que parle M. Alexandrof, mais de leur application pratique.

Pendant les premiers mois qui suivirent le coup d'Etat, tout avait été laissé au pouvoir des éléments; plus tard, le travail d'organisation fut accompli sur place par les institutions provinciales, le plus souvent de leur propre initiative et quelquefois même contrairement à la volonté du gouvernement central. Ce n'est que dans la seconde moitié de l'année 1918 que l'influence de l'autorité centrale commença de se faire sentir en province, et c'est depuis lors jusqu'au milieu de l'année 1919 que la réorganisation de l'Etat fut confiée à Sverdlof, et plus tard au membre du bureau politique Staline.

La période de la domination bolchéviste connue sous le nom d'époque du communisme militaire, comprise entre 1918 et 1921, fut caractérisée par une lutte opiniâtre et constante du pouvoir central, composé d'adeptes du « néo-bolchévisme » de Lénine, avec des groupes séparés de militants communistes, partisans de vieux systèmes politiques tels que : « démocratie interpartiaire » et « centralisme démocratique », pour le triomphe de leur propre système de gouvernement : « la centralisation », ce vieux cheval de bataille et le fétiche de Lénine. A l'avènement du « Nep », en 1921, l'appareil qui dirigeait le parti et le pays fut brisé une seconde fois. Il s'ensuivit une nouvelle réorganisation qui demanda un certain temps, de sorte qu'à l'ouverture du XI[e] Congrès du parti, au mois de mars 1922, la nouvelle organisation de l'appareil gouvernemental ne se présenta que sous une forme rudimentaire, ce qui gêna considérablement le centre, c'est-à-dire le groupe au pouvoir, et lui occasionna beaucoup d'ennuis. Cependant, dès 1921, Lénine, de plus en plus souffrant, ne prenait déjà qu'une part restreinte aux affaires de l'Etat.

Un an plus tard, il les abandonna tout à fait, et juste au moment où le travail essentiel en vue de l'organisation du parti et du pays venait à peine de commencer.

Dès le XI[e] Congrès, en 1922, c'est-à-dire dès la nomination de Staline au poste de secrétaire général du Comité central du parti et l'effacement définitif de Lénine, l'organisation de l'appareil gouvernemental du parti se trouva concentrée exclusivement dans les mains de Staline. Alors commença petit à petit et d'une manière astucieuse une nouvelle — la troisième — reconstruction de l'appareil gouvernemental sur de nouvelles bases qui, tout en respectant la « centralisation » de Lénine, permettait à Staline de faire participer à la gérance des affaires du parti et de l'Etat un nombre considérable d'organisations provinciales et de militants en parfaite communion d'idées avec lui. Ainsi, à la manière forte, cynique même, mais au grand jour, de Lénine de gouverner le parti, s'est superposé le système de Staline, qui consiste à gouverner le pays en appuyant sur des pédales invisibles aux partis et à leurs membres.

Deux facteurs d'une force presque égale, nous dit M. Alexandrof, ont élevé Staline au rôle d'un chef : tout d'abord, sa volonté inébranlable de réaliser l'idée de Lénine en faisant triompher dans l'Union soviétique le « socialisme bolchéviste », et ensuite sa grande habileté d'écarter par des manœuvres savantes ses rivaux et de savoir profiter de toutes les occasions pour se pousser en avant.

Après la défaite, en 1927, du bloc de l'opposition, Staline commença à réaliser son plan de « stalinisme », qui n'est rien d'autre qu'une dictature camouflée. M. Alexandrof se complaît longuement à nous décrire tous les aspects et toutes les phases de ce « stalinisme ». Il nous parle aussi de tous ceux, grands ou petits, qui ont gouverné l'Union soviétique et qui ont porté Staline, inconsciemment pour la plupart, au pouvoir suprême.

L'ouvrage de M. Alexandrof a encore ceci d'intéressant qu'il donne à la fin une liste complète de tous les actes, décisions, discours, réunions, lois et décrets du gouvernement soviétique, des membres de ce gouvernement et des différents chefs du parti bolchéviste, depuis la prise du pouvoir

par les communistes en 1917 jusqu'au dernier décret concernant les kolkhoses, promulgué le 4 septembre 1932.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

§

Une rectification. — Deux lignes sont à rectifier dans mon compte rendu du livre de M. Louis Marlio : *La Véritable Histoire de Panama* (*Mercure*, 1er mai, p. 746).

Des six accusés qui comparurent en Cour d'assises (Baïhaut, Sans-Leroy, Béral, Gobron, Antonin Proust, Dugué de la Fauconnerie) seul le premier fut condamné, les autres furent acquittés. Quant aux inculpés qui ne comparurent pas (Rouvier, Albert Grévy, Léon Renault, Jules Roche, Devès, Thévenet) ils furent l'objet, non pas d'une ordonnance, mais d'un arrêt de non-lieu, le juge d'instruction les ayant tous renvoyés devant la Chambre des mises en accusation.

HENRI MAZEL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

Louis Bertraand : *Africa*, édit. nouv.; Albin Michel. 15 »

G. Combarnous : *Voyage aux Etats lilliputiens. Liechtenstein et Monoca.* Avec 57 héliogravures, 4 cartes et un plan; Edit. Les Chênes verts, Montpellier. » »

Maurice Denis : *Charmes et leçons de l'Italie.* Avec 52 pl. h. t.; Colin. 25 »

Robert Graves : *Lawrence et les Arabes*, traduit de l'anglais par Jeanne Roussel; Nouv. Revue franç. 15 »

Louis Laloy : *Miroir de la Chine;* Desclée De Brouwer. » »

A. Mabille de Poncheville : *Monts sacrés.* Avec 4 gravures h. t. en héliogravure; Renaissance du Livre. 15 »

Paul Morand : *Londres;* Plon. 15 »

Art

Charles Lalo : *L'expression de la vie dans l'art;* Alcan. 35 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Georges Lakohvsky : *La terre et nous*, avec 19 gravures h. t.; Fasquelle. 15 »

A. Volguine : *Les astres parlent;* Cahiers astrologiques, Nice, 12, rue Clément-Roassal. » »

Ethnographie, Floklore

A. Delatte : *La catoptromancie grecque et ses dérivés;* Libr. Droz. » »

O. V. de L. Milosz : *Les origines ibériques du peuple juif;* Edit. des Vivants, 14, rue de Condé, Paris.

Finance

Gabriel Delore : *Economie dirigée? Non. Etats dirigés? Oui;* Impr. Thévenin, Rabat. » »

Louis Fizaine : *Crise et monnaie;* Union industrielle et commerciale de l'est, 55, rue des Dominicains, Nancy. 15 »

Géographie

Georges Hardy : *Géographie et colonisation*. Avant-propos : *Qu'est-ce que la géographie humaine?* par Pierre Desfontaines. (Coll. *Géographie humaine*, par Pierre Desfontaines) ; Nouv. Revue franç. 30 »

Histoire

Colonel A. Billard : *Jehanne d'Arc et ses juges*. Avec des gravures et des planches h. t. Préface de Louis Bertrand; Edit. A. Picard. 45 »

Léon Homo : *Histoire ancienne*. 3e partie. *Histoire romaine*. Tome III : *Le Haut-Empire* ; Presses universitaires. 60 »

Julien Luchaire : *Les sociétés italiennes du XIIIe au XVe siècle*; Colin. 10.50

Léon Monnier : *Les Anglais à Verdun ou l'art de ne pas payer ses dettes*; Imp. du Barrois, Bar-le-Duc. 12 »

E. Rodocanachi : *Histoire de Rome. Les pontificats d'Adrien VI et de Clément VII*. Avec de nombreuses illustr.; Hachette. » »

Littérature

Louis Allard : *La comédie de mœurs en France au XIXe siècle* Tome II : *La vie. Les théâtres. Les acteurs, 1815-1830*; Hachette. 12 »

E. Armand : *La prostitution et ses multiples aspects*; L'En Dehors, Orléans. 0.75

E. Armand : *La réciprocité*; L'En Dehors, Orléans. 0.25

Jean d'Arras : *Mélusine*, roman du XIVe siècle, publié pour la première fois d'après le manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal, avec les variantes des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, par Louis Stouff; Auguste Picard. » »

Jeanne Bemer-Sauvau : *La mystique de la ferme*, Préface de Jacques Delamain (Coll. *Les livres de nature*); Stock. 12 »

Louis Chaigne : *Vie et œuvres d'écrivains. Mme de Noailles. Paul Valéry. Paul Claudel. André Gide. Marcel Proust. André Maurois. Pierre Benoit. François Mauriac*. Avec des portraits; Edit. P. Bossuet, 8, rue N.-D.-des-Champs, Paris. » »

Renée Dunan : *La philosophie de René Boylesve*. Avec un portrait; Le Divan. » »

Manoel Gahisto : *Figures sud-américaines*; Messein. 15 »

Duc de La Force : *La Grande Mademoiselle*. Avec 4 pl. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3.75

André Le Breton : *Le Rouge et le Noir de Stendhal*, étude et analyse; Mellottée. » »

Léon Levrault : *La poésie lyrique des origines à nos jours*; Mellottée. » »

A. Mabille de Poncheville : *Poètes de la famille, du XVIe au XXe siècle*, choix de poèmes, avec une préface. Illust. de L. Rolsin; Casterman. 12 »

Henri Mazel : *Le prix du sourire*; Mercure universel. 12 »

Alfred Mortier : *Quinze ans de théâtre, 1917-1932*; Messein. 15 »

Princesse Lucien Murat : *Les errants de la gloire*. Avec 4 planches en héliogravure; Flammarion. 3.75

Jean Rumilly : *Le massacre des purs*; Figuière. 15 »

Bertrand Russell : *Essais sceptiques*, traduit de l'anglais par André Bernard; Rieder. 18 »

Férdéric Saisset : *Le courage quotidien*; Edit. Oliven, 65, avenue La Bourdonnais, Paris. 7.50

Angelo Sodini : *Ariel casqué* (*Gabriele d'Annunzio*), traduit de l'italien par Jean Chuzeville. Lettre-prféace de Emil Ludwig. Avec 15 gravures h. t.; Plon.

Miguel de Unamuno : *Avant et après la révolution*, traduit de l'espagnol par Jean Cassou; Rieder. 15 »

Mœurs

John K. Winckler : *Rockfeller*, traduit de l'anglais par Marie Georges; Nouv. Revue franç. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Colonel comte Paul Ignatief : *Ma mission en France;* Edit. du Masque, 23, rue Marbeuf, Paris. 7.50

Philosophie

André Binet : *L'amour et l'émotion chez la femme,* esquisse psycho-physiologique. Préface de M. le professeur Laignel-Lavastine. Avec 12 héliogravures h. t.; Alcan. 16.50

A. Cresson : *Le problème moral et les philosophes;* Colin. 10.50

Johannès Haessle : *Le travail,* traduit de l'allemand par Etienne Borne et Pierre Linn; Desclée De Brouwer. 20 »

Henri Sérouya : *Initiation à la Philosophie contemporaine;* La Renaissance du Livre. 15 »

Poésie

Jacques Bergeal : *Fables de ma fontaine;* Edit. René Debresse, 31, boul. Bonne-Nouvelle, Paris. » »

Pierre Bertin : *L'amphore;* Les Beaux Livres, Grasse (A.-M.). 10 »

Jan Bouhier : *Poèmes de l'amour et de la mort,* Revue moderne, 88, rue Saint-Denis, Paris. 7.50

Gaston Bourgeois : *Les heures du soir;* Revue moderne des arts et de la vie, 88, rue Saint-Denis, Paris. 9 »

Tristan Klingsor : *Poèmes du Brugnon;* Malfère. 12 »

Baron Mourre : *Les heures fragiles;* Lemerre. 15 »

François Nervien : *Le secret partagé;* Malfère. 12 »

Jeanne Charles Normand : *Ne laissant que notre ombre;* Le Rouge et le Noir. » »

Marcel Revest : *Le jardin du rêve;* Le Feu, Aix-en-Provence. » »

Saint-Georges de Bouhélier : *Choix de poésies.* Avec un portrait, dessin inédit de Van Dongen; Fasquelle. 12 »

Pierre Thomas-Gonard : *Images et rythmes;* L'Œuvre latine, 96, rue Erlanger, Paris. » »

Politique

Edouard Herriot : *La France dans le monde;* Hachette. 12 »

Percheron : *Typhons,* Préface du général Brissaud-Desmaillet; Soc. d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 184, boul. Saint-Germain, Paris. 12 »

Joseph Pilsudski : *Biboula, souvenirs d'un révolutionnaire,* traduit par le lieut.-col. Charles Jèze et le comm. J.-A. Teslar; Malfère. 15 »

Questions coloniales

Colonel Jean Charbonneau : *On se bat sous l'Equateur... La conquête des colonies allemandes d'Afrique et les problèmes qu'elle pose;* Lavauzelle. 20 »

Questions médicales

Edward G. Browne : *La médecine arabe* (*Arabian Medicine*), édit. française mise à jour et annotée par le Docteur H.-P.-J. Renaud; Larose. 20 »

Docteur Aug. Colin : *L'erreur de la médecine;* Messageries Hachette. 15 »

Questions militaires et maritimes

Cavalié Mercer : *Journal de la campagne de Waterloo,* traduction de Maxime Valère. Avec 8 grav. h. t. et 2 croquis dans le texte. (Coll. *Les témoins de l'épopée*); Plon. 15 »

Questions religieuses

L. Barbedette : *Suprêmes illusions,* recherches sur le divin; Imp. Rivet, Limoges. » »

Mgr Henri Dutoit, évêque d'Arras : *Dupanloup,* choix de textes, avec une introduction et un portrait;

Desclée De Brouwer. » »
Edmond Joly : *La chambre des saints à Rome;* Desclée De Brouwer. 12 »
Joseph Turmel : *Histoire des dogmes.* Tome III : *La Papauté.* Avec une table alphabétique des trois premiers volumes; Rieder. 60 »

Roman

Loïs Bull : *La sirène de Broadway,* roman policier de mœurs new-yorkaises; Edit. de France. 6 »
Mariette Chaguinian : *Hydro-centrale;* Edit. sociales internationales, 3, rue Valette, Paris. » »
Marcel Charmonne : *Trois jeunes filles au jardin parfumé,* essai romanesque, contribution à la recherche du bonheur humain; Figuière. 12 »
Marie-Anne Comnène : *Eté;* Nouv. Revue franç. 15 »
René Crevel : *Les pieds dans le plat;* Edit. du Sagittaire. 15 »
Lucie Delarue-Mardrus : *François et la liberté;* Férenczi. 12 »
Robert Demarty : *L'autre! la dernière?* A ceux de la classe 25; Figuière. 15 »
Gustave Dumaine : *Contes pour mon chien.* Préface de Mme Camille du Gast; Soc. gén. d'imprimerie et d'édition. 12 »
Elian J. Finbert : *Le fou de Dieu;* Fasquelle. 12 »
Charles Foley : *La grotte du sphinx;* Flammarion. 12 »
Léo Gaubert : *Péché;* Plon. 12 »
Drieu La Rochelle : *Drôle de voyage;* Nouv. Revue franç. 15 »
Christiane Loriot de La Salle : *Rien que l'amour;* Cahiers de la Quinzaine, 3e cahier de la 23e série, Desclée De Brouwer. 12 »
André Malraux : *La condition humaine;* Nouv. Revue franç. 15 »
Victor Margueritte : *Nos égales,* roman de la femme d'aujourd'hui; Flammarion. 12 »
Maurice Marrou : *Yo, le coupeur d'oreilles.* (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 6 »
Strati Myrivilis : *De Profundis,* adapté du grec par A. Protopazzi et Louis-Carle Bonnard; Flammarion. 12 »
Louis de Robert : *Tragédie du désir;* Flammarion. 12 »
Georges Simenon : *Le coup de lune;* Fayard. 6 »
Fred Smith : *Le studio de la mort,* roman policier; Edit. de France. 6 »
Osbert Sitwell : *L'homme qui se perdit lui-même,* traduit de l'anglais par la baronne de Bourdieu; Nouv. Revue franç. 15 »

Sciences

Léon Brillouin : *La diffraction de la lumière par des ultrasons;* Hermann. 10 »
Théophile Cahn : *Les phénomènes biologiques dans le cadre des sciences exactes;* Hermann. 6 »
Albert Einstein : *Les fondements de la théorie de la relativité générale. Théorie unitaire de la gravitation et de l'électricité. Sur la structure cosmologique de l'espace.* Traduit de l'allemand par Maurice Solovine; Hermann. 35 »
L. Goldstein : *Les théorèmes de conservation dans la théorie des chocs électriques.* (*Exposés de physique théorique* sous la direction de M. Louis de Broglie, IX); Hermann. 9 »
Victor Henri : *Matière et énergie;* Hermann. 110 »
J. Lamirand et H. Pariselle : *Chimie (métaux)*; Masson. 60 »
Auguste Lumière : *Colloïdes et micalloïdes, leur rôle en biologie et en médecine.* Avec des figures; Maloine. 75 »
A. Magnan et A. Sainte-Lagüe : *Le vol au point fixe;* Hermann. 10 »
Emile Meyerson : *Réel et déterminisme dans la physique quantique.* (*Exposés de philosophie des sciences,* sous la direction de M. Louis de Broglie, I); Hermann. 10 »
Henri Mineur : *L'univers en expansion.* (*Exposés de physique théorique,* sous la direction de M. Louis de Broglie, VIII); Hermann. 12 »

C. Roy-Pochon : *Les cellules photo-électriques*, caractéristiques et applications. Préface du commandant R. Nesmy. Avec 28 illust. documentaires; Chiron. 8 »

Pierre Urbain : *Les sciences géologiques et l'état colloïdal;* Hermann. 12 »

Sociologie

Edouard Boutry : *Le solfège du travail industriel;* Figuière. 12 »

Léon Pinsker : *Auto-émancipation,* traduction et introduction par Joseph Schulsinger; Edit. Sionistes, rue Grétry, 12, Anvers. 6 »

Théâtre

Francis de Croisset : *Théâtre.* Tome VI : *Pierre ou Jack?... Paris New-York;* Flammarion. 12 »

Varia

L. Crozet : *Manuel pratique du bibliothécaire;* E. Nourry. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Francisco Contreras. — Prix littéraires. — La tombe de Balzac. — A propos du vingt-cinquième anniversaire de la mort de François Coppée : la vogue et l'influence du *Passant.* — La recherche des cœurs : à propos du tri-centenaire de Vauban. — Le bi-centenaire de *Manon Lescaut.* — A propos de Challemel-Lacour. — Une rectification de M. Coulon. — Le Javanais. — Poètes et étoiles. — Erratum. — Le Sottisier universel.

Mort de Francisco Contreras. — Il était né en 1877 à Quirihue (Chili), d'une vieille famille espagnole, transplantée au Nouveau-Monde. La vocation poétique s'éveilla en lui dès l'enfance. Il publia successivement dans sa langue natale : *Esmaltines* (1898), recueil formé surtout de sonnets, mais d'inspiration très moderne; *Raul* (1902) poème narratif de ton lyrique, sur un rythme novateur; *Toison* (1906), avec une étude très complète sur l'évolution du sonnet; *Romances de Hoy* (Garnier, Paris, 1907), poèmes narratifs, racontant trois histoires émouvantes; la *Piedad sentimental* (Garnier, 1911), histoire d'amour qui se passe à Paris, avec une préface de Ruben Dario; *Luna de la Patria y otros Poemas* (1912), où se trouvent sans doute les plus puissantes inspirations de l'auteur, — un lyrisme qu'on pourrait appeler idéologique, fait non purement de sentiments ou de sensations, mais d'idées sensibilisées.

De très bonne heure, Contreras s'était familiarisé avec la meilleure littérature française de son temps. Il admirait particulièrement Remy de Gourmont. En 1909, il fit éditer à Paris (chez Ollendorff) son premier livre de prose, *Los Modernos,* où il étudiait des écrivains tels que Verlaine, Huysmans, Heredia, Barrès, et deux artistes, Rodin et Carrière.

A la suite d'un voyage en Italie, il publia *Almas y Panoramas* (Barcelone, 1910), impressions de villes, d'art, silhouettes d'écrivains italiens : Carducci, d'Annunzio, Mathilde Serao, Fogazzaro, etc. Ensuite, dans le même genre, deux autres volumes, *Tierra de Reliquias* (1912), où l'auteur parle de l'Espagne et de plusieurs écrivains espagnols : Valle Inclan, Villaespesa, Diez Canedo, — et *Los Paises grises,* études sur la Belgique, l'Angleterre et quelques grands peintres de ces pays.

Fixé à Paris dès 1905, Contreras devint en 1911 collaborateur régulier au *Mercure de France,* où il devait tenir jusqu'à sa mort la chronique des « Lettres hispano-américaines ». Dans notre numéro du 15 janvier 1931, il a, sous le sous-titre *Vingt ans de ces chroniques,* expliqué la tâche qu'il s'était attaché à accomplir ici. Cette tâche qui, en faisant connaître au public français les manifestations intellectuelles de l'Amérique du Sud, visait à resserrer et augmenter les liens entre la France et les pays latins d'outre-Atlantique, il l'a poursuivie par maints livres écrits dans notre langue. C'est ainsi que, pendant la grande guerre, il a donné (chez Bossard, 1917) *Les Ecrivains hispano-américains et la Guerre européenne,* avec une préface de Philéas Lebesgue, et en 1919 *Le Chili et la France* (même éditeur). L'année suivante, dans ses *Ecrivains contemporains de l'Amérique espagnole* (Renaissance du Livre), il réunissait ses principales chroniques du *Mercure.*

D'autre part, dans de nombreux articles envoyés à d'importantes revues du Chili, de l'Argentine, etc., il donnait des portraits d'écrivains français contemporains et analysait notre production intellectuelle.

Dans ces dernières années, il avait été surtout préoccupé de se réaliser par le roman. Et il fit paraître (en français) *La Ville merveilleuse* (Renaissance du Livre, 1924), *La Montagne ensorcelée* (Fasquelle, 1928), *La Vallée qui rêve,* dont notre revue achevait la publication le 15 avril dernier. Ces romans, où les idées les plus modernes sur le subconscient jouent un grand rôle, « demeureront, écrivait récemment M. Valéry Larbaud, comme un monument littéraire unique, chilien par le fond et français par la forme, et comme le symbole, dans l'histoire littéraire, de la fraternité intellectuelle de son pays d'origine et de son pays d'adoption ».

Cependant, il n'avait pas abandonné la critique littéraire, et nous citerons encore son *Ruben Dario,* en espagnol, œuvre bio-bibliographique à laquelle il avait donné tous ses soins, — et, en français, la longue préface au recueil de M. Louis Mandin,

La Caresse de Jouvence (Messein, 1927), *Valéry Larbaud* (Nouvelle Revue critique, 1930), *L'Esprit de l'Amérique espagnole* (id., 1931). Enfin, au moment où nous écrivons ces lignes, une dernière étude de lui est annoncée, un *Louis Dumur,* livre deux fois posthume, par celui qui l'inspira et celui qui l'écrivit.

Très dévoué à ses amitiés, vif, ouvert, nerveux, mais d'une santé assez fragile, Contreras, saisi par la maladie en février dernier, est mort à son domicile de Paris le 5 mai. Son corps a été transporté à Ribérac, d'où sa femme, une Française, est originaire. A ses œuvres, dont nous n'avons cité que les principales, s'ajoutent de nombreux manuscrits inédits.

§

Prix littéraires. — Le prix Strassburger a été attribué à M. Jean Canu pour son reportage *Les Etats-Unis en automobile,* et le prix Northcliffe à M. André Chamson pour son roman *Héritages.*

Le prix de la Renaissance a été attribué à M. Elian J. Fimbert pour son roman *Le Fou de Dieu,* le prix de Littérature coloniale à M. Emile Gautier, pour *Genséric, roi des Vandales.*

Le prix du Roman populiste (5.000 fr.) a été attribué à Henri Pollès pour son roman *Sophie, de Tréguier,* par 7 voix contre 6 à Robert Vivier (*Folle qui s'ennuie...*) et une à Louis-Ferdinand Céline (*Voyage au bout de la Nuit*).

Les prix de la « Maison de Poésie » ont été ainsi décernés : prix Petitdidier (12.000 fr.), à M. Emmanuel Aegerter, pour l'ensemble de son œuvre; prix Emile Blémont (5.000 fr.), à M. Henry d'Yrignac pour son manuscrit *L'Echarpe de Viviane;* prix Paul Verlaine (5.000 fr.), à M. Henri Puvis de Chavannes, pour son manuscrit *Le Visage de la Terre;* prix Edgar Poe (5.000 fr.), à M. René-Louis Piachaud, pour son recueil *Le Poème paternel.*

§

La tombe de Balzac. — Dans son numéro du 1er novembre 1924, le *Mercure de France* signalait (p. 859) pour la première fois — il y revint à plusieurs reprises — le mauvais état d'entretien de la tombe de Balzac au cimetière du Père-Lachaise. Il était devenu impossible notamment de lire la date du décès, cette inscription étant entièrement rongée par les intempéries.

Nos appels ont été entendus : le monument restauré a été remis à la Ville de Paris le 20 mai dernier et l'entretien en sera désormais assuré par la Société des Gens de Lettres. — L. DX.

§

A propos du 25e anniversaire de la mort de François Coppée : la vogue et l'influence du « Passant ». — A l'occasion du 25e anniversaire de la mort de François Coppée, que ses amis ont célébré le 13 mai, nous avons relu une très curieuse lettre (inédite) d'Henry Céard à Zola, datée du 13 septembre 1879, où le futur auteur d'*Une Belle Journée* (1), qui faisait alors, d'une façon absolument désintéressée, en dilettante érudit et sceptique, de la critique dramatique pour complaire à l'auteur de *Nana* (2), évoquait la vogue et l'influence du *Passant :*

...En 1869, après le succès de ce duo [le *Passant*] ce fut une vraie épidémie. Tout le monde fabriqua son petit Passant, chacun à sa manière. Il y eut le *Bois* de Glatigny (3), le *Jean-Marie* d'André Theuriet, Mendès s'en mêla et écrivit la *Part du Roi*, qui fut jouée au Théâtre-Français, s'il vous plaît, sans compter tous les passants inédits. A cette époque, il n'était pas jeune homme sachant faire se becqueter proprement deux rimes qui n'accouchât d'un de ces petits actes dont l'intrigue toujours nulle avec excès sert de thème à d'invariables variations sur l'excellence du mois de mai, la toute-puissance de l'amour et la supériorité de la poésie. Et voyez autour de vous. Moi, j'ai fait mon passant et je m'en accuse, Hennique a fait le sien dans l'*Empereur d'Assoucy;* Maupassant, dans l'*Histoire du Vieux Temps*. Il n'y a guère que Huysmans, qui, à ma connaissance, ait échappé à la contagion. Je vous signale ce cas pathologique de nos débuts littéraires, il est très curieux. Ce qui est intéressant, c'est que Coppée lui-même, l'inventeur du genre, entraîné par l'entraînement général, fabriqua un autre *Passant*. Mais le *Rendez-vous*, qui était son pseudonyme, n'eut qu'un succès modéré. La chose se passait dans le monde moderne et laissa le public assez froid. Depuis longtemps, il était admis qu'il n'y avait pas de Passant possible sans crevés, guitare et *paysage* fantaisiste à l'avenant...

...« Moi, j'ai fait mon passant, et je m'en accuse », disait Céard, mais ce passant, il ne l'a pas publié dans le *Mauvais Livre*, pas

(1) Qui devait primitivement porter un autre titre: « Je suis absolument stupéfié de la lenteur avec laquelle j'exécute mon roman », écrivait Céard à Zola. « Je travaille des six heures de suite et ça n'avance qu'imperceptiblement. J'ai le titre ou à peu près. Il dit bien ce que je veux tenter, le gênant est qu'il a l'air médical en diable. *La vie réflexe*. Ça ressemble au titre d'une thèse. Jusqu'à présent, je n'ai rien trouvé de plus satisfaisant, de plus synthétique, de plus logique. L'éclat manque, c'est incontestable, mais tout le monde n'a pas la veine de Huysmans qui a mis dans le mille, lui, et dont le roman à venir s'intitulera *la Faim*. » Voyez la lettre de Zola à Céard, du 24 août 1881 : « Je n'aime guère plus la *Vie Involontaire* que la *Vie réflexe*. »

(2) Voyez *Les dessous de « Nana »* (documents inédits): *L'Esprit Français*, du 10 juin 1932, p. 151.

(3) Céard se trompait. Le *Bois*, de Glatigny, « cette belle églogue thessalienne qui semble », comme disait Théodore de Banville, « accompagner la flûte des dieux champêtres et le chœur dansant des nymphes », est antérieur d'un an au *Passant*, ayant été représenté pour la première fois sur la scène du Théâtre de Bayonne, le 1er janvier 1868. Il y fut repris en 1871, puis en juin 1873. Céard a confondu la date de l'une de ces reprises avec celle de la création.

plus que le « lugubre » *Pierrot Spadassin,* écrit en collaboration avec Charles Grandmougin, et à propos duquel il confiait à Zola:

Si les personnages avaient des habits noirs, on s'effraierait de la cruauté du sujet, mais ils portent les lumineux costumes de la comédie italienne et les sourires de la soie font croire aux sourires de la rime. Cela a l'air de se passer dans un monde féerique et impossible, et nul ne songe qu'à l'entresol de sa maison peut-être notre pièce se joue dans son réalisme et sa brutalité. Mais lecteurs et public ne veulent jamais voir que la surface et qui donc, au Louvre, devant les toiles étincelantes de Watteau, consent à se souvenir des mélancolies et des tristesses qui hantaient le peintre de la joie?

AURIANT.

§

La recherche des cœurs : à propos du tri-centenaire de Vauban. — La recherche des cœurs : ce fut le titre général d'une série d'échos du *Mercure de France* (15 mars, 1er et 15 avril, 1er juin, 1er août 1924, 1er janvier 1926) sur ce qu'il advint du cœur d'un certain nombre de personnages célèbres. Celui de Vauban doit être ajouté à la liste à cause des singulières aventures qui précédèrent son entrée solennelle aux Invalides.

Vauban, dont on va célébrer le troisième centenaire tant à Paris qu'en Morvan, son pays d'origine, par des cérémonies qui ont commencé en mai et se dérouleront jusqu'en juillet prochain, Vauban est mort le 30 mars 1707, dans un hôtel de la rue Saint-Vincent à Paris, actuellement rue Saint-Roch.

On sait depuis peu, grâce à une découverte de M. Maurice Dumolin, membre de la Commission du Vieux Paris, que cette maison mortuaire occupait l'emplacement du 196 de la rue de Rivoli et qu'elle appartenait aux neveux de Bossuet.

Après un service funèbre à Saint-Roch, le corps, placé dans un cercueil de plomb, fut acheminé sur Bazoches-en-Morvan où l'inhumation eut lieu, après un voyage de quinze jours, le 16 avril 1707. Mais conformément au vœu du maréchal, son cœur, mis dans une boîte de plomb, fut déposé sous les degrés de l'autel, dédié à son patron Saint-Sébastien, dans une chapelle, construite à ses frais, de l'église de Saint-Hilaire de Bazoches.

Au cours de l'année 1793, Fouché, envoyé en mission dans la région, ordonna aux municipalités de livrer les cloches des églises et le plomb des cercueils pour les besoins de la défense nationale. Les restes de Vauban n'échappèrent point à la profanation générale des tombes, et, après violation de sa sépulture, furent enterrés dans la fosse commune. Seul, son cœur, oublié dans son humble cachette, échappa aux recherches. Lorsque l'église fut rendue au culte en 1804, des réparations aux degrés

de l'autel firent découvrir par hasard la boîte de plomb contenant le cœur de celui que Voltaire appelait « l'ami des vertus et des arts ». François de Neufchâteau, sénateur de Dijon et président du Sénat, signala aussitôt l'événement au maréchal Berthier, ministre de la guerre, en lui proposant de faire transporter la relique aux Invalides.

Le général Marescot, premier inspecteur du génie, abonda dans le même sens et Berthier, le 25 juillet 1804, envoya son rapport à l'Empereur, qui entra aussitôt dans les vues de son ministre.

Le 15 octobre 1804, Charles de Châteauvieux, sous-préfet d'Avallon, accompagné de son collègue de Clamecy, La Ramée, se rendit à Bazoches, afin d'exécuter l'ordre de Berthier.

La boîte de plomb en forme de cœur fut extraite d'un petit caveau pratiqué dans une chapelle. Procès-verbal de cette opération fut dressé. La Ramée confia le précieux dépôt au brigadier de gendarmerie Roubaud et s'en fut déjeuner chez le maire de Bazoches qui, très fier, traita magnifiquement ses hôtes.

C'est à mi-chemin sur la route d'Avallon que le brigadier Roubaud s'avisa que le cœur de Vauban n'était pas dans les fontes de sa selle où il croyait l'avoir placé. Revenu sur ses pas, il retrouva la boîte de plomb dans la mangeoire à laquelle il avait attaché son cheval pendant l'arrêt au château...

Après diverses péripéties d'un moindre pittoresque, dont le détail a été rapporté il y a quelques années par M. Charles Vigoureux, secrétaire général de la Société d'histoire du VIIe arrondissement, dans la *Revue du Génie*, le cœur de Vauban fut déposé en grande pompe aux Invalides, le 26 mai 1808. Contrairement à ce que certains visiteurs pourraient supposer, il n'est point renfermé dans le cénotaphe de la chapelle du Dôme. Contenu dans une urne, il surmonte la porte d'entrée du caveau des gouverneurs. — ROBERT LAULAN.

§

Le bi-centenaire de « Manon Lescaut ». — Les *Aventures du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut, par M. de ***, auteur des mémoires d'un homme de qualité,* avant d'être publiées séparément, à « Londres, chez les frères Constant, à l'enseigne de l'Inconstance », en 1734, avaient, comme on sait, paru d'abord dans le tome VII des *Mémoires d'un homme de qualité retiré du monde,* en 1729, ouvrage que l'abbé François Granet, au tome XVI de la *Bibliothèque françoise* fondée par Camuzat, avait signalé comme « très-amusant », dès 1731.

On y trouve, disait-il, beaucoup de variété, une morale pure, des senti-

mens fort tendres et des aventures fort extraordinaires... surtout celles du chevalier des Grieux, qui paroissent incroyables.

Mais ce fut, semble-t-il, le tome VII, réimprimé seul en 1733, à Rouen (avec l'indication d'Amsterdam), qui fit connaître le célèbre fragment de l'abbé Prévost.

Il paroît depuis quelques jours, lit-on dans le *Journal de la cour et de la ville*, à la date du 21 juin 1733, un nouveau volume des *Mémoires d'un homme de qualité*. Ce livre est écrit avec tant d'art et d'une façon si intéressante, que l'on voit les honnêtes gens s'attendrir en faveur d'un escroc et d'une catin.

« Cet homme peint à merveille », ajoute le même *Journal*, le 3 octobre, et, le 12 :

Ce livre, qui commençoit à avoir une grande vogue, vient d'être défendu. Outre que l'on y fait jouer à des gens en place des rolles peu dignes d'eux, le vice et le débordement y sont peints avec des traits qui n'en donnent pas assés d'horreur.

Le volume avait été saisi, en effet, le 5 octobre, par ordre du garde des sceaux, M. de Chauvelin, mais il ne fut « supprimé », une première fois, que le 18 juillet 1755, suppression qui fut renouvelée le 5 septembre 1756.

L'avocat Mathieu Marais, écrivant à son ami dijonnais, le président Bouhier, lui mandait, un peu plus tard, au sujet de Prévost et de son ouvrage :

Cet Exbenedictin est un fou qui vient de faire vn liure abominable qu'on appelle histoire de Manon Lescaux et cette héroïne est vne coureuse sortie de lhopital et envoyée au Missisispi à la chaine. ce Liure s'est vendu a Paris, on y couroit comme au feu, dans lequel on auroit dû brûler & le Liure et Lautheur, qui a pourtant du stile (1er décembre 1733).

Avez-vous Lu Manon Lescaux. il n'y a là dedans qu'un mot de bon qu'elle étoit si Belle qu'elle auroit pu ramener l'jdolatrie dans l'vnivers (8 decembre).

Voyez donc Manon Lescaux et puis La jettes au feu, mais il faut la lire vne fois, si mieux n'aymez la mettre dans la classe des Priapées ou elle brigue vne place (15 décembre) (1).

Le grave Montesquieu, qui lut dans leur nouveauté ces *Aventures du chevalier des Grieux*, notait quatre mois plus tard :

J'ai lu ce 6 avril 1734 *Manon Lescaut*, roman composé par le père Prévost. Je ne suis pas étonné que ce roman, dont le héros est un fripon, et l'héroïne une catin qui est menée à la Salpétrière, plaise : parce que toutes les mauvaises actions du héros, chevalier Des Grieux, ont pour motif l'amour, qui est toujours un motif noble, quoique la conduite soit basse. Manon aime aussi, ce qui lui fait pardonner le reste de son caractère (2).

Et Voltaire, qui considérait Prévost comme « celui de nos écrivains qu'il estimait le plus » (lettre à Prévost, de Bruxelles, juin

(1) Biblioth. nationale. Manuscrit fr. 24.414, fol. 483, 481 et 489.
(2) Fragments inédits, communiqués par le prof. Karkhausen (*l'Ermitage*, août 1901, p. 156-57).

1740), écrivait à Thiériot, le 28 décembre 1735 : « Si j'étois assez heureux pour revenir à Cirey en sûreté, je tâcherois de l'y attirer. » — J. G. P.

§

A propos de Challemel-Lacour.

Mon cher Directeur,

Je prends avec quelque surprise connaissance de l'article de M. Henri Mazel consacré à mon ouvrage *La naissance de la troisième République: Challemel-Lacour le philosophe et l'homme d'Etat.* En le remerciant d'avoir si longuement parlé de mon œuvre, je dois protester contre certains jugements qu'il porte sur le personnage principal.

M. Mazel estime que les 350 pages de mon volume font une trop large mesure au personnage principal. Mais je lui ferai remarquer tout d'abord que Challemel-Lacour y est présenté surtout comme l'un des principaux artisans de la IIIe République dont mon livre a tenté d'esquisser l'histoire à ses débuts. A cela M. Mazel répondrait peut-être que pour la IIIe République elle-même, il juge encore la mesure excessive. Mais, précisément, car tel est au fond le sens de ses critiques, il me paraît que c'est confondre par trop des opinions personnelles que je ne songe pas à mésestimer avec l'histoire impartiale qui a pour tâche principale de s'évader des opinions. Mon souci a été de dessiner, en toute indépendance, une figure d'homme politique et d'écrivain d'une très rare originalité. C'est cette originalité du héros de mon ouvrage et c'est la complexité de l'histoire républicaine à laquelle il se trouve mêlé qui me paraissent mériter les 350 pages. Car s'il plaît à M. Mazel de dire que n'importe quel agrégé eût été capable d'écrire les *Réflexions d'un Pessimiste,* ce sera à mon tour de trouver que M. Mazel fait trop bonne mesure aux capacités intellectuelles dont témoigne l'agrégation. Et si, par ailleurs, nombre d'hommes d'Etat républicains évoqués dans ledit ouvrage ont, en effet, traversé des périodes de vie bohême, ce n'est aucunement une raison pour passer sous silence leur œuvre et leur visage; rappellerai-je Gambetta, par exemple? Challemel-Lacour, dit M. Mazel, était très supérieur à cette « bande ». Mais si elle comprit un Gambetta, entre autres, voire peut-être un Thiers, n'est-ce point alors faire à Challemel-Lacour un éloge qui à lui seul justifie toutes dimensions de mon livre? M. Mazel, par ailleurs, l'a-t-il lu sans parti-pris? Il me semble qu'il aurait alors rectifié de lui-même les allusions à la

Commune de Lyon ou à l'incident de Carayon-Latour, assez éloignés dans la réalité de l'apparence qu'il leur donne. Et il me semble surtout que M. Mazel n'aurait pas consacré à la tâche diplomatique de Challemel, ni à propos de la Chine, ni à propos de Londres, ni quant à ses rapports avec le ministre Ferry, des lignes vraiment un peu superficielles dans le jugement et dans la documentation. Le seul motif qui m'inclina à composer cet ouvrage fut précisément la très rare valeur de Challemel-Lacour, intellectuelle, sentimentale, lettrée. Je m'étonne donc que M. Mazel, qui pourtant sait gré à Challemel d'un discours courageux sur le parlementarisme, ne convienne pas que cette très rare valeur ait eu le droit de s'estimer elle-même, et que l'orgueil de Challemel, fût-il parfois excessif, ne mérite en tout cas jamais le terme de vanité que M. Mazel lui applique fort inconsidérément, me semble-t-il. D'ailleurs, un écrivain royaliste, connu par son hostilité profonde à l'égard de la démocratie, autant que pour son beau talent, M. André Bellessort, a consacré à ce même livre un bel article où tout en faisant les plus nettes critiques de l'homme politique et de son œuvre, il a néanmoins reconnu l'immense mérite intellectuel et même moral de Challemel-Lacour. L'étude de M. Bellessort me paraît avoir définitivement, en raison même des idées de son auteur, réglé cette question de la valeur personnelle de Challemel-Lacour.

Je vous prie de trouver ici, mon cher Directeur, etc...

EDOUARD KRAKOWSKI.



Une rectification de M. Coulon.

Paris, le 15 mai 1933.

Mon cher Directeur,

Relisant, dans votre numéro, qui m'arrive, ma chronique juridique : *Liberté individuelle et détention préventive,* je m'aperçois qu'elle contient l'erreur que voici.

Ce n'est pas le décret du 27 novembre 1870 (27, et non 24 comme il a été imprimé) qui introduisit dans l'art. 463 du Code pénal les circonstances atténuantes.

Elles existaient dans le Code de 1810, d'une façon d'ailleurs insignifiante, puisque l'art. 463 autorisait le juge à réduire l'emprisonnement, même au-dessous de 6 jours, et l'amende, même au-dessous de 16 francs, *dans le cas où le préjudice causé n'excède pas 25 francs.*

Mais ce n'est pas le décret du 27 novembre 1870 qui les a accordées *dans tous les cas;* c'est la loi du 13 mai 1863.

Le décret, lui, est venu surenchérir, en ajoutant à l'art. 463 les mots : *même en cas de récidive.*

Il sera, je pense, question de notre art. 463 et de l'innovation du décret dans l'analyse du Code pénal italien, annoncée à la fin de ma chronique, mais je tiens à rectifier immédiatement mon erreur.

Veuillez agréer, etc.

MARCEL COULON.

§

Le Javanais. — On est convenu d'appeler *javanais* un procédé de déformation des mots d'usage courant, par intercalation d'une syllabe fixe entre les syllabes normales. C'était, paraît-il, un langage dont se servaient les filles à Montmartre vers le milieu du dix-neuvième siècle; ainsi : « *je t'attends au coin de la rue* » devenait par intercalation de la syllabe *va: jeva tava tenva auva coinva deva lava ruva,* prononcé, comme de juste, le plus vite possible.

Une forme un peu plus complexe de javanais était le langage convenu des garçons bouchers. On enlève la première consonne et on l'ajoute à une terminaison *ème,* en la remplaçant par une autre consonne toujours la même pour chaque série de sons; ainsi boucher devenait d'abord *loucher* et avec adjonction de *bème: loucherbème; passe-moi le couteau* donnait *casspème toimème ellmème* (ou *mellmème*) *foukème meautème.* Le principe subissait de nombreuses variations selon les quartiers ou les générations, dans le détail des consonnes à ajouter.

Sans revenir sur ces systèmes de déformations, qui ont eu leurs historiens anecdotiques, et dont ont parlé les linguistes qui se sont occupés des argots, je voudrais instituer ici une petite enquête sur la survivance de ce procédé de langage secret chez les enfants et dans les écoles. Au lycée de Nice, sans que notre jargon fût adopté dans toutes les classes, quand j'étais en seconde nous nous servions de l'intercalation de *pon* prosthétique; *vla le censeur,* devenait *ponvla ponle ponsan ponsoeur.* En passant devant le lycée Montaigne, il y a une vingtaine d'années, j'ai entendu tout un groupe d'élèves de dix à douze ans parler avec intercalations systématiques de *truc;* ils avaient une discussion animée, et l'effet du jargon était assez cocasse.

Ce langage enfantin n'est pas limité au français, mais s'applique parfois aussi au dialecte local. Ainsi M. J. Marquet, actuellement en Indochine, m'écrit que dans sa jeunesse les enfants du Var adjoignaient aux mots français la syllabe *fi,* mais la der-

nière syllabe devait garder le son primitif. Ainsi *je n'ai pas fait mes devoirs* devenait *jefi naifi pafi faifi méfi defi voirsfoirs.*

En provençal, on se contentait de l'adjonction d'une *f* en conservant la voyelle; donc, *siou anado mi prouména* se disait *siou-fiou afa nafa dofo mifi proufou méfé nafa.* Dites-le très vite et vous constaterez que la phrase devient difficile à comprendre si on ne connaît pas la clef de la déformation.

Peut-on me citer d'autres cas du même genre? — A. VAN GENNEP.

§

Poètes et étoiles. — M. R. M. rappelle (*Mercure* du 15 mai, p. 253) que Dumas fils, recevant à l'Académie le successeur de Victor Hugo, a demandé dans son discours pourquoi on ne donnerait pas à une étoile le nom du grand poète.

Peut-être y mettait-il un peu d'ironie sous-jacente; mais sa proposition s'accordait fort bien avec la mentalité et le style d'Hugo, qui, même dans ses effusions d'amour, n'oubliait pas sa grandeur, comme le montrent, entre beaucoup d'autres, ces vers de son recueil *Les Rayons et les Ombres :*

Je veux, dût mon nom suprême
Au front des cieux s'allumer,
Qu'une moitié de moi-même
Reste ici-bas pour t'aimer.

On voit par cette strophe qu'Hugo a évoqué la vision de son nom devenant une enseigne lumineuse parmi les astres. Notons, à ce sujet, que, dans un autre poème du même recueil (*Ce qui se passait aux Feuillantines...*), il compare les étoiles aux caractères de l'alphabet et écrit, s'adressant aux enfants :

Epelez dans le ciel plein de lettres de feu.

Ce n'est donc pas, comme Dumas fils, une seule étoile, mais une constellation qu'il devait envisager, pour que son nom s'allumât « au front des cieux ».

En outre, dans la strophe que nous citons plus haut, ces mots : « Je veux... *qu'une moitié de moi-même reste ici-bas* », laissent supposer qu'Hugo se voyait en imagination transporté vivant au ciel, comme le Christ, — ou comme ces divinités mythologiques, telles qu'Artémis-Séléné, etc., qui savaient se dédoubler pour être à la fois dans la splendeur du ciel et les voluptés de la terre. On trouverait dans l'œuvre du grand romantique plus d'une image de ce genre. Au milieu du scepticisme moderne, ce sont là envolées lyriques qui ne s'élèvent au-dessus du ridicule que grâce au miracle du génie. — L. M.

§

Erratum. — Dans le *Mercure* du 15 mai, dernière page, dernière ligne, après ces mots : « Théatre, I. *Le Chevalier nazaréen, La Fin des Dieux, Les Amants d'Arles* », lire : « par Henri Mazel ».

§

Le Sottisier universel.

Les xylophones en bois. — On nous adresse de la Côte-d'Ivoire cet amusant document, représentant un orchestre indigène composé d'un tambour et de deux instruments rappelant nos xylophones. Mais à noter que les lattes de ces derniers sont en bois, et l'on peut se demander quels sons ils émettent!... — *Le Dimanche illustré,* 14 mai.

Coquelin aîné dans la scène du sonnet des *Précieuses ridicules.* — (Légende d'une photographie), *L'Illustration,* 1er avril.

Elle faisait volontiers nager deux écrevisses dans un potage sans bouillon. — *Le Mouvement scientifique et littéraire,* 25 avril.

Devant le débordement actuel de *furor teutonica,* les pacifistes de France, quelque peu désillusionnés, se tournent vers l'Angleterre. — *L'Ordre,* 13 avril.

Conteur, romancier et écrivain, André Birabeau s'est finalement laissé tenter par le théâtre. — *Paris-Midi,* 3 mai.

Grandeur et décadence des cygnes parisiens. — Leur résidence se trouvait alors dans une île entre l'esplanade des Invalides et le pont d'Iéna, l'île des Cygnes. — *Le Temps,* 6 avril.

Rabelais polémiste fut ensuite analysé avec une dégression sur « l'influence extraordinaire des hommes de lettres », selon la propre expression du conférencier, influence que M. Daudet veut trouver, par exemple, dans ce fait que Lénine et Mussolini auraient affirmé avoir été influencés considérablement par le traité de Julien Sorel sur la violence. — *Dépêche de Toulouse,* 7 mai.

Assurances sociales. — Il est rappelé, conformément à la loi, que, pour bénéficier des prestations de l'assurance maternité, il faut : 1° Etre immaculé avant la conception; 2° Avoir cotisé régulièrement le minimum de sa catégorie avant l'état de grossesse réel; 3° Faire la déclaration de l'état de grossesse au cours du quatrième mois, et au plus tard cinq mois, date pour date, avant celle de l'accouchement. — *L'Est républicain,* 9 mai.

Fort intéressante, cette révélation. On y voit une fois de plus le manque de courage de Nicole : pendant des mois il encense l'œuvre du congrès d'Amsterdam auquel il participa, puis secrètement il promet aux chefs du parti, dont l'appui lui est nécessaire, de s'en désolidariser, et il n'ose pourtant pas renier publiquement ce qu'il a adoré. Sicambre était d'une autre trempe! — *Journal de Genève,* 25 avril.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1933.

